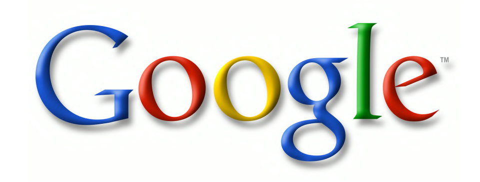
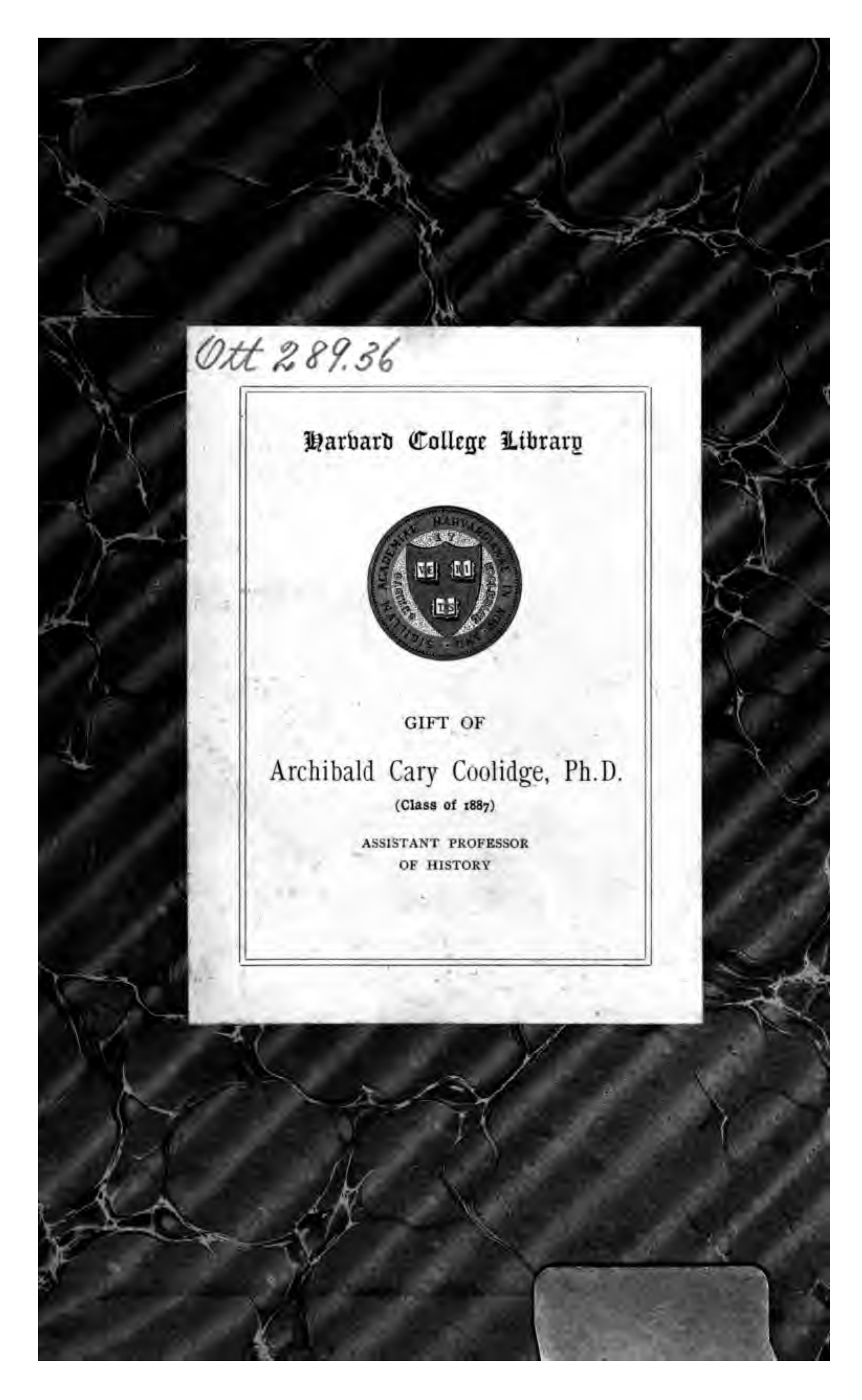



Ott 289.36
Harvard College Library
GIFT OF
Archibald Cary Coolidge, Ph.D.
(Class of 1887)
ASSISTANT PROFESSOR
OF HISTORY


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82

RELATION

DE L'EXPÉDITION

DE

CHARLES-QUINT

CONTRE ALGER

PAR

NICOLAS DURAND DE VILLEGAIGNON

SUIVIE DE LA TRADUCTION DU TEXTE LATIN

PAR PIERRE TOLET

PUBLIÉES

AVEC AVANT-PROPOS, NOTICE BIOGRAPHIQUE, NOTES ET APPENDICE

PAR

H.-D. DE GRAMMONT

PARIS
AUGUSTE AUBRY, libraire
18, rue Séguier.

ALGER
JUILLET-ST-LAGER, libraire
2, rue Bab-Azoun.

1874

RELATION

DE

L'EXPÉDITION DE CHARLES-QUINT

CONTRE ALGER

TIRÉ A 355 EXEMPLAIRES.

DU MÊME AUTEUR :

Le R'azaouat est-il l'œuvre de Khëir-ed-din (Barberousse)?

Brochure in-8°, 1873.

RELATION

DE L'EXPÉDITION

DE

CHARLES-QUINT

CONTRE ALGER

PAR

NICOLAS DURAND DE VILLEGAIGNON

SUIVIE DE LA TRADUCTION DU TEXTE LATIN

PAR PIERRE TOLET

PUBLIÉES

AVEC AVANT-PROPOS, NOTICE BIOGRAPHIQUE, NOTES ET APPENDICE

PAR

H.-D. DE GRAMMONT

PARIS
AUGUSTE AUBRY, libraire
18, rue Séguier.

ALGER
JUILLET-ST-LAGER, libraire
2, rue Bab-Azoun.

1874

AVANT-PROPOS

Les deux opuscules réunis ici sont excessivement rares, presque introuvables. Comme ils n'ont pas été réimprimés depuis trois cent trente-deux ans, ils manquent aux plus riches collections publiques, aux plus célèbres collections particulières, et beaucoup de curieux ne les connaissent que de réputation. J'ai pensé que les amis des lettres et de l'histoire me sauraient gré de mettre, à la fois entre leurs mains, le récit de l'expédition de Charles V contre Alger (octobre 1541), tel que le retraça Nicolas Durand de Villegaignon, qui avait pris une glorieuse part à l'attaque héroïque des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et la traduction française de ce récit, par Pierre Tolet, qui fut publiée à peu près en même temps que l'original (1542), et qui est encore plus rare que lui.

Le texte latin que l'on va lire est celui de l'édition de Jean-Louis Tiletan (Paris, in-4°), copié sur l'exemplaire appartenant à la Bibliothèque nationale[1]. La traduction est celle qui fut éditée par Le Prince (Lyon, in-4°), copiée sur l'exemplaire appartenant à Monseigneur le duc d'Aumale[2]. J'y ai joint une notice sur le chevalier de Villegaignon aussi détaillée qu'il m'a été possible de le faire, et quelques notes qui complètent l'historique de l'expédition en général et des opérations militaires en particulier. Ma tâche, en ces derniers points, a été facilitée par les études de mon ancienne profession et par la parfaite connaissance d'un terrain que j'ai chaque jour sous les yeux.

L'ouvrage se termine par un appendice divisé en deux sections, dans lequel j'ai fait entrer, d'abord, des extraits de documents de l'époque, et, en second lieu, une liste des ouvrages de Villegaignon et des lettres que l'on possède de lui, l'indication de la plupart des libelles publiés contre lui par ses contemporains, et celle des principales sources

1. Cette édition a bien l'air d'être la première. Diverses autres éditions se succédèrent en la même année. Le *Manuel du libraire* cite (t. V, col. 1235) celle d'Anvers, celle de Strasbourg et celle de Venise. On en mentionne une autre, celle de Nuremberg (in-4°, 1542) dans une note bibliographique du *Tableau des établissements français en Algérie en* 1840 (p. 429), publié par les soins du Ministère de la Guerre (1841). Les rédacteurs de ce même *Tableau* indiquent encore une traduction allemande par Martin Menredano (Neubourg sur le Danube, 1546).

2. M. J. Ch. Brunet n'a connu que cette édition. Voici le titre d'une autre édition qui a échappé à toutes ses recherches : *Le voyage et expedition de Charles le Quint en Afrique contre la ville d'Argiere. La description et voyage de Lempereur en Afrique contre la ville de Argiere, envoyee à monsieur de Langest, traduicte de latin en françois. On les vend à Paris en la rue Saint-Jacques, à l'enseigne des troys brochetz par Benoist de Gourmont Mil DLII*, petit in-8° gothique avec 3 gravures sur bois. Cette édition, mentionnée sous le numéro 198 dans le *Catalogue de la Bibliothèque du château d'Héry*, a été adjugée, en janvier 1874, au prix de 520 francs. La traduction imprimée par Benoit de Gourmont est-elle la même que celle de Lyon, quoique le nom du traducteur, qui figure sur le titre de cette dernière, ne soit pas indiqué sur le titre de celle de Paris? Il est probable que l'une est la reproduction pure et simple de l'autre; mais il serait bon d'en avoir la certitude.

où l'on peut puiser des renseignements sur sa vie et sur ses œuvres.

Je m'acquitte d'un devoir aussi agréable qu'impérieux, en remerciant Monseigneur le duc d'Aumale de m'avoir si gracieusement accordé l'autorisation de transcrire et de reproduire son exemplaire (peut-être unique) de la traduction de Lyon, et je prie tous ceux qui s'intéressent aux livres de s'associer aux sentiments de reconnaissance que m'inspire ce généreux procédé[1].

Mon unique motif n'a pas été de rééditer deux rarissimes plaquettes : j'ai surtout désiré remettre en lumière l'histoire d'une campagne où les vaillants de notre pays ont tenu le plus honorable rang. Je ne me résigne pas à accepter l'oubli dans lequel on laisse des faits aussi glorieux, et je voudrais que pas un de nous ne passât à cette place où le chevalier Pons de Balagner enfonça son poignard dans les poutres de Bab-Azoun, sans songer au jour où le fer français ira heurter plus utilement à d'autres portes. Je constate avec tristesse que, depuis plus de quarante ans que notre drapeau flotte sur les murs d'Alger, pas une pierre commémorative ne s'est dressée à l'endroit où sont tombés ces héros. Rien ne marque le lieu sacré où le brave Savignac, déjà blessé à mort, enveloppé dans la bannière de l'Ordre pour ne la laisser à l'ennemi qu'avec son cadavre, l'épée à la main jusqu'à la dernière minute, servant aux siens d'un drapeau vivant, expira en lançant aux vainqueurs un défi prophétique.

1. Je tiens à remercier encore MM. A. Claudin et P. Gaffarel de leurs obligeantes communications. Enfin, je signalerai la *fraternelle* assistance qui m'a été donnée, en quelques-unes de mes recherches, par M. Ph. Tamizey de Larroque, comme aussi les sympathiques encouragements dont MM. d'Avezac, Defrémery, Ferdinand Denis, ont bien voulu m'honorer.

Espérons qu'une génération plus soucieuse de la gloire de ses aïeux les vengera de cet oubli. Je serais fier de penser que mon travail pourrait rendre un peu moins tardive l'heure d'une solennelle réparation !

Mustapha Supérieur, juin 1874.

NOTICE

SUR

NICOLAS DURAND, SEIGNEUR DE VILLEGAIGNON

CHEVALIER DE MALTE, COMMANDEUR DE BEAUVAIS, ETC.

Un érudit, qui a laissé un nom justement estimé, *M. Félix Bourquelot,* disait, il y a quelques années, *du chevalier de Villegaignon:* « Ce personnage, qui s'est fait connaître comme » guerrier, comme navigateur, comme controversiste, mérite » à un haut degré l'attention de l'histoire » (*Mémoires de Claude Haton*, Paris, 1857, t. I, p. 36, note 2). Il est regrettable en effet de voir qu'un homme dont la célébrité fut assez grande pour que presque aucun de ses contemporains n'omette de parler de lui, en bien ou en mal, n'ait pas encore été l'objet d'une étude biographique complète, ou tout au moins aussi complète que possible. Cette lacune, je viens chercher à la combler ici. Ce n'est pas, qu'à proprement parler, les biographes aient jusqu'à ce jour manqué à Villegaignon : *Th. de Bèze* lui a consacré quelques pages (*Hist. ecclésiastique*), mais il y parle presque uniquement de son expédition au Brésil et le traite avec une malveillance peu déguisée : *Bayle* (*Dictionnaire critique*) suit généralement le même exemple : *Vertot* (*Histoire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*), qui en fait au contraire le plus grand éloge, s'occupe presque exclusivement de la part qu'il prit aux luttes que l'ordre de Malte avait à soutenir : les rédacteurs du *Dictionnaire de Moreri* (édition de 1759) semblent n'avoir pas eu connaissance de la présence du chevalier à Tripoli, non plus que du rôle qu'il joua dans les deux guerres civiles.

Parmi les livres modernes, la *Biographie universelle* et la *Nouvelle biographie générale* ne contiennent guère autre chose (à l'article *Villegagnon*) que ce que l'on trouve dans les *Dictionnaires* de Bayle et de Moréri : la *France protestante* est plus incomplète encore et Messieurs Haag se sont visiblement inspirés de *Th. de Bèze:* enfin tous les biographes sans exception, négligent de parler des dix dernières années de la vie du chevalier.

J'ai cherché à compléter leurs renseignements, tant à l'aide de celles de ses lettres qui ont été publiées qu'au moyen de divers autres documents que j'ai pu rassembler.

Que n'ai-je eu à ma disposition les mémoires que *Villegaignon* promettait au *Cardinal de Granvelle* par sa lettre du 27 mai 1564, ou seulement ceux que *La Popelinière* avait annoncés dans son *Histoire des Histoires!* (liv. VIII, p. 450) : mais, si ces deux précieux documents ont jamais existé, ils paraissent définitivement perdus, et il ne semble même pas qu'aucun critique ait jamais eu l'occasion de les consulter.

Je ne me dissimule pas que l'histoire consciencieuse de celui dont la vie fut si aventureuse et la mémoire tant discutée ne satisfera les exagérés d'aucun parti : mais j'estime que celui qui veut écrire l'histoire doit se pénétrer du précepte de Cicéron : *qu'on ne doit oser rien dire de faux, ni rien cacher de ce qui est vrai.*

Nicolas Durand DE VILLEGAIGNON[1] naquit vers l'an 1510, à

1. Peu de noms ont été orthographiés aussi diversement que celui du personnage dont nous écrivons l'histoire. On trouve ce nom écrit *Durand* et *Durant, Villegagnon* et *Villegaignon :* son contemporain et compatriote Claude Haton écrit *Durant* et *Villegangnon.* A défaut de preuves certaines (les registres paroissiaux de Provins ne remontent pas au-delà de 1530,) nous avons adopté la forme *Durand de Villegaignon*, comme celle dont se servait le chevalier lui-même, ainsi que la plupart de ses contemporains. N'oublions pas, toutefois, que son épitaphe l'appelle *Durand de Villegagnon :* que c'est sous le nom de *Villegagnon* qu'est désigné aujourd'hui le bourg dont les Durand étaient les seigneurs, et où l'on voit encore les ruines de leur château (à 17 kil. de Provins) : et enfin que M. Ythier (*Miscellanea*, recueil manuscrit de la Bibliothèque de Provins) a cru devoir choisir la même orthographe, ainsi que

Provins[1], de *Louis Durand*, seigneur de *Villegaignon*[2], procureur du roi au bailliage de Provins, et de *Jeanne de Fresnoy*. Il était âgé d'environ vingt-un ans[3] lorsqu'il fut admis dans l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dont son oncle, Villiers de l'Isle-Adam, était alors le grand-maître. C'est sous la bannière de l'Ordre qu'il prit part à l'expédition de Charles-Quint contre Alger. Il s'y distingua par son courage[4], et y fut assez grièvement blessé pour qu'on dût l'emporter du champ de bataille; ses blessures se rouvrirent pendant la traversée et il fut forcé de s'arrêter à Rome pour y achever sa guérison : c'est là qu'il écrivit le récit que nous publions aujourd'hui. Il l'adressa d'abord sous forme d'épître au célèbre Guillaume du Bellay, seigneur de Langey. Nous avons diverses preuves qu'il faisait partie de la *petite cour* de lettrés, qui s'était groupée autour de cet historien, aussi grand capitaine qu'ha-

M. Bourquelot (*Mémoires de Cl. Haton*), bien que ce dernier publie dans l'appendice de cet ouvrage huit lettres du chevalier, qui sont signées *Villegaignon*.

1. Quoiqu'il n'existe pas d'acte de naissance, nous sommes fondé à affirmer que le chevalier est né à Provins par les dires de Cl. Haton (p. 287 et 622), de Th. de Bèze (*Histoire ecclésiastique*, édition de 1841, t. II, p. 100), de La Croix du Maine (*Bibliothèque françoise*, 1584). C'est à tort que La Popelinière (*Histoire des Histoires*) l'a fait naître en Provence : il a sans doute été induit en erreur par une faute d'impression résultant de la quasi-similitude des mots. C'est également à tort que les éditeurs du *Moréri* lui donnent pour père et mère Philippe Durand et Jeanne Gallope. Ph. Durand, qui succéda à son père au bailliage de Provins, était le frère du chevalier, et épousa Jacqueline (et non Jeanne) Galope (Voir les manuscrits de M. Ythier et l'appendice de M. Bourquelot).

2. Le *Nobiliaire de Provins* (manuscrits de M. Ythier) nous apprend qu'il existe un acte de 1516, dans lequel Louis Durand prend la qualité de seigneur de Villegaignon, et de conseiller du Roy en ses conseils d'Etat et privé. Ceci est mis en réponse aux allégations des écrivains protestants, qui ont contesté au chevalier sa noblesse et son nom lui-même : on peut consulter à ce sujet la généalogie de la famille, que M. Bourquelot a reproduite dans son Appendice, en la complétant. Indiquons ici les armoiries des Villegaignon. La maison de Durand porte : D'azur à trois chevrons d'or brodés, accompagné de trois besans d'or, deux en pointe, un en chef.

3. La *Biographie universelle* et la *Nouvelle Biographie générale* disent qu'il entra dans l'Ordre en 1531 : M. Ythier donne pour date 1535.

4. Nous rappellerons, en passant, un trait que les anciens chroniqueurs se plaisent à attribuer à Villegaignon, et que rend croyable la force musculaire de celui que ses ennemis appelaient « une énorme statue ». Dans la fatale journée du 25 octobre 1541, au moment où les chevaliers supportaient seuls l'effort de l'ennemi, il arracha de son cheval un « *More* » qui venait de le frapper de sa lance, et le dagua dans la boue.

bile négociateur. Il s'y rencontra avec les hommes les plus distingués de son temps[1], et la fréquentation de ce milieu si ouvertement favorable aux idées de *ceux de la Religion* dut agir vivement sur lui et fut sans doute la cause initiale de son changement de croyances.

Lorsque sa guérison fut complète, il vint terminer à Provins les affaires que l'expédition d'Alger lui avait fait laisser en suspens : son séjour n'y fut pas de longue durée : car une lettre qu'il adressait au cardinal du Bellay (Venise, 15 juillet 1542) nous le montre, au milieu de l'année 1542, revenant de combattre *le Turc* en Hongrie, où, dit-il : « *Je n'ay ausé demeurer, pour la défence que m'en avoit faict Monseigneur de Langey.* » Il était temps, en effet, qu'il rejoignît l'armée française[2], qui allait commencer cette brillante campagne du Piémont (1542) si heureusement couronnée par la bataille de Cérisoles (14 avril 1544). Il quitta l'Italie après la guerre et revint en France y chercher à donner carrière à sa dévorante activité[3].

La reine douairière d'Écosse, Marie de Lorraine, se trouvait alors presque captive dans ses propres états (1547). Sous le coup des menaces de l'Angleterre qui voulait l'obliger à fiancer

1. Il y trouva, entre autres, celui que Budé appelait : « le gentil et ingénieux Rabelais. » Quel service n'eût-il pas rendu au Chevalier, en le détournant de l'abîme sans fond de la scolastique, par quelqu'une de ces fines railleries en lesquelles il excellait !

2. « Du temps que j'estoye au service du roy vostre grand père, mon » souverain seigneur, en Piedmont, je souloye tenir des souldatz au camp » de l'empereur, auxquelz je donnoye bon estat par moys, plus que ne » povoyt monter leur paye, et ung venoyt tous jours a moy, estant les » aultres au camp des ennemis, qui estoyt cause que j'estoye fort bien » adverty. » (Lettre de février 1568, au duc d'Anjou, citée par Bourquelot.) C'est sur cette lettre que nous nous appuyons pour dire que Villegaignon fit la campagne de 1542-1544 ; en effet, il ne pouvait pas, à cause de son âge, être à Pavie (1525) avec un commandement : en 1537, il faisait encore ses *caravanes :* il ne reste donc que cette campagne de *Piedmont* à laquelle il ait pu participer sous le règne de François Ier (*le roy vostre grand père*).

3. Ce besoin d'action et de locomotion est un des traits les plus caractéristiques du Chevalier. Nous le trouvons toujours debout, agissant, en campagne ou près d'y entrer. Quand il est forcé par ses blessures de ne pas combattre de l'épée, il combat de la plume. La mort le surprend au moment où il selle son cheval pour aller encore une fois combattre « *le Turc* ». — C'est un trait qu'il a de commun avec son contemporain Blaise de Monluc, et, comme lui, il aurait pu dire : « J'ay eu ce malheur là toute ma vie, que dormant et veillant je n'ay jamays ssté en repos. »

sa fille, Marie Stuart, à peine âgée de cinq ans, au prince de Galles; trahie à l'intérieur par le comte d'Arran, dont l'orgueilleuse ambition avait rêvé le trône pour son fils, elle implora l'aide de la France. Nous retrouvons Villegaignon jouant un rôle important et glorieux dans l'armée de secours qui fut envoyée en Écosse, sous le commandement d'André de Montalembert, seigneur d'Essé. A ce moment, le duc de Somerset cherchait à empêcher Marie Stuart de se rendre en France, et exerçait sur toute la côte la surveillance la plus active.

Ces projets furent déjoués avec habileté par le chevalier[1], qui se trouvait alors à l'ancre dans le port de Leith, avec les quatre galères placées sous ses ordres. Pour tromper les croiseurs anglais, il entreprit de faire le tour de l'île par le nord, navigation qui fut considérée comme très-hardie à cette époque: car on ne croyait pas qu'il fût possible à des galères de doubler la côte nord de l'Écosse. Ayant ainsi fait prendre le change sur sa véritable direction, il arriva rapidement à Dumbarton, où il prit à son bord Marie Stuart, son frère naturel, lord James, âgé de dix-sept ans, et ces quatre jeunes filles des premières familles du royaume, auxquelles l'histoire a conservé le surnom gracieux des *quatre Marie.* C'était Marie Beaton, Fleming, Livingston, Seaton, compagnes fidèles de leur reine, et commençant de bonne heure à partager les dangers et les vicissitudes d'une existence qui devait être si agitée. Le départ de Dumbarton eut lieu le 7 août 1548, presque au moment où la flotte anglaise, enfin prévenue, allait fermer la route : le 13 août, Villegaignon entrait dans le port de Brest, ayant eu la fortune de mener à bien sa difficile entreprise.

Pendant ce temps, les Turcs ne cessaient pas de menacer Malte. L'établissement des chevaliers de Saint-Jean dans cette île[2] avait rendu inutile la conquête de Rhodes : la Porte com-

1. De Thou l'appelle dès cette époque : « le commandeur de Villegaignon. » Cl. Haton nous apprend qu'il fut en effet commandeur du Temple de Paris; mais nous croyons qu'il ne reçut ce titre que plus tard.

2. En vertu de la convention du 24 mars 1530, par laquelle Charles V avait cédé à l'Ordre Malte et Tripoli.

prenait qu'il y avait là une question de vie ou de mort pour sa marine, et préparait un vigoureux effort. L'Ordre venait de s'emparer d'Afrika, et le fameux corsaire Dragut, furieux d'avoir ainsi perdu la capitale de son futur pachalik, se vengeait en ravageant les côtes de Malte et du Goze. Instruit de tout ce qui se passait par le connétable de Montmorency, Villegaignon partit en toute hâte, et, après avoir inutilement cherché à tirer des secours du vice-roi de Sicile, débarqua à Malte, où son premier soin fut d'avertir le grand-maître du danger que courait l'Ordre, et du formidable armement qui allait fondre sur lui (1550). Ce grand dignitaire était alors don Juan Omedès; mal disposé pour la *Langue de France*[1], il se railla des nouvelles apportées par le chevalier, et donna tellement peu d'attention aux préparatifs de la défense, qu'il faillit se laisser surprendre. Lorsque le moment du danger fut arrivé, Villegaignon déploya sa valeur et son activité accoutumée, et justifia, par son énergie, la haute idée qu'il avait laissée de lui aux habitants lors de son premier séjour dans l'île[2]. Après avoir remporté quelques succès peu importants, Dragut se heurta à une résistance si vigoureuse qu'il dut renoncer momentanément à l'attaque de cette place devant laquelle il devait bientôt trouver la mort: il dirigea ses forces sur Tripoli, après avoir fait sa jonction avec les flottes ottomanes et algé-

1. La division de l'Ordre en *langues* ou nations avait eu de bien fâcheux résultats : déjà, du temps de Villiers de l'Ile Adam, on avait vu éclater une sanglante guerre intestine, qui n'avait pu être apaisée que par de terribles exécutions : mais le calme n'avait pas duré longtemps, et les chevaliers espagnols affectaient de se considérer comme les maîtres dans cette île sur laquelle leur souverain avait conservé certains droits de suzeraineté.

2. « Les paysans qui remplissaient la Cité Vieille lui envoyèrent [à Omedès] demander aide et protection : il refusa sèchement, disant qu'il avait besoin pour la nouvelle capitale de toutes les forces de l'Ordre. Alors on le supplia de laisser venir au moins le chevalier Villegagnon, dont le nom seul suffirait pour rassurer les habitants alarmés. Villegagnon accepta avec joie cette offre flatteuse et partit, accompagné de six chevaliers français, ses amis. Ils pénétrèrent, à la faveur des ténèbres, dans la ville assiégée : les acclamations et les cris de joie des paysans firent croire aux Turcs qu'ils avaient reçu un renfort considérable. » — (Fréd. Lacroix, *Malte et le Goze*, p. 91.) Voir aussi Vertot (t. III, p. 251-254) : il nous affirme que le grand-maître n'aimait guère le chevalier et que « il fut ravi de s'en pouvoir défaire sous un prétexte aussi honorable. »

riennes, que commandaient Sinan Pacha et Salah Reïs[1]. Villegaignon se fit remarquer parmi les volontaires qui s'élancèrent au secours de Tripoli : mais l'incurie d'Omedès fut cause qu'il n'arriva à temps que pour être acteur et témoin dans le désastre. Il raconte lui-même à ce sujet[2] : « que l'ennemi prit Tripoli » en cinq jours, ne s'y trouvant que quarante chevaliers » et que : « M. d'Aramon arriva là fort à propos pour ces pauvres » chevaliers qui estoient la enfermez, car ils estoient tous » esclaves sans lui. » Il résulte, en effet, des lettres de M. d'Aramon, ambassadeur de France, et témoin oculaire de la prise de la ville[3], que Tripoli était dans un très-mauvais état de défense, mal armée, mal approvisionnée, et que la vaillance des assiégés avait d'avance été rendue inutile par le dénuement complet dans lequel se trouvait la place. On sait, qu'à la suite de cet échec, l'Espagne accusa la France d'avoir favorisé l'entreprise des Turcs, et incrimina la conduite de notre ambassadeur. Les choses furent poussées à un tel point que le roi dut exiger un démenti par écrit[4] du grand-maître de l'Ordre, qui tout d'abord avait paru prendre une part active aux accusations lancées par les Espagnols. Villegaignon n'avait pas attendu longtemps pour se faire le champion de l'honneur de son pays et de son roi. Il protesta énergiquement contre la malveillance, et, par contre, désigna le grand-maître don Juan Omedès comme le véritable auteur de la perte de Tripoli. Il l'accusa de n'avoir rien su prévoir, d'avoir laissé la ville tellement dépourvue de troupes et de munitions, que la prise en était inévitable[5] : il alla même jusqu'à lui reprocher d'avoir « dilapidé et détourné à son profit les trésors de l'Ordre[6]. » Ne

1. Lettre de M. d'Aramon à Henri II, du 26 août 1551. (*Négociations de la France dans le Levant*, publiées par Charrière, II, 155.)

2. Lettre de Villegaignon au connétable de Montmorency, du 24 août 1551. (Ribier, II, 302, cité par Charrière, II, 161.) — Voir aussi le : *de Bello Melitensi*, de Villegaignon lui-même.

3. Voir la lettre de M. d'Aramon citée précédemment.

4. Henri II écrivit à l'Ordre et au grand-maître, le 30 septembre 1551, pour les sommer de démentir publiquement les imputations calomnieuses produites contre M. d'Aramon. — Le grand-maître et son conseil donnèrent les justifications demandées par une lettre du 16 novembre 1551. (Charrière, *Négoc. du Levant*, t. II, p. 161 et suiv.)

5. De Thou, *Hist. univ.*, t. II, p. 74.

6. Th. de Bèze, *Hist. ecclés.*, t. II, p. 158.

s'en tenant pas là, il prit contre lui la défense du grand maréchal de l'Ordre, Vallier, que le grand-maître[1] poursuivait de sa haine, et qu'il accusait d'avoir livré Tripoli aux Turcs. Vallier fut sauvé du supplice infamant que lui réservait Omedès, par l'habile et courageux plaidoyer du chevalier. — Ce dernier revint bientôt en France, où la nomination au grade de vice-amiral de Bretagne avait été la juste récompense de ses services.

C'est en cette qualité qu'il commanda la croisière que faisait la flotte sur les côtes d'Angleterre, au moment où le roi crut devoir favoriser les entreprises des partisans de Jane Grey contre Marie Tudor. — Quand cette campagne fut terminée, il vint séjourner à Brest, et ne tarda pas à se trouver en désaccord avec le gouverneur de cette ville[2] : la cause première de ce conflit paraît avoir été une divergence d'opinions sur la manière de fortifier la place. Quoi qu'il en soit, les choses furent poussées si loin, que la position était devenue impossible pour l'un des deux : sur ces entrefaites, le roi ayant donné tort à Villegaignon[3], celui-ci quitta son commandement et vint à Paris presser l'amiral de Coligny de hâter l'exécution d'un projet qu'il avait conçu depuis quelque temps déjà. Il s'agissait d'aller fonder dans l'Amérique du Sud une colonie française, dans laquelle les protestants pussent trouver un refuge contre des persécutions qu'il n'était déjà que trop facile de prévoir, et où ils pussent exercer leur culte en toute liberté[4].

1. « Ce n'était pas là le but que s'était proposé d'Omedès ; ce qu'il lui fallait, c'était la vie du maréchal. Il parvint à disjoindre les causes et à faire juger Vallier à part. L'accusé était infailliblement perdu, si Villegagnon ne fût pas intervenu avec sa rude franchise et sa parole imposante. Il était parvenu à connaître toutes les intrigues mises en jeu par le grand-maître pour obtenir une condamnation capitale : et, au moment où celui-ci le somma de révéler ce qu'il prétendait savoir, le courageux chevalier déclara à haute voix que le juge s'était engagé à condamner Vallier, sous peine d'un dédit de cinq cents ducats d'or au profit de d'Omedès. Cette révélation coupa court aux débats. » (Fréd. Lacroix, *Malte et le Goze*, p. 92.) Voir aussi le : *de Bello Melitensi*, de Villegaignon.

2. Th. de Bèze, *Hist. ecclés.*, II, p. 100.

3. « Ce qui le mit en danger de perdre son crédit. » Th. de Bèze, *Hist. ecclés.* (*Ibid.*)

4. La colonisation par les protestants des vastes régions qu'on nommait alors « *les Indes* » était un des rêves favoris de l'amiral de Coligny. On sait qu'il ne se laissa pas détourner de ses desseins par l'insuccès de

L'amiral, qui savait mieux que personne combien la position de ses coreligionnaires était difficile, employa tout son crédit à faire réussir les démarches de Villegaignon. Il obtint pour lui le commandement de l'expédition, une somme de dix mille livres, deux bâtiments de 200 tonneaux, munis des armes, munitions et instruments nécessaires à l'établissement de la colonie, et un *hourquin*, sorte de navire de transport pour les vivres et munitions[1]. Le personnel se composait de soldats, *d'artificiers* et de volontaires, qui ne paraissent malheureusement pas avoir été recrutés dans de très-bonnes conditions. Nous lisons en effet dans Claude Haton, qu'après avoir fait inutilement *tambouriner* l'expédition dans tout Paris afin de se procurer les artisans qui lui étaient nécessaires[2], le chevalier se vit réduit à demander comme faveur le droit de choisir dans les prisons les gens que leur profession pouvait rendre utiles à la colonie.

L'embarquement eut lieu au Havre le 12 juillet 1555[3], et la campagne commença sous de tristes auspices : à peine était-on en pleine mer qu'une tempête des plus violentes força la petite flottille à venir s'abriter d'abord à la côte d'Angleterre, puis dans le port de Dieppe, où il fallut réparer le navire de Villegaignon, qui avait une voie d'eau considérable : un certain nombre de volontaires, dégoûtés par ce début, profitèrent de l'occasion pour déserter : « *Accomplissans* (*dit Lescarbot*), *le*

l'expédition du Brésil : en 1562, il favorisa le départ pour la Floride d'une nouvelle troupe d'émigrants, que commanda le capitaine Jean de Ribaut. — Cette tentative ne fut pas plus heureuse que la précédente : l'établissement fut pris et ruiné par les Espagnols, qui massacrèrent les colons avec d'horribles raffinements de barbarie; et, bien que le crime des vainqueurs ait été durement châtié quelques années plus tard, par le brave Dominique de Gourgues, la Floride n'en fut pas moins irrévocablement perdue pour la France.

1. De Thou (*Hist. univ.*, t. II, 648).

2. « Par le congé du roy, ledit seigneur alla visiter les prisons de » Paris, pour veoir les personnes qui y estoient qui seroient de service » pour l'affaire a quoy il les vouloit employer : et tous ceux qu'il trouva » esdites prisons qui n'estoient trop vielz ni caducques...... requist aux » juges de lui délivrer..... pour les mener audit voyage. » (Bourquelot, (*Mém. de Cl. Haton*, p. 38.)

3. Je me suis servi pour mon récit des dates fournies par Lescarbot, qui entre dans les plus grands détails, et qui nous apprend que son travail est fait d'après « *de très-amples mémoires d'un témoin oculaire.* » (p. 147).

» *proverbe : Mare vidit et fugit.* » Après une nouvelle relâche au Havre, le départ définitif put se faire le 14 août, et l'expédition se dirigea sur l'embouchure du Ganabara (Rio Janeiro), où elle arriva le 10 novembre[1], à la suite d'une dure traversée où elle ne fut épargnée ni par les tempêtes, ni par le scorbut, ni par les attaques des Espagnols. On débarqua tout de suite, et la colonie s'installa sur une petite île, à laquelle fut donné le nom d'île Coligny. L'installation commença par la construction d'un fortin en bois, qui fut plus tard remplacé par un ouvrage régulier[2] : il y fut élevé des logements et des magasins. Villegaignon déploya dans l'installation son activité accoutumée et ne tarda pas à nouer des relations avec les Indiens de la côte : ceux-ci accueillirent ses ouvertures avec joie, et y répondirent avec empressement, espérant trouver en lui un allié et un protecteur contre les Portugais, dont la dureté et la tyrannie n'ont jamais été égalées au Nouveau-Monde que par celle des Espagnols. On doit constater à la louange du chef de l'expédition qu'il réussit rapidement à conquérir l'affection des indigènes : et ses plus grands ennemis eux-mêmes ne lui ont pas contesté la sagesse et la justice qu'il montra en cette occasion[3] : « Villegaignon » n'agit pas avec les sauvages de la même manière que les Por- » tugais : il est avec eux libéral à l'excès et observe une stricte » justice. Si l'un des siens commet une faute, il est immédia- » tement pendu : aussi est-il craint de ces derniers et adoré » des naturels : il les fait instruire dans l'usage des armes, » etc... » Nous apprenons par la lecture des historiens portu-

1. C'est à tort que Morizot (*Orbis Maritimi historia*, p. 383) dit que Villegaignon n'arriva au Brésil que par hasard; « Cum in Floridam pro- » peraret, vi ventorum in Brasiliam pulsus, in ostiis Ganabaræ arcem » construxit. » Quelques lettres diplomatiques (voir les *Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au* XVI*e* *siècle*, t. I, p. 87) nous apprennent qu'il y avait déjà eu au Brésil des tentatives de colonisation française.

2. Le fort que construisait Villegaignon porte encore aujourd'hui son nom : lorsque Duguay-Trouin força si glorieusement l'entrée de la baie de Rio-Janeiro, il eut à subir le feu des vingt pièces dont ce fort était armé; nous ajouterons, qu'après la prise de la ville, ce fut la dernière position que conserva ce grand capitaine avant de quitter la baie, ce qui prouve avec quelle sagacité l'emplacement avait été choisi par le fondateur de la colonie.

3. Lettre du gouverneur portugais, du 17 juillet 1560.

gais, que la puissance qu'il commençait à fonder leur paraissait fort redoutable, ce qui nous est confirmé par de considérables témoignages contemporains[1]. Il avait cherché tout d'abord à établir un poste sur un îlot rocheux que les hautes marées de l'équinoxe le forcèrent d'abandonner; il s'occupa aussi d'installer à terre, presque en face de l'île Coligny, un petit centre qui pût servir aux marchés avec les indigènes: on en voit encore quelques débris au lieu dit « la Briqueterie[2] ». Mais si le gouverneur de la colonie pouvait être parfaitement satisfait de ce que nous appellerons « ses relations » extérieures », il n'en était pas ainsi, et à beaucoup près, en ce qui concernait les colons eux-mêmes. Nous avons vu à quelle extrémité on avait été réduit pour compléter le personnel de l'expédition: il n'était pas difficile de prévoir qu'une composition de cette nature susciterait de graves embarras et nécessiterait une extrême rigueur dans le commandement. Le mécontentement ne tarda pas à se répandre : les causes en étaient multiples : tous ces aventuriers, ceux surtout qui avaient échangé le séjour des prisons contre l'espoir d'un Eldorado, trouvaient dur de porter des pierres, de bâtir des fortifications, et de remuer la terre sous un soleil de feu; les légendes de la côte leur dépeignaient l'intérieur des terres comme fécond en or et en pierres précieuses; tous rêvaient l'abandon des travaux et la recherche des mines[3]; des arrêtés draconiens les forçaient à respecter les personnes et les biens des indigènes; enfin, le gouverneur avait, par mesure de prudente économie, fait diminuer la ration de vivres européens, et voulait amener peu à peu les colons à faire (comme les Indiens) usage de la farine de manioc[4].

1. «Le bruit court, qu'avec trois ou quatre mille hommes, Villegaignon se fait fort de conquérir les Indes au roi de France. » (*Granvelle,* t. IV, août 1556.)

2. « Il tâcha de planter sa colonie en terre ferme. » (*Lery,* p. 4). En fait, il n'y eut que quelques masures de bâties : ce qui n'a pas empêché Thevet d'y indiquer sur sa carte une ville, qu'il nomme pompeusement Ville-Henri.

3. D'après le P. de Charlevoix (*Nouvelle France*) les mêmes causes ont amené l'insuccès de la colonie de Floride (en 1562).

4. Peut-être agissait-il ainsi en vertu de l'adage : ***Minuere Monachum*** : car, de tous les arrêtés qu'il avait pu prendre, le plus impopu-

Presque aussitôt après le débarquement, Villegaignon avait écrit à l'amiral de Coligny pour lui annoncer son arrivée et lui demander des renforts : il lui vantait la beauté et la richesse du pays, la douceur du climat, la fertilité des terres ; il terminait en exprimant le désir qu'on lui envoyât un noyau honnête de population, et quelques ministres de la religion réformée. Il écrivit dans le même sens à Calvin, et l'arrivée de cette demande causa une grande joie à Genève : la lettre fut rendue publique et donna lieu à de solennelles actions de grâces[1].

Le départ des vaisseaux et des lettres avait eu lieu le 4 février 1556 ; deux jours après, on découvrit une conspiration[2], dont le chef paraît avoir été un pilote normand, servant d'interprète, qui se trouvait atteint par la défense portée au sujet des femmes indiennes : une trentaine d'artisans étaient ses complices. Ce commencement de révolte fut apaisé par le supplice d'un des coupables, un autre se tua, mais le chef du complot put s'évader, et ne cessa depuis lors d'exciter les indigènes contre la colonie naissante. Cependant, à l'arrivée à Paris et à Genève des lettres de Villegaignon, un premier départ s'était rapidement organisé. Les émigrants quittèrent Genève le 10 septembre 1556, sous la conduite de deux de leurs pasteurs, P. Richer et G. Chartier, auxquels s'adjoignit, à leur passage en France, Ph. de Corguilleray, dit le sieur du Pont[3]. Jean de Lery, auquel nous devons une relation du voyage, faisait partie de cette troupe qui se composait de

laire était celui par lequel il défendait, « sous peine de la hart, » la fréquentation des femmes Indiennes. Nous verrons plus loin que ce fut la première cause de la révolte. — Ajoutons que Villegaignon donnait l'exemple du mépris du *confortable* : sa nourriture était la même que celle du reste des colons, et Lery fait remarquer que le *festin* auquel il fut convié lors de son arrivée se composait de viande boucanée, de poisson bouilli, et de pain de farine de manioc ; on n'y but autre chose qu'une eau presque aussi mauvaise, dit-il, que celle du vaisseau : (Dieu sait ce qu'on buvait, à cette époque, sous le nom d'eau, après quelques mois de traversée !) : il laisse voir que ce repas de fête lui donna une triste idée du régime habituel de la colonie.

1. *Lery*, p. 4. — *Lescarbot*, p. 157.

2. *Moréri, Dictionn.*, art. *Villeg.* — *Lescarbot*, p. 159.

3. De Châtillon-sur-Loing. C'est sur les instances de l'Amiral, dont il était le voisin et l'ami, qu'il se décida, en dépit de son grand âge et de ses infirmités, à entreprendre ce pénible voyage.

300 personnes environ. Ils s'embarquèrent à Honfleur, le 19 novembre, sur une petite flottille de trois navires, que commandait Bois le Comte, neveu de Villegaignon[1]. Le départ eut lieu avec un certain apparat[2], et le débarquement s'opéra heureusement le 10 mars 1557[3], après une traversée qui, si l'on en croit d'Aubigné, fut égayée par quelques incidents : « Bois le Comte, dit-il, passant au cap Saint-Vincent, dégraissa » quelques navires espagnols et portugais. »

A leur arrivée dans l'île Coligny, les nouveaux colons furent reçus avec une joie sans égale, et il fut procédé à l'installation des ministres par un service solennel, pendant lequel le gouverneur édifia les Genevois par sa piété et reçut avec ferveur la communion des mains du pasteur[4]. Et néanmoins, dès cette première journée, s'élevèrent des discussions théologiques, triste prélude des discordes qui devaient bientôt ensanglanter la colonie et causer sa ruine. « Un certain Jean Cointat (ou » Cointac), ancien élève de Sorbonne, qui se faisait nommer » Hector[5], troubla un peu la cérémonie, en demandant où » étaient les ornements ecclésiastiques, et en prétendant que » l'on devait faire la Cène avec du pain sans levain et mettre » de l'eau dans le vin. » — Le gouverneur essaya d'abord de calmer les esprits[6] : ce fut en vain, et bientôt, comme lui-même se piquait de théologie, il prit fait et cause, tantôt pour les uns, tantôt pour les autres. A partir de ce moment la colonie fut un enfer, et le désordre devint général. La conspiration

1. C'est à tort que la traduction française de J. A. de Thou (*Hist. univ.* II, p. 650) l'appelle : le sieur de Boissy.

2. Bois le Comte emmenait 18 pièces de bronze, des affûts en fer, nombre de mousquets et munitions : il quitta le port salué de salves d'artillerie et de musique militaire (Solano Constancio, *Historia do Brasil*, t. I, p. 139).

3. Les éditions de Hollande ont changé mal à propos 1557 en 1558, touchant l'arrivée des Genevois en l'île de Coligny. (Bayle, *Dict.*)

4. *Lery.* — Lescarbot ajoute (p. 186 et suiv.) qu'il prononça lui-même deux oraisons dont il donne le texte *in extenso*, d'après Lery : mais ces deux oraisons m'ont bien l'air d'être apocryphes. — Villegaignon ordonna, qu'outre les prières publiques, les Ministres prêcheraient tous les jours une heure, et le dimanche deux : et aussi que la discipline ecclésiastique fût pratiquée contre les défaillants.

5. *Moréri.* — *Lery.* — *Lescarbot.*

6. Il fit mettre secrètement de l'eau dans le vin, pour apaiser Cointat (*Moréri*).

de 1556 n'avait pas pu être tellement réprimée, qu'il ne restât tout au moins un levain de discorde, qui fermenta rapidement au contact des querelles religieuses. On ergota sur la Présence Réelle, sur la célébration de la Cène, sur le pain sans levain, sur l'emploi de l'huile et du sel dans le baptême. Comme de coutume, la discussion ne fit qu'aigrir les esprits. C'est à ce moment, d'après Moréri, que Villegaignon se repentit d'avoir embrassé les idées de la Réforme : était-ce les discussions auxquelles il prenait part qui avaient modifié sa manière de voir? l'abandon de ses anciennes croyances lui était-il devenu pénible? ou bien, faut-il croire qu'il s'était laissé effrayer à la nouvelle de la captivité de l'Amiral, et qu'il avait, dès cette époque, cherché un appui auprès des Guise, comme l'affirme Lescarbot, qui croit pouvoir assurer qu'il était dès lors en correspondance avec le cardinal de Lorraine? Quoi qu'il en soit, lui qui « avait d'abord promis de s'en remettre à l'avis de Calvin, pour lequel il faisait paraître grand respect[1], » refusa brusquement de s'en rapporter à la décision des ministres, et leur interdit de prêcher l'Évangile et de célébrer la Cène, si bien qu'ils se virent forcés d'officier secrètement et pendant la nuit : habitué à l'obéissance passive, le gouverneur fit durement sentir qu'il voulait être le maître : il redoubla de rigueurs à l'égard de tous[2], et continua à exiger des colons un travail écrasant : le mécontentement arriva à son comble : une nouvelle conspiration fut ourdie, qui avait pour but de supprimer celui qu'ils traitaient de bourreau et de Caïn[3]. Malgré les dénégations de quelques historiens, le fait est certain, et nous en trouvons la preuve irréfutable dans les propres paroles de J. de Lery : « Sans la crainte de l'amiral, ilz avoient » grande envie de le jeter à la mer. A fin, disoient ilz, que sa

1. *Lery*, p. 68. — Le ministre Chartier avait été délégué pour aller demander aux *Églises* une décision, à laquelle tous avaient promis de se soumettre.

2. « Les Genevois lui aïant fait scavoir que, puisqu'il rejetait l'Evangile, ils n'entendaient plus d'être à son service, il leur fit supprimer les deux goblets de farine de racine qu'on avait coutume de recevoir. » (*Lery*, p. 80.) Le même auteur nous apprend qu'il y eut à ce moment plusieurs exécutions.

3. Ils l'appelaient aussi : « traître, naturel sanguinaire, cyclope Polyphème, ressemblant entièrement à une énorme statue, etc. » (*Thevet*).

» chair et ses grosses epaules servissent de nourriture aux » poissons[1]. » Et encore: « Ilz lui dirent tout a plat qu'ilz » estoient affranchis de son obéissance. »

Sur ces entrefaites, il se trouvait dans la colonie un navire du Havre[2]; qui s'apprêtait à retourner en France : P. de Corguilleray, P. Richer, Jean de Lery, en tout une quinzaine de colons[3], demandèrent à profiter de cette occasion, ce qui leur fut accordé sans trop de difficulté : le départ eut lieu le 4 janvier 1558[4] : le bâtiment était vieux et en mauvais état ; on n'avait pas fait vingt-cinq lieues qu'il se déclara une voie d'eau considérable ; les passagers effrayés voulaient retourner à terre, le capitaine parvint à les rassurer, sauf cinq d'entre eux, qui persistèrent dans leur résolution ; il leur fut alors confié une barque et ils rejoignirent péniblement l'îlot. La traversée de leurs compagnons fut affreuse; les vivres manquèrent et ils subirent une horrible famine. Ils eurent enfin le bonheur d'arriver à Blavet (26 mai), où leurs récits et leurs plaintes portèrent un coup fatal à la colonie naissante[5]. On a accusé Villegaignon d'avoir remis au capitaine des lettres par lesquelles il invitait les autorités du port de débarquement à faire juger comme rebelles et hérétiques les malheureux fugitifs; ceux-ci n'auraient été sauvés que par un hasard heureux, qui fit tomber cet ordre entre les mains d'un de leurs frères en religion[6]. Cette accusation entièrement dénuée de

1. *Lery*, p. 81 : il nous apprend, qu'à la suite de tout cela, ils se retirèrent en terre ferme.

2. D'autres disent : un navire breton.

3. Solano Constancio dit quarante-cinq qui s'étaient réfugiés déjà depuis quelque temps à la Briqueterie : mais on doit accorder la préférence au chiffre de Lery.

4. G. Chartier était parti dès le 4 juin 1557.

5. Un nombre considérable de Flamands et de dix mille Français se disposaient à émigrer pour le Brésil : mais la connaissance de ce qui s'était passé les fit renoncer à un projet dont la réalisation eût probablement assuré à la France la possession de ce vaste continent. (Solano Constancio, *Hist. do Brasil*, I, 141.)

Lescarbot (p. 197) nous apprend qu'au moment de l'arrivée des Genevois à Blavet, sept à huit cents personnes qui s'embarquaient pour le Brésil changèrent d'avis et restèrent.

6. Th. de Bèze. *Hist. ecclés.*

D'Aubigné ajoute : et P. de la Fonds. — Quelques-uns disent que ce fut lui qui fut supplicié et que Vermeil fut épargné.

preuves nous paraît fausse à tous égards. Une pareille *manœuvre* n'est pas dans le caractère de Villegaignon; son naturel violent l'eût plutôt porté à sévir lui-même, qu'à dénoncer des gens dont il pouvait, sans avoir à en rendre compte à personne, se débarrasser par un coup d'autorité. Ceci ne sera que trop prouvé par les événements qui suivirent le départ des Genevois.

Nous avons vu que cinq des fugitifs, effrayés des avaries survenues au bâtiment qui les emportait, avaient regagné l'île Coligny. Ils y furent d'abord bien accueillis, et il leur fut permis de reprendre leurs anciennes habitations. Cependant, environ un mois après leur retour, Villegaignon fit brusquement arrêter et jeter en prison trois d'entre eux[1], Jean Bourdeol, Mathieu Vermeil, P. Bourdon, les accusa d'avoir voulu réorganiser les anciennes conspirations, les condamna à être étranglés et jetés à la mer, et fit exécuter sa sentence presque séance tenante. On a affirmé que ces malheureux furent placés entre la mort et l'abjuration, le fait nous semblerait d'autant plus extraordinaire qu'on ne lit nulle part que le gouverneur ait exigé l'abjuration, de la grande quantité de protestants qui restaient dans la colonie[2]. Il ne nous semble pas nécessaire de faire intervenir ici la question religieuse[3]. Il est certain qu'il y avait complot; Jean de Lery l'avoue; Nicolas Barré, qui fut plus tard tué par les Espagnols en Floride, nous l'atteste[4]; il

1. Les frères Haag (*France protestante*) l'appellent Jean du Bordel, et nomment P. de la Fonds, André Lafon.

2. Il en était venu 300, et une vingtaine seulement étaient partis. Remarquons que l'opinion d'après laquelle Villegaignon aurait fait supplicier ces malheureux pour *crime d'hérésie* n'apparaît que bien postérieurement, et que Jean de Lery, qui était témoin d'une partie des faits, et qui fut plus tard ministre protestant, nous dit formellement que : « s'il était rude et cruel, c'était envers ceux qui violaient ses défenses : » la Religion ne faisait rien à cela. » (p. 77 et 85.) Voir aussi Bayle, note B. — Jean de Lery est connu, d'autre part, pour l'énergie qu'il déploya pendant le siége de Sancerre.

3. Dans ses « *Remarques critiques sur le dict. de Bayle,* » Leclerc traite très-habilement ce sujet, et présente la défense de Villegaignon d'une manière qui semble irréfutable.

4. On ne peut guère suspecter le témoignage de Nic. Barré, qui fut plus tard choisi librement pour chef par les colons protestants de la Floride : « Ils mirent à leur tête un fort honnête homme, nommé Nicolas Barré. » (Charlevoix, *Nouvelle France,* I, 33.)

est malheureusement non moins certain que toutes ces querelles, tous ces déboires, l'évanouissement de si beaux rêves, et peut-être aussi les remords que dut éveiller dans ce cerveau exalté un double changement de croyances, avaient aigri et excité le caractère déjà ombrageux de Villegaignon[1]. Il ne tarda pas à prendre complètement en dégoût son île et son commandement lui-même, et partit pour la France, laissant pour le remplacer son neveu Bois le Comte[2]. A peine débarqué, il se rendit à la cour, et demanda à organiser une petite escadre de sept bâtiments, avec lesquels il se faisait fort d'intercepter la flotte des Indes et de ruiner au Brésil les établissements portugais; mais les troubles du temps empêchèrent qu'il ne fût donné suite à sa demande. Peu de mois après son départ, les Portugais s'emparèrent du fort, et traitèrent les colons avec leur cruauté accoutumée[3].

Telle fut la fin d'une grande entreprise, dont la réussite eût donné le Brésil à la France[4], et élevé son auteur au rang des grands hommes de son siècle.

Nous avons vu combien on fut près du succès, et à quelles petites choses furent sacrifiées de si grandes espérances. Tout le monde doit en retirer sa part de blâme: les colons ne voulurent ni travailler, ni obéir et ne rêvaient que richesses trop facilement acquises; les ministres, selon M. Tessier, « n'avaient » guère apporté avec eux qu'un déplorable esprit d'intolérance

1. « Après son changement, dit un témoin oculaire, il devint si chagrin que, jurant à tous propos par le corps St Jacques, son serment ordinaire, qu'il romprait la tête, les bras, et les jambes au premier qui le fâcherait, personne n'osait plus se trouver devant lui. » (*Lescarbot.*)

2. « Il estait assez mauvais garçon » (*Mém. de Cl. Haton*, 39). Le même (p. 30) nous apprend que Villegaignon ramena en France *un demi cent de sauvages*, dont il fit des présents au roi, à la reine, et à son frère Philippe.

3. « Ils égorgèrent, comme corsaires et gens sans aveu, tous les Français qui étaient restés. » (Charlevoix, *Nouvelle France*, I, 23.) — Francisco Solano Constancio nous apprend que les Portugais arrivèrent le 21 février et attaquèrent le fort le 15 mars : il n'y restait que 74 Français : le départ de Villegaignon avait eu lieu 8 ou 9 mois auparavant. (*Historia do Brasil*, I, 145 et suiv.).

4. Nous avons vu que les Portugais n'en doutaient pas; l'historien anglais Southey exprime la même opinion dans son histoire du Brésil.

» étroite et de discussion ergoteuse[1]. » Quant à Villegaignon, il fit, de ce qui devait être son renom, la plus vilaine page de son histoire. Il fut le plus coupable, parce qu'il était le chef. Son premier tort fut de croire qu'il pourrait fonder une colonie sérieuse avec des échappés de prison; le second fut de prendre part aux discussions religieuses et de montrer le théologien là où le gouverneur devait seul paraître. S'il eût soigneusement séparé le *temporel* du *spirituel*, l'obéissance eût été facile à obtenir, et il n'eût même pas été tenté de toucher à cette *liberté des cultes* qu'il avait formellement promis de respecter; par suite, les châtiments qu'il aurait eu à infliger n'eussent pas pris la couleur d'une persécution religieuse; il eût enfin échappé à ce reproche, qui pèse si gravement sur sa mémoire, d'avoir changé deux fois de religion sans autre motif apparent que l'ambition, et d'avoir ensuite durement poursuivi ceux dont il avait d'abord adopté la foi[2]. Ce fut par ces fautes qu'un homme doué de très-grandes qualités[3] gâta

1. (*L'amiral Coligny,* Paris, in-8°, p. 23.) M. Tessier aurait pu dire que tout le monde y apporta l'intolérance et la manie ergoteuse!

2. C'est à dessein que nous disons *motif apparent :* car nous sommes arrivé à être convaincu que Villegaignon fut d'une parfaite bonne foi dans ses deux abjurations successives. Nul homme n'a montré à un plus haut degré le caractère légendaire du puritain : très-brave, très-sobre, très-chaste, dur pour lui-même et pour les autres, profondément religieux, ses propres vertus devaient l'entraîner vers les idées d'une Réforme que bien des circonstances faisaient paraître nécessaire. Si nous ajoutons que, dans la fréquentation de Guillaume du Bellay et de son entourage, il peut se lier avec les adeptes les plus fervents et les plus instruits de la Religion, on comprendra facilement qu'il ait embrassé des croyances, qui ne paraissaient pas à tous devoir entraîner forcément une séparation définitive de l'Eglise. Plus tard, il recula devant les conséquences extrêmes, et refusa de marcher plus avant : chose singulière, ce fut surtout contre l'abandon des cérémonies et du culte extérieur qu'il se défendit, et ce fut sur ce côté de la question qu'il rompit ouvertement, et qu'il ne cessa de discuter jusqu'à la fin. Tout cela nous montre un esprit tombé dans le gouffre de la casuistique, mais non un homme de mauvaise foi. Malheureusement, et comme il est d'usage en temps de persécution, il se montra d'autant plus acharné contre ses anciens amis, qu'il avait été plus près d'embrasser leurs doctrines.

3. De Thou l'appelle : « Homme d'un grand courage, expérimenté dans » les affaires les plus importantes, et, ce qui est rare à ceux de sa pro- » fession, versé dans les belles lettres. » (*Hist. univ.* II, 647.) Granvelle dit de lui : « Homme de guerre et de bonne volonté, et qui a un fort bon » style latin. » (*Mémoires*, XII, 125). Vertot le qualifie ainsi : « C'était un » des hommes de son siècle le mieux fait, l'esprit orné de rares connais- » sances, et d'une valeur révérée même par les plus braves capitaines de » son temps. » (*Hist. des Chev. de St Jean,* III, 201.) On pourrait

sa vie et sa gloire en ne sachant pas contenir ce caractère à la fois tracassier et violent que nous lui avions vu déjà déployer dans ses relations avec le gouverneur de Brest; il ne retira de ses fatigues et des dangers essuyés par lui que la haine d'une partie de ses contemporains, et termina presque dans l'obscurité une existence qui eût pu être une des illustrations de son époque.

La plupart de ses biographes arrêtent leur récit à ce moment en se contentant d'ajouter: le reste de sa vie s'usa en querelles théologiques. Nous allons voir qu'il n'en fut pas ainsi, et qu'il prit, jusqu'à sa mort, une part active aux événements de son temps[1].

ajouter à tant d'éloges celui de la pureté de sa vie et de son intégrité, reconnue par ses plus grands ennemis eux-mêmes; Jean de Léry nous apprend qu'il mourut pauvre, et que ni lui ni les siens ne tirèrent profit de ses nombreuses expéditions.

1. Les auteurs de la *France protestante* ne se sont pas contentés de suivre cet exemple : après avoir raconté avec de longs détails la déplorable histoire de la colonie du Brésil, ils terminent brusquement leur biographie de Villegaignon par cette phrase : « Détesté des protestants, méprisé des catholiques, regardé comme un fou par ceux-là même qui lui voulaient le plus de bien, il finit par se retirer dans la commanderie de Beauvais, où il mourut en 1571. » Sans chercher à excuser, ni même à atténuer les fautes du chevalier, il est permis de dire que cette phrase serait mieux à sa place dans un pamphlet que dans un article historique. Quoi? c'était un homme *tenu pour fou*, que nous voyons, jusqu'à la fin de sa vie, en correspondance sur les affaires les plus graves de l'État, avec la reine-mère, le roi Charles IX, et le duc d'Anjou, sans parler du duc d'Aumale, de Granvelle et du cardinal de Lorraine? C'était un homme *méprisé de tous* qui combattait à Rouen aux côtés d'Antoine de Bourbon, qui était plus tard gouverneur et lieutenant du roi à Sens et à Montereau, et qui fut jugé digne d'être attaché à l'ambassade de Rome, et de représenter l'Ordre de Malte à la cour de France? Qui pourra le croire, et que cela prouve donc combien il faut se garder, en écrivant l'histoire, de s'abandonner à sa passion, quelque légitime qu'elle puisse être!

Ces lignes étaient écrites, lorsque j'ai dû à l'obligeante érudition de M. Gaffarel la communication d'une lettre du cardinal du Bellay. Je ne résisterai pas au plaisir de citer ce document, qui nous prouvera une fois de plus en quelle estime Villegaignon était tenu, et qui nous fait savoir que, dès cette époque, quelques hommes d'État avaient formé le projet de s'emparer de la Corse. La lettre est adressée au connétable de Montmorency : elle commence par un exposé des motifs qui doivent pousser le Roi de France à conquérir la Corse : elle se termine ainsi : « ..... de » manière que le passaige de Rome, de Naples, de Sienne et de toutes ces » mers la vous seroit seur, et à tous autres, sinon a vous dangereux. » Vous en pourriez tirer dix mille hommes des meilleurs combattants » d'Italie pour les jetter au besoin en là, ou les attirer en cà, et si » sont naturellement Français, tellement qu'un chef qui seroit sage et » homme de police, comme pourroit estre le comte de Villars, que je

Quand il revint du Brésil, il put constater un grand changement dans les esprits. A la période d'apaisement et de calme relatif qui avait inauguré le règne de Henri II, succédait une recrudescence de haine et de fanatisme. Excitées par des prédications violentes et par des contes répandus à dessein, des populations affolées et ignorantes, sûres de l'impunité, se ruaient sur les *assemblées* et sur les temples, n'épargnant ni les femmes ni les enfants. De leur côté, las de se laisser égorger sans défense, les protestants préparaient leurs armes et s'apprêtaient à résister. Les cerveaux s'exaltaient : il y avait dans l'air quelque chose de dur et de violent, dont il faut bien se rendre compte avant de juger les hommes de cette époque. C'était le moment où Philippe II livrait à l'Inquisition l'archevêque de Tolède, celui qu'il nommait « son » maître chéri, et son père, » en disant : « Si j'avais dans les veines une seule goutte de sang hérétique, je me ferais moi-même saigner à blanc. » — C'était quelques jours après que Poltrot, écartelé pour avoir tué le duc de Guise, disait en riant au bourreau qui lui brisait les membres : « C'est égal : il » est mort tout de même. » Au milieu d'un tel déchaînement de passions, la neutralité était devenue impossible : petit ou grand, il fallait prendre parti. La reine-mère elle-même se jetait, tout en en voyant bien le danger, dans les bras des Guise, ne pouvant prolonger plus longtemps le jeu de bascule qu'affectionnait sa nature italienne.

Villegaignon avait trop à craindre des protestants, qui l'avaient surnommé « le Caïn de l'Amérique du Sud », pour ne pas chercher un protecteur puissant : il le trouva dans la personne du cardinal de Lorraine, qu'il accompagnait à l'époque

» nomme pour en estre voisin, ou autre son semblable, les conduiroit » par un filet en la bouche : en sorte qu'en peu de temps ils seroient fort » aisez à ranger à une suiétion volontaire : attendu mesmement qu'ilz ne » prennent point de plaisir d'estre sous les Geneuois (Génois) qu'ils esti- » ment marcadans et canailles, au prix d'eulx qui se disent nobles, et de » fait, y a de bien anciennes maisons. Mais, si vous prenez goust d'y » adviser, vous pourrez par le même vous en faire informer par Ville- » gaignon, avec qui autresfois j'en ay devisé : car je crois qu'il l'entend » aussi bien qu'homme de France ni d'Italie : l'entreprise ne porteroit » longueur de temps, et cependant qu'on fortifieroit les lieux plus dan- » gereux, l'armée ne laisseroit d'aller en cours, etc. » (Cette lettre est dans le recueil de Ribier, t. II, p. 467).

des célèbres troubles d'Amboise (1559). C'est à ce moment, suivant Regnier de la Planche[1], qu'il aurait joué un certain rôle dans la sanglante répression qui fut faite de ce complot. « Dans le temps du tumulte d'Amboise, il fit une espèce de » guerre navale sur la Loire, à ceux qui avaient pris part à » cette conspiration. » Peu de jours après, sa manie théologique l'entraînait à Tours, où un de ses anciens condisciples, le pasteur Simon Brossier, ministre de Loudun, était alors interné ou détenu. Il le provoqua à une controverse dans laquelle il ne paraît pas avoir eu l'avantage[2].

Cependant[3], les flots de sang répandus sur la Loire étaient loin d'avoir calmé l'irritation des esprits : le massacre de Vassy et celui de Sens déterminèrent l'explosion. Ce fut « *la* » *première guerre civile.* » Tous les protestants se soulevèrent à la fois, et plus de la moitié de la France fut en feu. Condé et l'amiral de Coligny prirent le commandement de l'armée de la révolte. La ville de Rouen s'était insurgée et résistait courageusement à l'armée assiégeante, que commandait Antoine de Bourbon, lieutenant général du royaume. Villegaignon était aux côtés de ce prince, le jour où il fut tué dans la tranchée ; il fut atteint par le même projectile et tomba grièvement blessé. Nous lisons à ce sujet dans Cl. Haton : « lequel roi de Navarre » fut par l'ung d'eux (les huguenotz) tué d'ung coup de faul- » conneau en visitant les tranchées, en la présence de M. de » Villegangnon, natif de Provins, chevalier de Malthe, qui » fut blessé dudit coup, en une jambe qu'il eut rompue,

1. *Histoire de l'Estat de France sous le règne de François II.*

2. Cet homme avait un terrible besoin de controverse! Claude Haton nous dit (*Mémoires*, p. 623) : « Il de Villegangnon a maintes fois semond » à la dispute ledit Me Jehan Calvin, patriarche huguenot de Genefve, » pour disputer contre luy de la religion, en telle ville de France, Bour- » gongne, ou Daulphiné que ledit Calvin vouldroit, avec toute assurance » de sa vie, pour laquelle assurer luy a à diverses fois envoyé sauf-con- » duit du roy, et lui a offert hommes pour ostages mener dedans la ville » de Genefve, pour l'assurance de la sienne : mais oncques ledit Calvin » ne s'y voulut accorder. » — N'en déplaise au curé du Mériot, je trouve que Calvin avait mille bonnes raisons de ne pas s'y fier, et qu'il se montra très-sagace en déclinant l'invitation.

3. C'est à ce moment de sa vie que Bayle (*Dict.*) nous apprend que la Popelinière avait promis des mémoires détaillés sur Villegaignon : (*Histoire des Histoires*, p. 450) : ces mémoires ne paraissent pas avoir été faits, ou, tout au moins, livrés à la publicité.

» de laquelle il demeura boiteux le reste de sa vie » (Mémoires, p. 287). Sa blessure le retint pendant plus de deux ans cloué sur un lit de douleur[1]; on jugera facilement quelle irritation dut engendrer chez un homme de cette nature une inaction forcée, pendant laquelle il ne fut distrait que par la lecture des libelles violents dirigés contre lui, et par l'élaboration de réponses non moins acerbes. Il suffit de lire les quelques lettres que nous avons de lui, pour se convaincre que, pendant ces deux années, il arriva à un paroxysme de rage[2] contre ceux qu'il accusait d'être la cause de tous ses malheurs; il se dégoûta du service du roi de France, qu'il accusait de trop de douceur et de tolérance, et auquel il ne craignait pas d'exprimer cette opinion, parlant bien haut et se plaignant, comme s'il eût été victime[3] (c'est encore un trait de similitude avec Monluc). Enfin, après être allé aux eaux de Plombières, se remettre en état de « tenir la campagne », il obtint du cardinal de Granvelle[4] des lettres de recommandation pour l'Empire, qui continuait contre « le Turc » sa lutte séculaire, et partit pour

1. « Voyci le premier voyage que j'ay faict despuis la prinse de Rouen, » où je feuz blessé d'une arquebouse en l'os de la giambe, en forçant le » fossé, que nous guâsnâsmes, dont sont les nerfs encoires si débiles, » que je ne peulx, sinon avec une douleur bien grande, aller ni a pied » ni a cheval. » (Lettre au card. Granvelle, de Plombières, 25 mars 1564.)

2. « Ils peuvent (les Aygnos) me tenir pour formellement consacré à » leur nuire de ce que Dieu a miz de puissance en moy, comme fit » Hannibal s'en allant contre les Romains. » (Lettre au cardinal Granvelle, de Plombières, 27 mai 1564.)

Et la seule consolation qui lui reste, c'est que la reine-mère lui a laissé concevoir : « quelque froyde espérance qu'elle se ennuisera bientôt » de ces gens là. »

3. « J'ai quicté tous les estatz et pensions que j'ay eu du roy : ayant » prins congié de la royne-mère à Bar, dernièremant ay dit tout hault, » que jusques à ce que le roy soyt ennemi formel des ennemis de Dieu » et de son église, les Aygnos, c'est à dire, en langue de Suisse, rebelles » et conjurés contre leur prince pour la liberté, je ne porteré jamays » armes au service dudit seigneur, ce que je veulx tenir et observer reli» gieusement, et employer tout ce que Dieu a mis en moy à nuire ceste » infélice et exécrable secte. » (Lettre au card. Granvelle, de Plombières, 25 mars 1564.)

On voit, qu'ici, la rage est arrivée à son comble !

4. Par une lettre du 3 juin 1564 au vice-chancelier de l'Empire (Seld), le cardinal lui recommande Villegaignon en ces termes : « Il est homme » de guerre et de bonne volonté, et qui a un fort bon style latin. » (*Mémoires de Granvelle*, XII, 125), cité par Weiss (*Papiers d'Etat du card. de Granvelle*, VII, 663.)

la Hongrie, où nous le retrouvons en 1566, combattant comme volontaire et datant ses lettres de ce camp « *soubz Javarin* » où il était déjà venu vingt-quatre ans auparavant. Toutefois, ces lettres nous le montrent chagrin, découragé par les mécomptes, un peu fatigué par l'âge et les blessures, et demandant une sorte de retraite où il puisse se reposer[1]. Lorsque la mauvaise saison arriva, et que les troupes impériales prirent leurs quartiers d'hiver, Villegaignon revint en France et ne tarda pas à oublier ses projets de repos et à redemander du service, car la *deuxième guerre civile* commençait. Il alla retrouver le cardinal de Lorraine, qui le fit nommer gouverneur de Sens[2]. Tout au commencement de la guerre, le prince de Condé et l'amiral poussèrent une pointe hardie jusque vers l'île de France, et leur projet avéré était d'enlever le roi, pour le soustraire, disaient-ils, à l'influence néfaste de la faction catholique. Après avoir pris d'assaut Pont-sur-Yonne, dont ils passèrent la garnison au fil de l'épée (voir d'Aubigné qui dit que les défenseurs *avoient montré trop d'opiniâtreté*) et après avoir nettoyé la campagne en enlevant trois compagnies dont ils firent pendre les capitaines[3], ils vinrent assiéger la ville de Sens, qui tenait pour le parti catholique. Le duc de Guise, qui s'y trouvait en ce moment, s'en fut avec quelque cavalerie, et alla prendre position à Troyes, laissant Villegaignon pour défendre la place. Les habitants étaient fort effrayés du départ de Guise : ils se considéraient déjà comme abandonnés, et craignaient avec raison les représailles du massacre des ministres et des protestants, dont ils s'étaient rendus coupables en 1561 et 1562.

Le nouveau gouverneur les rassura et les organisa pour la défense : il fit armer les remparts et brûler trois des faubourgs de la ville pour éviter que l'ennemi ne s'y *logeât* et ne s'en

1. « Je sohayte avoyr quelque lieu près de vous qui fust commode et » aysé de vivre pour fayre ma retraycte, fust-il Deinse ou aultre, car je » n'en veulx pour plus que pour ma vie, affin que, quand il me playra » demeurer en France, j'en aye le moyen. » (Lettre au card. de Lorraine, 14 oct. 1566.)

2. « Mons. de Villegangnon, Mᵉ Nicole Durand, natif de Provins, che- » valier de Malthe, fut gouverneur de la ville de Sens et capitaine pour » le Roy. » (*Mémoires de Cl. Haton*, p. 448.)

3. Voir aussi de Thou (*Hist. univ.*).

servit comme *approches;* les églises elles-mêmes ne furent pas épargnées; telle fut sa seule réponse à la sommation de se rendre qui lui avait été adressée par le prince de Condé.

« Le feu, dit Claude Haton, n'estoit estinct desdittes mai-
» sons et eglises, que le camp des ennemys huguenotz arriva
» devant la ville : pour lesquelz bienvigner et festoyer, leur feit
» faire la feste ledit sieur de Villegangnon à son d'instrumens
» de haultz boys, par une bonne bande de menestrez, qu'il
» avoit faict monter au sommet des tours de l'église de Mr St
» Etienne. Lesquelz hautz boys et menestrez, après avoir joué
» de leurs instrumens et faict la fête au camp huguenot, leur
» fit sonner un aultre son par l'instrument de l'artillerie qui
» avoit été apposée sur lesdittes tours, qui sonnoit une basse-
» contre toute différente à celle des haultz boys, au son de
» laquelle faisoit tous jours le petit ou le canart quelque
» huguenot dudit camp » (Mém., p. 480.)

Le lendemain de cette chaude réception, il éventa une mine que faisait l'armée assiégeante et lui tua beaucoup de monde; il tendit des embuscades si bien préparées et exécuta des sorties si heureuses, qu'il contraignit le prince de Condé à lever le siége (décembre 1567) et à se retirer près de Nogent, si bien que la ville de Sens demeura tranquille jusqu'à la fin de la guerre.

Après la paix, il reçut la flatteuse mission de représenter l'Ordre de Malte auprès de la cour de France (1568); c'est revêtu de cette dignité qu'il alla résider à Rome auprès du comte d'Anguillara[1], avec lequel il s'était déjà rencontré lors de l'expédition d'Alger.

Une lettre de lui nous apprend que, peu de jours après son retour[2], il fut appelé, lors des troubles de 1569, à commander dans la ville de Montereau, et à pacifier le pays voisin. En

1. « Ayant eu commandement du roy par lectres expresses de venir
» accompagner Mons. le conte de Languillara et fayre résidence auprès
» de luy..... » (Lettre au duc d'Aumale, Rome, 7 janvier 1569.)

2. « ..... luy a pleu m'envoier en ce lieu de Montereau, pour y prendre
» garde, et aux villes circonvoisines de ceste rivière, puis entendre à
» l'expugnacion dudict lieu (le château de Dian) dont j'espère bonne
» yssue, s'il ne leur vient aultre force. » (Lettre à la duchesse de Ferrare, de Montereau-Fault-Yonne, 4 mars 1569).

1570, il abandonna volontairement la représentation de l'Ordre; quelques biographes ajoutent : *pour cause d'infirmités.* Nous ne savons si on doit ajouter foi à ce dire, car nous apprenons par Claude Haton, que, au moment où la mort vint le surprendre, « le bon seigneur estoit en ceste délibération, de » retourner, au nouveau temps de ceste année à Malte, à la » guerre contre le Turc » (Mém., p. 624)[1]. Or, nous sommes fondé à croire que si Villegaignon eût eu des infirmités assez graves pour l'empêcher de paraître aux fêtes de la cour, sa santé lui eut interdit bien davantage de se mettre en campagne. Nous serions plutôt porté à attribuer l'abandon de cette position honorifique au caractère même du chevalier, qui nous paraît homme à avoir été plus à l'aise en selle ou devant une brèche, que dans les diverses cérémonies où l'entraînait la dignité dont il se démit. C'est alors qu'il se retira dans sa commanderie de Beauvais, peu éloignée de son pays natal; il y mourut presque subitement[2] au commencement de l'année suivante (9 janvier 1571). Il fut enterré dans la chapelle de la commanderie où on lisait l'épitaphe suivante : « Cy gist noble et religieuse per» sonne Nicolas Durand, en son vivant seigneur de Villegagnon, » chevalier de l'Ordre de Saint-Jehan de Hiérusalem, comman» deur de Beauvais, lequel décéda le neuvième jour de janvier » 1571. »

Ainsi mourut cet homme, remarquable à tant d'égards. Ses qualités et ses défauts furent ceux de son siècle, dont il peut passer pour être une vivante incarnation. Aussi les mêmes actions de sa vie, qui lui suscitèrent parmi ses contemporains les plus violents détracteurs, lui valurent en même temps les amitiés les plus passionnées. Comme soldat, il fut irréprochable, et sa vaillance, aussi bien que son intelligence militaire, sont au-dessus de tout éloge; la grandeur de son caractère nous est attestée par la simplicité de sa vie, par son dédain stoïque

1. On préparait la guerre navale qui se termina par la célèbre bataille de Lépante.

2. Je dis « presque subitement » ; on lit en effet dans Cl. Haton qu'il partit de Provins pour Beauvais, *le lendemain des Rois*, et son épitaphe nous apprend qu'il mourut le 9 janvier. Bayle (*Dictionnaire critique*) dit qu'il mourut en décembre 1571 : mais on voit que c'est à tort.

des richesses et des dignités, et par l'audace avec laquelle il prit la défense d'un innocent poursuivi par la haine du grand maître. Comme écrivain, son style latin est net, et d'une sobriété élégante : il excelle à décrire en peu de mots, et à donner par une phrase concise l'idée claire d'une situation. Sa phrase est courte et précise ; on y sent un homme qui avait lu et admiré Tacite. Je n'ai pas qualité pour juger le controversiste, mais plus d'un écrivain a affirmé que, longtemps après lui, on se servait encore de ses ouvrages dans les discussions religieuses. Il reste à apprécier l'homme politique, le gouverneur du Brésil et le soldat des guerres civiles, mais pouvons-nous le faire avec les idées de notre temps ? Il faut, avant tout, nous souvenir que la *tolérance religieuse* est une vertu essentiellement moderne et que l'immense majorité des hommes du XVIe siècle n'en avaient même pas le pressentiment. Les preuves, hélas ! n'en manquent pas. Nous avons vu, dans le cours même de ce récit, en regard des atrocités commises à Sens sur les protestants et leurs ministres, le prince de Condé faire pendre et massacrer de braves gens dont le seul crime était d'avoir été fidèles à leur serment et à leur foi. Que serait-ce, si nous pénétrions plus loin dans l'histoire, si nous opposions le baron des Adrets à Blaise de Monluc, et si nous dressions le bûcher de Michel Servet en face de celui d'Étienne Dolet ! Puissent ces tristes souvenirs nous exciter à conserver avec un soin jaloux cette liberté de la conscience humaine qui a coûté tant de peines et tant de sang aux générations disparues !

CAROLI V IMPERATORIS

EXPEDITIO IN AFRICAM AD ARGIERAM

PER

NICOLAUM VILLAGAGNONEM

EQUITEM RHODIUM GALLUM

Ad D. G. Bellaium, Langæum, Subalpinarum
Gentium proregem et primi ordinis
Equitem apud christianissimum Francorum regem

PARISIIS
Apud Joannem Lodoicum Tiletanum
ex adverso collegii Remensis
1542

Amplissimo viro D. G. Bellæo Langæo Subalpinarum gentium proregi et primi ordinis equiti apud Christianiss. Francorum regem, Nicolaus Villagagnon eques Rhodius Gallus.

S. D. P.

Superioribus meis literis tibi significavi me properantem ad te, recrudescentibus tamen magnitudine ac difficultate itineris vulneribus retardatum et Romæ commorari coactum fuisse. Nam ingravescens in dies morbus spem celerioris discessus ademit, atque plures quam voluissem dies remoratus est. Interim vero quum tui desiderium me perpetuo sollicitaret, et viderem spem meæ profectionis paulo tardius procedere, constitui itineris mei narrationem exarare, eamque ad te mittere, ut celeritate suâ perficeret id quod morbo præpeditus præstare non poteram, tarditatem que meam excusaret. Tuus Franciscus Guichæus, vir omni virtute officio que præditus, me acceptum hospitio summâ benevolentiâ prosecutus est, tantumque suâ effecit diligentiâ, medicis adhibitis, ut jam melius habere cœperim, ob eamque causam me plurimum ei debere fatear. Ille me conantem viam ingredi retinuit, donec vires collegissem, et per valetudinem possem itineris molestias ac frigoris injuriam ferre. Quod nisi fecisset, periculum erat, ne demio in gravem morbum inciderem. Nam præter dolorem quo me vulnerum acerbitas afficiebat, corpus meum valde intumuerat, nec multum aberam ab aquâ intercute. Nunc ego, depulso morbo, ad iter me accingam et dabo operam ut quam citissime Taurinos perveniam.

Quum ætas ante acta me in Galliam ad domestica quædam negotia revocasset, de reditu Cæsaris in Italiam et transmissu exercitus ejus in Africam, literis amicorum

certior factus sum; qui, consilio Cæsaris proposito, me ad tam nobilem expeditionem arcessebant. Ego vero et intelligebam religione me obstringi ad inimicos fidei (quantum in me fuisset) bello persequendos : et verebar ne corpus meum diuturnâ jam armorum exercitatione labori assuetum, otio ad laborem remollesceret, si apud amicos diutius commorarer. Itaque negotia in aliud tempus rejicienda mihi esse duxi, ne honori meo necessario tempore deesse existimarer. Consilium autem Cæsaris esse hoc significabant, quod quum se ad componendas Germanorum de fide controversias in Germaniam contulisset, reperit Ferdinandum fratrem et filium Joannis qui proxime regnum in Pannoniâ obtinuerat, adere inter se discordiis ac de jure regni vehementissime contendere. Is, quod sibi à Ferdinando metuerat, Turcas in suum asciverat auxilium. Quorum adventum ut Ferdinandus anteverteret, Budam obsidione cinxerat, ac expugnare totis viribus adnitebatur. Quibus cognotis rebus, Cæsar prospiciens quam magni esset momenti Turcas finibus nostris prohibere ut eis veniendi occasionem præriperet, partem copiarum fratri misit auxilio, quibus expugnationem accelerare. Qui tamen munitionibus et præsidio urbis impeditus, Turcarum adventum expectare coactus est. Quamobrem Cæsar omissis fidei disceptationibus, animum potius ad bellum adjiciendum putavit. Et quoniam magni rem esse periculi perspexerat bellum in eâ regione duci, priusquam illic hostes inveterascerent, hoc in Turchicum solum transferre constituit, et procul finibus nostris propellere. Quapropter, copiis quas ad fratrem miserat ei subsidio relictis, quum jam instante hyeme non ita multum temporis superesset quo bellum commode geri posset, Ferdinando belli curam in se interim recipiente, magnis itineribus in Italiam ad exercitum contendit. Quo simul ac pervenisset, exercitum summâ diligentiâ cogi et militum novas manus conscribi jussit, magnum que navium numerum Januæ atque Neapoli instrui, quibus in Africam exercitum traduceret. Africa vero ei necessario tentanda videbatur, ne in Turchia proficiscens, inimicum a tergo relinqueret, de quo metuere sibi possent Hispani, quorum

opera et nummis ad bellum Turchicum uti decreverat. Coacto exercitu et navibus ad navigandum paratis, dum res frumentaria expeditur, et in naves exercitus imponitur Lucæ, summum Pontificem convenit, ut cum eo consilia belli communicaret. Pontifex, quod Africa minime portuosa sit, hyemis navigationem non esse subeundam existimabat, atque Cæsarem a viâ deterrebat. Quæ quamvis magna causa esset, ne ipse alieno anni tempore, in tam periculosa loca exercitum transmitteret, majoribus tamen rationibus impellebatur ut in sententia permaneret. Videbat enim quantopere ab hostibus nostri in Pannonia urgerentur et quanti reip. Christianæ interesset bellum illic non trahi, quod ut auferretur, et hostes in suis finibus bellum sustinere cogerentur, rem in celeritate positam esse prospiciebat. Sed quia tantum apparatum exposcit Turcarum amplitudo, ut eum non posset Cæsar citius quam ineunte æstate universum comparare, interim dum ei rei dat operam. Africanum bellum suscipiendum sibi esse putavit, ut Hispanos Afrorum metu liberaret, quo facilius ad Turchicam expeditionem incitarentur [1]; solebant enim quum ab eis ad eam rem nummi exigerentur, vicinum hostem opponere, suumque metum excusare. Quibus rationibus permotus Pontifex, vehementer Cæsaris consilium probavit, ejusque laudatâ animi magnitudine, eum demittit. His ita constitutis rebus, Cæsar naves onerarias Baleares insulas petere jubet, ac eo loco adventum suum operiri; ipse vero navibus longis sex et trigenta ex portu Veneris solvit et ad Corsicam insulam contendit. Qui quum secundo vento in altum provectus esset, subitâ coortâ tempestate, classis cursum tenere non potuit : sed in diversas partes disjecta est : at ille remis contendit, quem septem aliæ secutæ naves eam insulæ partem ceperunt quæ Italiam spectat : ubi eum venti duos dies tenuerunt. Sedato mari, quæ aberraverant naves a cursu revertentur, quibus appulsis Cæsar in Bonifacium

1. Voir la note I et les vingt-deux notes qui l'accompagnent à la suite de la traduction du présent récit. La plupart de ces notes sont trop développées pour qu'il ait été possible de les placer au bas du texte.

oppidum profectus est : quod in monte tribus ex partibus circumciso, aspero et difficili, est situm; ad aliam partem est aditus, ab imo anfractu, qui oppido pro fossâ positus est. Hoc autem nullâ re aliâ est quam portu memorabile. Cæsar idoneam tempestatem nactus, in Largheram nobilem Sardiniæ urbem secundis ventis appulit. Ubi res insolita contigit. Quâ enim nocte eo accessimus, bos vitulum bicipitem peperit; quem mulier, cujus bos erat, videndum Cæsari obtulit (ll). Hæc urbs naturâ et opere bene satis munita est. Omnibus enim partibus alluitur mari minime portuoso et scopulis subter aquam latentibus referto; aliam partem quæ in insulam mittit, claudit murus quem duæ turres ad utrumque latus positæ, ab externâ vi facile tutantur, et quum in planitie hæc posita sit, nullus omnino mons, aut collis prominet, e quibus vis in eam inferri possit. Cæsar duos dies illic commoratus, solvit, et ad Baleares insulas direxit iter qui, biduo velificatione continuatâ, levi vento in conspectum minoris insulæ delatus est. Sed quum ei insulæ jam appropinquaret, adversis et restantibus ventis, parum abfuit quin in contrariam partem rejiceretur : remorum tamen tantâ contentione naves impulsæ sunt, ut tandem multâ nocte ad terram promotæ sint. In quo itâ sudatum est, ut septem horis, non intermisso remigandi labore, vix totidem millia processerimus. Reliquâ noctis parte quieti datâ, diem in anchoris expectavimus : quo tempore, quum parvo spatio ab eo quo appulsi eramus loco, Mahon portus abesset, eo profecti sumus. Hic portus omnium quos videre memini est pulcherrimus et optimus, nisi hanc difficultatem haberet. Tota insulæ ora maritima montibus ingentibus septa est, sed qua est ad portum aditus, radices montium in planitiem extrahuntur donec tam angusto intervallo ad alteram littoris partem accesserint, ut non nisi levi vento intromittantur naves; cæterum rebus aliis omnibus facilis et opportunus; excurrit enim in quatuor fere millium longitudinem variis et frequentibus insinuationibus, quæ facile naves a maris sævitiâ tegunt. Huic perpetui montes prominent, e quibus immensa ligni copia peti potest. Ad extremam ejus partem in montium

altitudine urbs extructa est : quæ, si opere tam esset munita quam natura, non ita facile ab Ænobarbo, qui vulgo Barbarossa nuncupatur, expilata fuisset (III). Quum duos dies tempestas classem detinuisset, summam tranquillitatem adepti, ad majorem insulam cursum intendimus. Quo advectus, Cæsar comperit ab Italiâ naves onerarias centum et quinquagenta convenisse et Ferrandum Gonzagam proregem Siciliæ septem triremibus advenisse : quæ cum his quas secum Cæsar adduxerat conjunctæ, quinquagenta numerum expleverunt. Præter has, ab Hispaniâ quindecim longæ et magnus navium onerarium numerus desiderabantur, quas quum triduo expectassemus, nunciavit triremis una reliquas jam Africam attigisse, et naves onerarias eodem contendere. Quo allato nuncio, Cæsar protinùs milites naves conscendere et classem se in viam dare jussit. Major insula est et urbs nobilis : insula, contra minoris insulæ naturam, habet oram maritimam planam et fertilem, montes vero in mediterraneis regionibus altissimos et magna parte steriles; quæ, quoniam meridiem propius quam Hispania spectat, hyeme temperatior est et frigoribus remissioribus omnium que fere fructuum copiam habet, quibus abundat Africa; urbs autem est ampla et pulchris ædificiis ornata, quam fere mediam influit rivulus e montibus decurrens qui ad lanificium plurimum valet. Hujus incolæ Tarraconensium parent legibus et lingua, ac moribus valde cum eis conveniunt. Ad ædificandum utuntur maxime terrâ calculis permixtis : quâ materiâ muri oppidi effecti sunt. Tapie vulgo nominantur (IV). Navibus ad navigandum rebus omnibus instructis, Cæsar ad Argieram urbem Africæ maritimam iter direxit. Quo bidui navigatione provectus, comperit triremes, uti acceperat, adventum suum antevertisse, atque terram ab eo latere tenuisse, quod ad solem Occidentem pertinet, decem fere millibus procul ab urbe. Quæ ubi classem nostram conspexere, nobis obviam processerunt; sed eis continuo eo unde fuerant egressæ remissis ad eam littoris partem servandam, Cæsar aliquot millia progressus in aliam urbis partem, duodecim naves præmisit exploratum an illic tutior esset a tempestate receptus.

Quibus oportuniorem esse significantibus, urbem remis prætervectus, eo contendit, et jactis anchoris naves onerarias præstolatus est. Ab eo loco urbs tota sub aspectum nostrum cadebat, seque regio late nostris oculis ostendebat. Postridie, mari paulatim intumescente, solvimus, atque locum cepimus quem venti minùs urgerent. Eum Matafuz nominant (v). Dum eo properatur, naves speculatoriæ duæ Turchicæ in nos incidunt imprudentes, quæ, errore cognito, conversâ velificatione, maxima remorum contentione in altum se referunt. Eas nostri persequuti, altera uniûs ex navibus nostris concursu depressa est (vi) : altera ad terram evasit.

Cognitum est ex captivis eas missas fuisse, ut de adventu et apparatu nostro aliquid percunctando intelligerent. Reliquam diei partem ad anchoras expectando trivimus, dùm universæ naves coëunt, et quiescit mare. Interea, Ferrando Gonzaga et Jacobo Bosso viris prudentibus et rei militaris peritis præscripsit Cæsar, ut conscensâ naviculâ piscatoriâ, litus præterlegentes percurrerent, ac renuntiarent quâ optimus esset egressus ac commodissime exercitus exponi posset. Ii, exploratis locis omnibus, quid perspexissent reversi indicârunt. Sequens dies maximam tranquillitatem attulit, qua Cæsar propius urbem accessit, atque in locum omnium oportunissimum milites exposuit, idque nullis hostibus resistentibus effecit. Summa autem exercitus hæc erat (vii). Peditatus omnis numerum duorum et viginti millium explebat, è quibus Hispanorum septem millia e Siciliâ atque Neapoli advenerant : Germanorum sex millia in Germaniâ Cæsar conscripserat : Itali, qui omni ex Italiâ coacti fuerunt, pari numero Germanos æquabant, præterea voluntarii, qui honoris causa Cæsarem sequuti erant, trium millium numerum excedere dicebantur, præter Cæsaris domesticos. Huc accedabant quadringenti promiscui generis milites, quos Equites Rhodii, promiscui item generis numero centum et trigenta, Melitâ suis navibus advexerant. Equitum vero Cæsareorum cccc naves Neapoli conscenderant, et ab Hispania septingenti evocati. Ubi primum terram pedites attigerunt (viii) (equites

enim pauci eo die navibus emissi sunt), generatim summa coëunt alacritate, seseque expediunt ad excipiendos hostes, qui crebris incursionibus copias nostras adequitabant. Nos, si se aggregarent et propius admoverent, bombardis nostri repellebant, itâ ut rari dispersique incurrere cogerentur. Quâ ratione nullum incommodum accepimus. Hostibus in proximos montes rejectis, ad urbem iter facit exercitus, et Hispanis, quos Ferrandus Gonzaga ducebat, in acie primâ constitutis, Cæsar mediam aciem, quam Germanis crediderat, dirigebat. Italos autem, quibus immixti Equites Rhodii, præibat Camillus Columna. Eo die, circiter mille passus progressi, constituimus; atque ibi noctem pene insomnem transegimus (IX). Numidæ enim, qui montium juga tenebant, se in planitiem demittebant atque telis eâ maxime parte, quâ Cæsar tentoria posuerat, nos lacessebant, in quos signa Hispanorum tria a Cæsare immissa sunt, qui illos reprimerent, aut audacius progredientes tardarent. Hi, nostris impressionem facientibus, se in montes referebant et sylvestris locis occultabant, atque nostros ascensu prohibebant; virtute tamen tantum nostri potuere, ut in montes evaserint, hostes que loco pepulerint. Sed crescente hostium multitudine, nostri, spatio pugnæ defatigati, recentes et integros non facile sustinebant. Itaque, quum a prima vigilia usque ad primam lucem pugnam protraxissent, eis pulvere quo sphærulas plombeas in hostes emittebant deficiente, paucis acceptis vulneribus, ad agmen se receperunt. Tota regio quo viam fecimus plana est sed impedita et dumis atque herbis sylvestribus consita. Hanc subluit mare, ab eo promontorio, quo sæviente vento naves nostras provectas fuisse diximus, donec urbi mille fere passus appropinquaverit : quo loco saxa et tumuli mari oppositi planitiem interrumpunt; urbs duodecim ferè media ducta linea millibus abest a promontorio, sin autem pedibus eatur, propter litoris obliquitate viginti millia erunt facienda. Planitiem radices montuim impendentium efficiunt et quemadmodum ora maritima sinuosa est, itâ planitiei videntur montes impositi fuisse, litorisque naturam sequi. Nam, ubi litoris sinuatio mollius inflectitur et diffunditur latiùs,

majori etiam intervallo a litore montes intermittuntur et effusior planities intercedit : ubi vero sinus desinit, et velut angulo terminatur, litusque jam non sinuose, sed magis directo procedit, eodem quoque loco e planitie colles et tumuli enascuntur, qui montibus conjuncti eam confùndunt. Quem locum mille passus abesse ab urbe demonstravimus. Cæsar, reductis ex monte militibus, propius urbem movit exercitum cui, superatâ planitie, erant colles et tùmuli in quos montes desinere significavimus subeundi, ac deinde montes tentandum iter. Nam constabat juga montium in maximam longitudinem a latere exercitus protendi, quibus a tergo hostes relicti, rursus adversus nos provolabant, agmenque morabantur. Illi si in contentione durius quicquam accidisset, quoniam ad montes facilem receptum habebant, nostros sine suo magno periculo premebant ; hos montes si nostri tenerent, perfacile erat hostes transitu intercludere et liberius minore que periculo in oppugnationem incumbere. Quâ de re peropportunum est visum Numidas e montibus depellere, ac ibi primam aciem collocare. Quæ tametsi res erat magnæ operæ et laboris propter montium altitudinem et asperitatem, virtute tamen tantum Hispani præstiterunt, Ferrando Gonzagâ duce, ut expulsis hostibus in montium fastigium evaserint [x]. Occupatis montibus, secunda acies consedit in collibus, quos montibus subesse diximus, et paulo infra secundum litus acies tertia constituta est. Exercitu in hunc modum disposito, urbs eum velut angulus respiciebat [xi]. Quæ ab uno latere mari concluso, ab aliis duobus obducto exercitu trianguli speciem effecerat. Quumque pene exercitus circumvallata esset, non magnam in externis copiis spem habebat. Quæ quamvis a tergo nostras acies e planitie adoriri potuissent, tamen quia loco superiores eramus, facile venientibus restitissemus. Ad hanc nostram commoditatem accedebat, quod inter planitiem et tumulos quos Cæsar castris delegerat, crebri anfractus intercedebant qui pro fossâ hostibus objecti, eorum impetum tardere potuissent. Ita, compulsis in urbem hostibus, et rebus omnibus quæ humano ingenio provideri possunt a Cæsare procuratis, inclinata in noctem

die, vigiliis dispositis, se lætitiæ dabat exercitus; quum repentina calamitas incidit, quæ vitari omnino non potuit (XII). Imbrium enim vis vehementissimâ prima vigiliâ coorta nullam noctis horam intermissa est : quæ quamvis iniquitate suâ molesta satis esset, eam tamen longe molestiorem par ventorum vis addiderat. Nam militibus qui sine impedimentis e navibus educti fuerant, nec amictus erat ullus quo pluviæ injuria a se propulsarent : nec tentoria quo profugere possent. Hinc factum est, quum ipsi imbribus toti maderent ac ventis exagitarentur, ut vires eos atque animi deficerent. Eodem tempore, suprà quam cuique credibile sit, intumuerat mare, ac ita efferbuerat, ut multæ naves quæ sævitiam ferre non possent, fractis funibus anchorariis, ad terram allidérent, aliæ vero fluctibus completæ deprimerentur. Quarum naufragio magna hominum cibariorumque jactura facta est. Quam calamitatem magno auxit cumulo diei interventus. Tum enim, venti atque imbres in tantam rabiem creverant, ut vix quisquam pedibus consisteret. Hanc impugnandi nostri occasionem hostes prætermittendam non putarunt. Tum enim, magno numero ac summo silentio egressi, adventu suo nostras vigilias oppressere, quibus interfectis, ad munitiones nostras provolant nosque telis lacessunt. Nos, omnibus rebus subito perterriti, imbribus et ventis adversum os ferientibus, arma tamen expedimus, et ut quisque primum occurerat, ita quam maximo potuit impetu in hostes contendit. Hostes autem ad primum nostrum impetum pedem retulerunt, ut nos elicerent in insidias, quas idoneo loco disposuerant : in quas eos persequuti incurrimus. Eramus autem numero superiores et virtute pares, sed ipsi et loco et armorum genere longè præstabant. Ii enim de loco superiore pugnabant et balistis, arcubus, lapidibus, ac omni telorum genere nos ascensu prohibebant : nobis vero imbres selopœtarum usum ademerant, nullum que omnino telum fecerant, quo hostem impeteremus, ut hastilibus et ipso pene corporum concursu nobis gerenda res esset; quum interim et iniquitas loci ab ea re nos inimicorumque velocitas retardaret; qui nobis procurrentibus cedebant et eminus tela et lapides

conjiciebant. Genus hoc pugnæ nostris erat insuetum, nam hostium in universum ita fert consuetudo, ut numquam conferti manus nobiscum conferant et summis copiis prælientur, sed rari nos equis prætercurrentes, telis et sagittis lacessunt, ut nos ab ordinibus eliciant. Qui ubi ex ordinibus excesserimus et impetum fecerimus, consulto cedunt atque se fugæ mandant. Quod si studiosius nos insequentes, ab ordinibus longius progressi fuerimus, illi converso cursu plures paucos circumsistunt ac interficiunt. Eo die equites urbe egressi totidem fere pedites delegerant: qui inter eos tanta velocitate versabantur, ut equorum cursum adæquarent. Hoc genere pugnæ nostri elusi sunt. Qui in fugam compulsos hostes arbitrati, eos temere incertis ordinibus insequuti, non prius sequendi finem fecerunt, quam sub muros et portas oppidi successerint: quo tempore hostes quam primum in urbem se receperunt et bombardis, telis, sagittis ac omni tormentorum genere uno impetu emissis, nostrum magnam stragem ediderunt, atque ex Italis eos dederunt in fugam quibus non magnus esset usus militiæ. Quorum fugâ Rhodii equites soli ad portas civitatis restiterunt, aliquot Italis viris fortibus adjunctis, quos virtus a turpi fugâ dehortabatur sociisque fugientibus, se ad signum nostrum converterant. Nos, id quod accidit postea evenire posse suspicati, ut hostes nostrorum fugam conspicati, in eos irruptionem facerent, in angustum intra colles et tumulos locum, ubi pauci multos morari possent, signum nostrum retulimus. Loci autem natura hæc erat : tota circum oppidum regio tumulis frequentibus referta est, intra quos via posita, obliquis orbibus, ut tumulorum fert situs, ducit ad urbem. Quæ ubi tumuli coëunt, patet angustius, ubi vero latiori spatio se retrahunt, illic etiam via intenditur. Non fefellit nos suspitio, non enim prius in angustias pervenimus, quam hostes ex oppido eruperunt, ac effuso cursu in nos impetum fecerunt. Quumque propiùs intulissent, more suo retrocedebant ut ab angusto nos loco in patentiore allicerent ac circumventos occiderent. Ut autem se nihil proficere viderunt, in colles et tumulos qui nobis prominebant, pedites immiserunt, ut inde lapides et

tela jacularentur. Quæ, qui ex nostris armis texti non essent, vitare non poterunt : unde accidit ut plures pugnâ excederent, et numero plurimum minueremur. Quum tamen nihil quod nobis indignum esset committeremus, hostes indignati tam parvam manum tantas suas copias distinere cominus rem gerere constituunt, et protinus, equibus incitatis, nos hastibus aggrediuntur, ad quæ vitanda plurimum arma nostra valuere. Quum vero videremus salutis nostræ subsidium in virtute positum esse (XIII), potiùs esse duximus virtutis nostræ dimicando memoriam relinquere, et si moriendum esset, damnum aliquod hostibus inferre quam turpiter in fugam versos ab illi concidis. Hoc nostrum institutum adjuvabat, quod brevi nobis Cæsarem affore subsidio sperabamus. Quâ spe erecti, et hostes irruentes hastilibus sustinebamus : et quum se nobis insinuarent, non dato regrediendi spatio, confodiebamus : cui injuria eò erant oportuniores, quod nudi in prælio versarentur. Quâ re animadversâ, tanto illi spatio pedem retulerunt, quantum hastilia nostra paterent in longitudinem : quo ex loco, tela et hastas quâ parte corpus nostrum apertum erat injiciebant, et balistis quibus arma transfodi posse putabant nos appetebant; ea quum a confertis vitari non potuissent et virtuti locus relictus non esset, aliquot eorum qui in primo ordine pugnabant graviter vulneratis, ordines nostros perturbarunt, ac loco summoverunt. Quo temporis momento, Cæsar cum omnibus Germanorum copiis, nobis adfuit subsidio, quem hostes suspicati parumper consisterunt ac nobis colligendi nostri potestatem fecerunt. Cæsar quo loco majore intervallo tumulos intermitti demonstravimus, agmen constitueerat; quod quantum esset, hostes dijudicare non poterant, ob itineris angustias, quæ inter eos et agmen erant interpositæ. Quam ob rem cognoscendi causâ, se propius incitârunt, at quum viderent profici nihil posse, veriti ne si nobiscum prælio contenderent et sibi necessario in oppidum refugiendum esset, nostri una immixti introïrent, oportuno tempore se receperent, ac in agmen bombardas emiserunt. Ibi Cæsar non ita longe abfuit a periculo (XIV); ipse enim

quûm in primis ordinibus milites adhortarentur, bombardæ aliquot eorum quibuscum verba faciebat extulerunt : ita tamen ut ipse neque ullam timoris significationem ediderit, neque orationem suam interruperit, neque vultum mutaverit, sed eâ fortitudine et animi præsentiâ substiterit, quâ in maxima tranquillitate esse solet. His gestis rebus, quum id quod volebat Cæsar esset consequutus, ut nos laborantes periculo eximeret, compulsis in oppidum hostibus, paucis Germanorum desideratis, in castra suos reduxit. Ex equitibus vero Rhodiis, qui vix centum numerum implebant, ad muros urbis octo bombardis extincti sunt : ex conflictu autem saucii triginta evaserunt; ex Italis qui se nobis aggregaverant, mortuorum numerum non teneo, neque quot ex pugnâ vulnerati sint elapsi. Nam, quum gravissime saucius ereptus essem, et vehementer ex vulneribus laborarem, adire potui neminem qui vulneratorum aut mortuorum mihi numerum explicaret.

Interea dùm venti, hostes et pluvia terrâ nos duriter exagitant, mari naves longe duriùs afflictantur (xv). Ita enim vis ventorum mare commoverat, ut, quum naves incuteret, neque anchoræ, neque funes obstarent quominus in terram ejicerentur, quod si quæ funium multitudine retinerentur, tanto impetu concutiebantur, ut stupis, quibus tabularum rimæ et commissuræ impleri solent, evulsis, aquâ complerentur et obruerentur. Rem in tantam infelicitatem proclinatam adaugebant Numidæ : qui, viso naufragio, ad litus magno numero convenerant, ut quos fortuna in terram exportaret, eos transfoderent : adeo utrùm in terram elabi an submergi præstaret, nesciretur. His rebus permotus, Cæsar ad duo millia Hispanorum immisit, qui, repulsis hostibus, nostris essent præsidio : quorum adventus quam plurimis salutem attulit : sed hoc consilium, quamvis reprehendi non possit, evenit incommodè : nam cum nautæ tutos se esse cognoscerent, si ad terram applicarent, minori contentione vim timpestatis ferebant et proclivius in terram navem impingebant: ex quo naufragium effectum est insignius. Hac tempestate centum et triginta naves desideratæ sunt è quibus triremes quatuordecim,

longo maris conflictu collabefactæ, in terram ejectæ sunt. Quem casum tantâ animorum consternatione et desperatione excepit exercitus, ut nulla unquam major extiterit. Quum enim milites in terram fuerant expositi, quo essent ad viam expeditiores, sine impedimentis emissi fuerant et duorum tantum dierum cibaria secum tulerant (xvi), eaque superioribus diebus consumpserant. Unde, magnâ navium parte amissâ, verebantur ne, si quæ reliquæ quoque naufragium facerent, tum esset mors oppetenda, quum nullas haberent naves alias quibus reportari possent; nullaque res adesset quâ inediam tolerarent, quâve se imbribus defenderent, quum etiam deessent tormenta et machinæ quæ usui essent obsidendæ urbi, nec aliunde commeatus peti posset: de urbis expugnatione desperabant. Hæc perturbatio totum illum diem et sequentem noctem tenuit exercitum. Triduo post, mare paululùm de sævitiâ remisit. Sed quum adhuc remis arari non posset ad commeatum ex navibus importandum, Cæsar, equis quos navibus eduxerat interfectis, tribus diebus milites refecit. Quæ calamitas eo incommodiùs obtigit, quod unà cum navibus magna copia frumenti farinæ, panis biscoti, leguminum, vini, olei, carniumque sale conditarum, ac rerum omnium ad victum exercitus spectantium amissa est: equorum item magnus numerus interiit: quo accessere omnium generum tormenta, quæ ad navium tutelam et alia quæ ad urbium oppugnationem comparata fuerant. Quorum magnam partem hostes (xvii), tranquillitatem nacti, piscari et extrahere poterunt. Denique tanta rei frumentariæ jactura facta est, ut anguste superfuerit ad milites reportandos. Tot incommodis acceptis, Cæsar urbis oppugnationem in æstatem rejicere instituit et milites reducere. Itaque jussit eam littoris partem petere quâ naves commodè conscendi possent (xviii). Hoc vero fuit omnium miserrimum, quod milites inedia atque imbribus quibus triduo perpetuo maduerant, tam fracti et exhausti fuerant viribus, ut plerique eorum quum viam ingrederentur exanimati collaberentur; et terra usque eò erat cœnosa, ut nec in eam recumbi, nec commode incedi posset; ut, si vellent milites

quiescere, hastili alte in terram defixo niterentur, ac eo modo se quieti darent. Tot tamen tantasque difficultates singulari animi magnitudine præsentia que vicerunt milites nostri, ac tribus fluminibus vado transmissis, etsi interim solis humeris aquâ extarent, totidem diebus iter confecerunt. Eo profecti unde naves conscendi oporteret, dum Itali et Germani imponuntur [XIX], Cæsar Hispanos, de quibus maximam virtutis habebat opinionem, contra hostes in arenis esse jussit; et operam dedit, ut quam posset fieri celerrime, illi ad naves deferrentur : ne, si mare intumesceret, impediretur scapharum navigatio, quarum quoniam magnum numerum tempestas absorbuerat, transportatio militum tardiùs processit : nec citius quam bidui spatio naves instrui ac militibus compleri potuerunt. Triduo post, quum dimidiam ferè Hispanorum partem naves accepissent, ventis paulatim crescentibus, in flato mari ægerrime reliqua pars naves transferri potuit : quod præsentientes nautæ ut quæque primùm navis onusta fuit, ità prima cursum cepit. Unde salus eorum secuta est, qui primùm naves conscenderant, quæ antequam egredi tempestate prohiberentur, solverant ac vela expanderant, tempestas morata est, ut una Rhodiarum navium, fractis funibus anchorariis, parum abfuerit, quin in scopulos torqueretur; sed tantum remis contenderunt remiges, ut eam in altum paulum promoverint. Quæ ut ex scopulis erepta est, nautæ et gubernatores satius esse judicarunt se mari committere, quam fluctibus frustra reluctari. Hanc tres aliæ secutæ, in Bugiam eo ventis aspirantibus evaserunt : quod non nisi magno labore et periculo effectum est. Una enim navis, amisso temone, fluctibus ferè obruta est. Cæsar autem expectabat, ut, remisso ventorum impetu, in altum naves remulco attraheret, ac demum cursum teneret. Quod ubi aliquandiù frustra tentasset, veritus ne, ingravescente tempestate, tandem ad scopulos adigeretur, quatuor triremibus quæ omnium tutissimum locum ceperant cæteris navibus auxilio relictis, solvit, ac naves Rhodias sequutus est. Postridiè quam Bugiam appulit, triremes ad Argieram cæteris navibus subsidio relictæ, nuntiarunt eas quas tempestatem

ferre non possent, fractas fuisse, et ad litus projectas militum magnum numerum fluctibus demersum : reliquos in terram ejectos in urbem pugnandi gratiâ coïvisse, ac desperatione debilitatos in deditione spem vitæ collocâsse, eos denique ad urbem properantes à Numidis ad unum omnes interfectos fuisse (xx). Hunc exitum habuit bellum Africanum. Tempus et laborum diuturnitas nos Bugiam appulsos ad quietem vocabant sed locus id minimè patiebatur (xxi). Portus enim Bugiæ, quum nullum terræ habebat objectum ad coercendam vim ventorum ab Europâ spirantium, nostris navibus stationem infidam præbuit. Mare enim ventis incitatum tanta in naves quatiebat, ut non multo minore periculo quàm ad Argieram substiterint. Bona fors eo navem unam invexerat frumento reliquoque commeatu onustam : sed eadem excepta tempestatibus, in conspectu nostro paulo post depressa est. Quæ tempestates, quamvis nullà non alia insigniori affecerent calamitate, non ab re tamen mihi visum est narrare quam nobis metus occasionem dederint. Ubi plures dies intolerantiùs mare nos sollicitasset, nocte ineunte, majore erupit iracundiâ : et quo altius nocte tegeretur, eo se magis exasperabat; donec in tantam crevisset insaniam, ut nos multas horas omni spe reconciliationis destituerit : quod tandem, adveniente die, quum jam omne ferè virus evomuisset, suæ incontinentiæ puduit, atque erubuit se tam fædo vultu soli inspiciendum ingerere : tanta tamen ejus fuit incivilitas, ut etsi scirem me gratum ei minimè facturum eam non reticerem. Principem triremium Sicularum tanta vi in latus impulit, ut malum et antennas extra navim dejecerit. Aliam prætereâ ex navibus Siculis tanta animi offensione afflictavit, ut ipsam ingrediens navem, remige uno apprehenso, ei tibia quæ catenâ revincta fuerat evulsâ ex corpore, truncum extra navim emiserit. Rhodiis navibus non minus fuit injurium, nam erepta ab unâ navi scapha, dum eam præter navim vicinam inveheret, tam alte extulit, ut nullo fere labore in summam triremem inciderit, ac ipso casu scamno fracto remiges duos eliserit. Denique, ut in omnes qui ad Argieram integri relicti

erant, suam sævitiam experiretur, Comitem Anguilarium ab injuria noluit immunem esse, atque ei fuit infestum, ut interim a Sanctis non abstinuerit. Tanto enim furore in puppim involavit, ut et ipsam puppim everterit et sanctum Andream, qui puppi in signum erat appositus, præcipitem egerit. A cæteris quos ad Argieram ultus erat, manus continuit. Una res tum nobis salutem attulit, quæ alias exitio esse solet. Quo loco Oceanus in Mediterraneas regiones affluit, Africam ab Europâ valde angusto intervallo dividit. Quibus coactis angustiis, rapidius fertur, donec locum patentiorem nactus sit, quo se liberius effundat; et quo tempore æstum patitur quod bis in die contingit, quantove propiùs angustias accurit, eo major est navigantibus ineunda rapiditas, ex quo Occidentales regiones æstus injuriæ magis patent. Præterea, quò propiùs ad lunam plenam acceditur, eò magis redundat Oceanus, et fiunt æstus ejus majores, in que mare nostrum introit incitatior, qui lunâ decrescente similiter decrescunt unde ventorum tempestatum que commutationes proveniunt. Hæc ergo rapiditas, sive, ut nautæ dicunt, aqua currens, æstu maris incitata excurrit; quousque terrarum objectu retorqueatur, quod fere usu venit, quum Oceanus commutationem æstus patitur et ab Europâ in contrariam partem recedit. Itaque cum Bugiæ essemus, ut dixi, erat mare turbulentissimum, tantaque levitate ferebatur, quanta vis ventorum impelleret; sed quoniam luna tum plena esset, et propterea æstus Oceani majores, currens aqua velociùs incurrebat, cui vis ventorum conjuncta, magnam rapiditatem addiderat, ob eamque causam, mare quantumvis commotum longo spatio antecurrebat, atque ad terram citiùs perveniebat; itaque quanto majore impetu delata esset, eo majore vi reflectebatur, atque in mare conversa ejus reprimebat et tardabat impetum; ita ut minore vi mare naves incuteret. Quod nisi ita evenisset, navium firmissima quæque sex horas fluctus maris ferre nequivisset. Post eam tempestatem, nobiscum mare mitiùs egit. Quum se tamen innavigabile præberet, nos inediæ conficiendos tradiderat, a quo periculo non procul abfuimus. Bugia enim, quamvis nostra esset, eâ tamen est

naturâ loci, ut exigué nos juvare posset. Est enim oppidum situm in montium altissimorum declivitate, cujus fines tam late patent, quantum in circuitu ipsum oppidum occupat soli. Nam Mauri quibus cum nostri continenter bellum gerunt, imperant toti finitimæ regioni : proinde quidquid nostris frumenti est, ab Hispania importatum habent. In illius oppidi propugnaculum tres turres institutæ sunt : quas unà cum oppido ducenti milites custodiunt. Ad eos, jam multo tempore, naves ab Hispaniâ non venerant : tantaque multitudine uno tempore eô confluximus, ut nostri juvandi non magnam habuerint facultatem. His in angustiis Cæsar constitutus, trium dierum supplicatione decretâ, triduò post, expiatis confessione peccatis, panem sacrum religione edit. Quem omnes aulici imitati, iram Dei deprecati sunt. Senescente lunâ, venti rabie suâ ceciderunt, et mare paulo placidius effectum est; quo tempore, ne hanc discedendi oblatam occasionem e manibus amitteremus, Dux Equitum Rhodiorum Imperatorem adiit, atque abeundi commeatum petiit. Quo impetrato, proficiscente etiam Ferrando Gonzagâ, una ex eo loco solvimus et iter Tunetum versum tenuimus, quo quatriduô remis pervenimus. Cæsar verò, quum Andreæ Doriæ classis præfecto non videretur navigationi tempus esse idoneum, eo loco commodiorem tempestatem expectabat. Tuneti omnibus rebus ab urbis rege refectâ classe nostrâ [xxii], nacti tempus opportunum, Drepanum Siciliæ oppidum contendimus. Quo loco, Siculis navibus relictis, Rhodiæ Messanam delatæ sunt. Unde quum me subiisset negotiorum recordatio quæ in meum ab Africa reditum distuleram, ad ea me recipere constitui, et conscensâ navi speculatoriâ, Neapolim ac inde Romam multis tempestatibus delatus sum. Ubi, quoniam vulnera, difficultate et magnitudine viarum, recruduerant, iter intermittere tantisper coactus sum, dùm me de via fessum et vulneribus affectatum colligerem. Interim, ne omnino essem otiosus [xxiii], hanc expeditionis Africanæ narrationem exaravi, in qua multorum illustrium virorum casus, et rei familiaris jacturas consulto prætermisi, eos enim quod immensæ sint, neque

occurate explicare, neque etiam omnia memoria tenere potuissem [1].

Finis

Parisiis
Excudebat Io. Lodoi
cus Tiletanus
MDXLII

1. Copié sur l'exemplaire appartenant à la Bibliothèque Nationale, par mon vieil ami et camarade H. Tauxier, capitaine au 74me d'infanterie. Ce travail lui aura peut-être rappelé le temps où nous *tirions la guêtre* ensemble dans cette *terra cœnosa* dont parle Villegaignon.

L'EXPÉDITION ET VOYAGE

DE

L'EMPEREUR CHARLES-LE-QUINT

EN AFRIQUE CONTRE LA CITÉ DE ARGES

Traduyte de Latin en Francoys par M. PIERRE TOLET,
médecin Lyonnoys.

L'EXPÉDITION ET VOYAGE

DE

L'EMPEREUR CHARLES-LE-QUINT

EN AFRIQUE CONTRE LA CITÉ DE ARGES

Traduyte de Latin en Françoys par M. Pierre Tolet, médecin Lyonnoys[1].

A messire Jehan du Peirat, conseiller du Roy, nostre Sire, Lieutenant-General de la Seneschaulcée de Lyon, Pierre Tolet.

Grand est le contentement, singulier Seigneur, que l'homme lettré prent en ses escriptz, lesquelz sont plus par grand jugement que par temerité, comprenant aultant le temps present que le futur et l'avoir en si grand presence, car par ce il ce faict par tout siècle immortel. Mais encores ne luy suffira pas, si en sa preface il ne se presente à ung chief, lequel par vertu et sçavoir, est constitué en auctorité

1. L'exemplaire de Mgr le duc d'Aumale est un in-4° gothique de 12 feuillets. Au-dessous du nom du traducteur se trouve la devise : *A ung seul*, et, au-dessus de cette devise, une vignette sur bois représentant Charles-Quint à la tête de son armée.

et par luy ses labeurs sont illustrez. Je ne dis cecy, Monseigneur, pour si petit labeur que je te presente, mais pour le devoir et l'observation jusques ycy faicte par tous les anciens autheurs ayant tant dignement escript. Et aussi que mon vouloir est si grand que, non attandant plus haultz escriptz, je me veulx bien advancer en ceste petite traduction, te advertissant grandement de mon vouloir et affection. L'histoire est telle que mérite de estre veue de tout prince et traduicte en toutes langues pour cognoistre deux choses qui sont comprises là dedans, assavoir : temerité et grande force et violance d'armes, laquelle a suivie la temerité, car le plus expedient que l'homme ha, quand il faict par audace et licence privée de conseil, qu'il face effors merveilleux comme l'on pourra veoir en la presente histoire. Te plaise par ton humanité qui est grande, privée de toutte rigueur, de prendre par ung bon contentement non point par satisfaction de ladicte traduction et quant je diroys declaration, je ne fauldrois point, attendu que n'ay pas suyvi tousjours la diction latine, car aultrement la traduction françoyse se fust trouvée obscure. Et tout[1] interpreteur des langues doibt estre si familier qu'il ne vienne point à vitieusement presenter ce qu'il traduict; mais par tel art que on vienne à juger qu'il ne fust jamais en aultre langue que en icelle. Je laisse à present aulcuns detracteurs aiant faulse opinion de

1. C'est trop juste; mais P. Tolet n'a guère observé lui-même les principes qu'il expose si bien. C'est surtout par le défaut de clarté que pèche sa traduction; il est ampoulé et redondant, et ne manque jamais de mettre deux épithètes là où l'auteur s'est sobrement contenté d'une seule. On peut encore lui reprocher de nombreuses altérations de sens, et quelquefois même des non-sens qui étonnent. En résumé, il ne paraît pas s'être fait une idée bien précise du récit même, et il lui a manqué surtout le sentiment de ce qu'il devait au style si net et si vif de l'auteur qu'il traduisait. — Nous avons quelques raisons de croire que son travail a été fait d'après une mauvaise copie manuscrite du texte : il y a des fautes qui ne peuvent pas s'expliquer autrement. C'est ainsi qu'il traduit *altum mare* par *une autre mer*, ayant sans doute lu *alterum*, et *adventum suum* par *leur vent*, le *ad* d'*adventum* ayant sans doute été omis par le copiste. On peut constater aussi que le long passage qui traite des tempêtes sur la Méditerranée n'a pas été traduit. En revanche, on rencontre dans la traduction des passages que nous ne retrouvons pas dans le texte. Somme toute, nous estimons que P. Tolet eût mieux fait d'imiter Budé que de se comparer à lui avec un contentement de soi-même qui ne nous semble pas assez justifié.

eulx disant que nul ne peult traduire en françoys s'ilz ne sont de Paris ou d'Orléans. Faulce et pleine d'erreur est leur opinion, car nous voyons de grandz personaiges en France, non Italiens ny Espaignolz, lesquelz nous ont communicqué par escriptz francoys les langues vulgaires estranges et ce, sans reprehension et avec bon jugement. En oultre, si les langues doctes ausquelles il y a grand artifice et par lesquelles les haultz dictz sont gardez et cachez aux vulgaires par bonne diligence se viennent à apprendre comme feist ung jadis nommé Budée lequel se rendit la langue grecque si famillière que Gaza et Lascaris Grecqz natifz n'eussent sceu mieulx escripre quelque inclination naturelle qui y fust, par plus grande raison doncques, singulier Seigneur, pensera le detracteur que l'on pourra faire aux langues vulgaires faisant fin. *(Sic.)* Priant le Createur te laisser longtemps durer en ton authorité et equité. De Lyon, cité de nostre labeur, le viij de May 1542.

A très hault et puissant seigneur, Messire Guillaume du Bellay, Lieutenant pour le Roy au Pymont et Chevalier de l'ordre du Roy très chrestien, Nicolle Villagagnon [1].

Par mes dernières lettres, vous ay signifié comment je m'en alloys droit à vous. Toutesfoys le renouvellement de mes playes m'a retardé à Rome et ay esté contraint (pour la fatigation du chemin) m'arrester là et à la verité le mal qui tous les jours se augmentoit me osta l'espoir d'aller en haste [2]. Toutes foys estant *fort* [3] incité d'affection de vous veoir (ce que ne puys enchores) me suys proposé vous escripre tandis [4] (par façon de premier messagier) tout nostre voyaige et que la mienne narration vint à faire ce que ma presence eust faict et aussi à excuser ma tardité. Vostre sin-

1. *Eques Rhodius Gallus* n'est pas traduit.
2. *Atque plures quam voluissem dies remoratus est*, n'est pas traduit non plus.
3. « Perpétuellement, sans cesse. »
4. C'est-à-dire : « en attendant. »

gulier amy, Françoys Guyche, homme de vertu et de grande libéralité, m'a receu par grande amytié en son hostel, humainement traicté, et a tant faict par sa diligence que par les médecins qu'ilz m'a baillez, *j'espére bien tost me trouver sain*[1], dont grandement me sens obligé à luy. Il a esté celluy qui m'a gardé de mettre en chemin[2] jusques à ce que fusse plus fort et aussi que par meilleure force j'endurasse la violence du temps[3], et sans son conseil j'estoys au dangier de retomber en pire maladie, car oultre mes douleurs de playes mon corps estoit devenu enflé et peu s'en faillit que je ne tombasse an hydropisie. A ceste heure donc, la maladie gaignée, je me mettray en chemin et feray par ma diligence tant que je viendray à Turin[4].

Adieu Seigneur[5].

Estant revocqué et retiré en France cest esté dernièrement passé par aulcuns négoces domestiques, ay esté bien adverty par lettres d'amys du retour de l'Empereur des Germanies en Italie et du transport de son exercite en Affricque, lesquelz amys, attendu le conseil de l'Empereur proposé, me souhaittoyent et appelloyent à une si noble expédition. Mais certainement je scavoye bien que *par droict de religion*[6] j'estoye contraint (selon mon pouvoir) à persequuter par droit de bataille les ennemys de la foy chrestienne, et doubtois que mon corps (lequel desja est par longue exercitation d'armes accoustumé au labeur) par repos ne se vint affoyblir au labeur si je faisoys[7] *grand sejour* avec mes amys, et certainement j'ai rejeté tous mes negoces à ung aultre temps afin que je ne fusse éstimé avoir voulu en temps necessaire

1. « Que je commence à aller mieux. »
2. « Au moment où j'allais partir, » est omis.
3. « Et la fatigue de la route, » est omis.
4. « Le plus rapidement possible, » est omis.
5. « Adieu, Seigneur, » est ajouté.
6. N'est-ce pas : « par mes vœux ? »
7. « Plus long séjour. »

faiblir à mon honneur. Et *par leurs lettres*[1] me signifioyent le conseil de l'Empereur estre cestuy icy, que comme ainsi soit que ledict Empereur s'estoit transporté aux Germanies pour accorder les differens et controverses d'entre eulx touchant la foy. Là il trouva Ferdinand son frère et le fils de Jehan, lequel dernièrement avoit tenu le royaulme de *Paronye*[2], lesquelz estoyent ardans en discorde et aussi grandement contendans du droict du dict royaume de *Paronye*[3], et cestuy filz de Jehan se creignant de Ferdinand, il avoit emprümpté les Turcqs à son ayde, et pour empescher la venue d'eulx, Ferdinand *avoit environné la cité de Buda d'espies et d'empeschement contre eulx et se parforçoit selon tout son pouvoir de repoulser*[4]. Lesquelles choses cogneues, l'Empereur voyant que ce seroit grand labeur de jecter les Turcqs hors de noz limittes et ne les tenir point si près de nous, et affin qu'il leur ostast l'occasion de venir, il envoya pour secours à son frère une partie de son exercite pour plus tost advancer *la victoire*[5], lequel toutes foys empesché tant par *munitions que secours* de la dicte ville [6], il est contraint d'attendre la venue des Turcqs. Par quoy l'Empereur, toutes les disputations de la foy delaissées, il a pensé estre mieux d'applicquer son entendement en guerre mais d'autant qu'il avoit préveu la chose estre de grand péril que la guerre se continua en icelle région, premier que laisser là enviellir et durer ses ennemis, il a constitué de transporter ladite guerre dedans la terre de Turquie et bien loing la rejetter de nos limittes. Parquoy les dictes bendes de gendarmerie à son frère laissées (lesquelles luy avoit mandé pour secours) et que par l'hyver qui desja s'approchoit y veoit n'*avoir le temps commode*[7] par lequel la guerre peust estre par luy bien traictée, delaissant à tandis

1. Ces mots sont ajoutés.

2 et 3. Sans doute faute d'impression. Tolet devait naturellement traduire *Pannonia* par *Panonye*.

4. Le vrai sens est celui-ci : « Ferdinand avait mis le siége devant Bude, et faisait tous ses efforts pour la prendre. »

5. « La prise de la ville. »

6. Le sens est : « la force des remparts et la défense de la garnison. »

7. « Qu'il ne lui restait pas beaucoup de temps. »

la charge de la guerre à Ferdinand, par grandes journées pourchassé de venir en Italie pour faire et exercer son exercite. Auquel lieu, après qu'il est pervenu, il a commandé que par grand diligence son armée fust preste et *que les dictz gendarmes eussent les mains fresches et promptes*[1], et aussi *comment que à Gennes et à Napples*[2] a commandé que grand nombre de navires fussent prestes et armées dans le port de Gennes et à Napples par lesquelles son exercite *fust*[3] transporté en Affricque. Certainement son advis estoit tel, qu'il failloit necessairement que Affricque fust assaillie par luy, affin que luy allant en Turquie, il ne laissast point son ennemy derrière, duquel les Espaignolz se peussent doubter et craindre; car il avoit deliberé de se ayder et secourir d'eulx et de leur pécune en la guerre contre les Turcqs. L'exercite doncques serré et congregé et les navires prestes à naviger, tandis que la fourniture de bledz se despesche et que l'exercite se rend dans les navires, l'Empereur s'en va dans Lucques pour parler au Pape affin de communicquer avec luy ses conseil et opinion de guerre. Mais le Pape, d'autant que Affricque *n'est point*[4] muny de portz de mer, il estoit d'advis que la navigation ne se debvoit point entreprendre en temps d'hyver et vouloit detourner l'Empereur de son *opinion*[5] et voyage, laquelle chose jaçoit quelle fust grande et raisonable de ne debvoir point envoyer exercite de gendarmerie en lieux cy fort dangereux et plains de périlz et en temps de l'année le plus estrange. Toutes foys il[6] *n*'estoit par aultres plus grandes raisons contrainct de demeurer en sa première *sentence et opinion*[7]. Il veoit certainement comment les Chrestiens estoient contrainctz par les dictz Turcqz, ennemys en *Paronye*[8] et que ce n'es-

1. « Et qu'on levât de nouvelles recrues. »
2. Phrase qui n'existe pas dans le texte.
3. « Put être transporté. »
4. « Est très-peu munie. »
5. Mot ajouté.
6. Le *n* est de trop. Lisez : « il estoit par aultres plus grandes raisons contrainct. »
7. Redoublement inutile. Il y a seulement dans le texte : *sentencia*.
8. Pannonie.

toit petite chose à la gent chrestienne que la bataille ne fust point faicte là : et affin que la dicte bataille fust ostée de là, et que lesdictz ennemis fussent contrainctz d'endurer la guerre en leurs *limites et païs*[1], il estimoit que la chose fust mise en grande *celerité et promptitude*[2]. Et d'autant que la *magnificence et multitude*[3] des Turcqz requéroit ung grand apparat, de sorte que ledict Empereur plustôt que l'été prochain ne sçauroit assembler tout son grand exercite, *tandis qu'il se estudioit à faire le dict grand exercite*[4], il a pensé qu'il debvoit *prendre ladicte charge de*[5] faire guerre en Affricque affin qu'il delivrast les Espaignolz de la crainte des Affricquains, afin que plus facilement ilz fussent *incitez et persuadez*[6] d'aller en ceste *grande*[7] expedition contre les Turcqz. Certainement quand il leur estoit demandé pécune pour telle chose *ils souloient proposer le lieu voisin des ennemis et excuser leur crainte*[8]; desquelles raisons le Pape *esmeu et suade*[9] grandement, a approuvé le conseil de l'Empereur, et après avoyr loué la grandesse de son cueur, il le laisse. Et ces choses ainsi constituées, l'Empereur commande que les navires chargées navigeassent vers les insules Baléares, *aultrement dictes Maillorque et Minorque*[10] et dans ce lieu attendre sa venue. Mais luy, avec trente-six longues navires faict voille en *port Vendore*[11] et prétend aller à l'ille nommée *Corseiguo*[12],

1. *Païs* est un mot de surérogation. Le texte porte seulement : *in suis finibus*.
2. Même observation pour le mot *promptitude*. L'auteur ne s'est servi que du mot *celeritate*.
3. Au lieu de ces deux mots, il fallait mettre simplement : *la puissance*.
4. Le sens est : « tandis que la chose était en train, s'accomplissait. »
5. Membre de phrase inutile et qui n'est pas dans le texte.
6. *Incitez* suffisait. Le texte ne nous fournit, en effet, que le mot *incitarentur*.
7. Epithète ajoutée.
8. En réalité : « Ils s'en excusaient habituellement par le voisinage de l'ennemi, et la crainte qu'il leur causait. »
9. *Esmeu* traduisait parfaitement *permotus*.
10. Explication ajoutée.
11. Porto Venere.
12. Corse.

lequel, *après qu'il fut jecté en aultre mer par grande félicité de vent*[1], l'ordre des navires ne peut aulcunement garder son cours pour la grand tempeste promptement faicte, mais *c'est*[2] séparée en plusieurs parties et luy se parforce par navigaige de rames d'y parvenir, ou aussi l'ont suyvy en ceste partie de l'isle (laquelle regarde l'Italie) sept aultres navires, auquel lieu à cause des vents s'est arrestée deux jours. Et la mer mitiguée, les navires qui avoyent esté distraictes de leur cours retournent. Lesquelles arrivées, l'Empereur s'en va en une ville dicte Boniface, laquelle cité est située en lieu fort difficile et estrange sur une montaigne divisée en troys parties. Par l'aultre part, il y a le chemin *tortueux et oblicque servant à la ville de fosse*[3], mais ceste cité n'est par aultre cause *mise en memoire*[4] que par son excellence du port. L'Empereur aiant heu bonne félicité de ventz vient arriver à la noble cité de Sardaine, nommée Larghère et là advint chose non acoustumée. A la quelle nuit nous arrivames là, et une vache feist un veau aiant deux testes, lequel fust apporté à César pour estre veu, par la femme à qui estoit la vache. Cette cité est assez bien forte et par nature et par diligence, elle est presque environnée de toutes partz de la mer *plus en façon de plaige que de port*[5], abondante de roches par dedans l'eaue cachées. L'aultre partie *que produit une isle*[6] est fermée de murailles, ausquelles murailles ya[7] *de* tours, à chacun costé une, par le moyen desquelles facillement sont défendues contre *les estrangiers*[8], et d'aultant qu'elle est située en une plaine (de sorte qu'il n'y a montaigne ne lieu eminent par lesquelz on peust faire aucune violence audit lieu). L'Empereur, après avoir demouré là deux

1. « Après qu'un vent favorable lui eut fait gagner la haute mer. »
2. (*Sic*) pour *s'est*.
3. Tout simplement : « par un ravin qui sert à la ville de fossé. »
4. Mieux : « Remarquable. »
5. Littéralement : « de toutes parts baignée par une mer qui a très peu de ports. »
6. Qui se termine par une île.
7. « Deux. »
8. « Une attaque du dehors. »

jours, faict voille, et s'en va droict les isles Baléares. Lequel ayant esté deux jours à la voille avec doulx vent, il a esté porté *près de l'isle*[1] *dicte Minorque,* mais en s'approchant de la dicte isle par grande contrariété de ventz *souldain producitz*[2], peu s'en est failly qu'il ne soit esté rejecté en *parties contraires*[3]. Toutes-foys, par grand navigaige de rames, les navires ont esté si bien conduictes que à la fin, bien avant dans la nuict ont esté mises *près de terre*[4], auquel labeur le travail a esté si grand que par l'espace de sept heures, sans cesser de naviger à grand peine, peult l'on faire sept mille. Le demourant de la nuict a esté prins au repos et avons attendu le jour, ayant mis noz navires aux ancres. Et en ce temps là, veu que de bien petit de distance ung port nommé Mahon estoit loing de ce lieu. *Sont espions rejectez par tempeste de mer*[5] là sommes allez. Ce port icy est le plus beau et le meilleur de tous ceulx que je me souviens avoir veu, je excepte par adventure cecy, que toute la region de ladicte isle laquelle est prochaine à la mer est saincturées de montaignes mais du quartier où est la voye au port, le bas de la montaigne estant en grande plaine jusques à ce que par ung intervalle estroict l'on parvienne à l'aultre partie du bord de la mer, de sorte que les navires ne parviennent point là sans ung vent doulx. Au demourant, il est propre et facile à toutes aultres choses, certainement il a de cours en *longitude*[6] près de quatre mil par diverses et *variables*[7] conjonctions, lesquelles facillement déffendent les navires de la cruaulté de la mer. *En*[8] *ceste isle icy y sont deux haultes montaignes et de grande*

1. En vue de la plus petite île.
2. « Durables, *restantibus.* »
3. « A l'opposé. »
4. « Au rivage. »
5. Phrase incompréhensible : il n'est pas question d'espions dans le texte. Il faut lire : « Comme le port de Mahon était rapproché du lieu où nous avions été poussés par le vent, nous y allâmes. »
6. Pour : « longueur. »
7. « Fréquentes. »
8. Il aurait fallu dire : « Le port est abrité par une chaîne de montagnes. »

estendue, desquelles l'on peult avoir grande quantité de boys. La cyté est edifiée vers une extremité de la dicte isle, *au dessus des montaignes*[1], laquelle si elle estoit si bien munye par art que par nature non point si facillement par ung *piral*[2] nommé Barbarosse *elle seroit pillée*[3]. Et après que le mauvais temps eut detenu toute l'*armée*[4] par deux jours, apercevant grande tranquillité, nous feismes nostre chemin à la grande isle *nommée Maillorque*[5] et là César parvenu, il trouva cent cinquante navires *bien chargées*[6] dejà là estre arrivées, et Ferrand Gouzagua vice-roy de Sicile aussi estre parvenu avec sept gallères lesquelles mises ensembles avec celles que l'Empereur avoit amenées, faisoient le nombre de cinquante et oultre celles icy nous attendions d'Espaigne quinze longues gallères ou bien galliaces et grand nombre de navires *chargées ou de gens ou de munition*[7], lesquelles apprès avoir actendu troys jours une gallere, nous anunça toutes les aultres estre déjà en Affricque et les navires *chargées*[8] estre bien près de la dicte Affricque et ledit messagier estre arrivé, l'Empereur soudainement commanda que les gendarmes entrassent dans leur navires et que tout l'exercite se mist en voye. Ceste grand isle *nommée Maillorque*[9] est belle, grande et spacieuse en laquelle ya une cité de ce nom très noble et populeuse. Ceste isle est contraire à la nature et situation de l'aultre isle dicte Minorque. Elle est prochaine au bord de la mer plaine et fertille, ayant *haultes*[10] montaignes vers la région *meridionalle*[11] pour la plus grande part sterille,

1. Non, mais tout simplement : « sur une hauteur. »
2. C'est probablement par une faute d'impression que *piral* est là pour *pirate*. Toujours, conformément à l'étymologie, le πειράτης, le *pirata*, s'est chez nous appelé *pirate*.
3. « Elle n'eut été pillée. »
4. La flotte.
5. Mots ajoutés. L'auteur se contente de dire : *ad majorem insulam*.
6. Faux sens. Il s'agit de navires de transport, *naves onerarias*.
7. Même observation.
8. Même observation encore.
9. Il n'y a dans le texte que : *Major insula*.
10. « Très hautes. »
11. « Centrale. »

laquelle d'aultant qu'elle est plus *près*[1] *et a plus grand aspect à mydy que l'Espaigne* en hyver elle est plus tempérée et de moindres froidures et est copieux presque en tous fruictz desquelz l'Affricque est abundante. La cyté a grand estendue et est ornée de beaulx edifices et par le mylieu d'elle passe ung ruisseau descendant des montaignes, lequel vient à grande utilité pour la proprieté quil a à taindre les leines. Les habitans de ladicte isle obeissent aux loys des *Tarracoinens*[2] et de langue et de meurs *conviennent fort ensemble*[3]. En leurs edifices ilz usent de terre meslée avec petittes pierres de laquelle matière les murailles de la dicte ville sont faictes vulgairement sont dictes *tappas*[4]. Les navires doncques toutes promptes à la voylle, l'Empereur faict son chemin droict en Arges, cité d'Affricque prochaine à la mer et là en deux jours arrive. Il trouve les gallères comme l'en luy avoit dict avoir prevenu *leur vent*[5] et estre près de la terre du cousté que regarde le soleil couchant, loing de la cyté d'Arges de *dix mille*[6], lesquelles après qu'ilz eurent apperceu nostre exercite elles nous vindrent au devant, mais promptement on les remist là dont elles estoient sorties pour *regarder celle partie de la mer*[7], et l'Empereur après s'estre avancé de deux ou troys[8] mille, il envoya douze navires *de l'aultre partie*[9] de la cyté pour veoir si là seroit lieu sûr contre la tempeste, lesquelz signifiant le lieu estre opportune, l'Empereur *après grand navigaiges de rames*[10] se feist porter là et avoir faict getter les ancres en mer il attendit *les navires chargées*[11]. De ce lieu

1. « Plus exposée au midi que l'Espagne. »
2. C'est-à-dire des habitants de la province de Tarragone, autrefois *Hispania citerior*.
3. « Se rapprochent fort. »
4. Sur ces « tappes » (*tapia*) voir plus loin, note IV.
5. Énorme contre-sens. Lisez : « son arrivée. »
6. « De dix milles environ. »
7. « Pour garder cette partie de la côte. »
8. Il faut remplacer *deux ou troys* par *quelques*.
9. « De l'autre côté. »
10. « Ayant passé devant la ville à force de rames. »
11. « Les navires de transport. »

là nous voyons toute la cyté et aussi toute la region par grand espace estoit veue de nous. Le jour après ou la mer peu a peu se venoit à indigner, nous oustames de là et prinsmes lieu où les ventz ne nous pouvoyent tant tourmenter; ce lieu là est nommé Matafuz et en allant là deux navires des Turcqz servant de espies follement se approchoyent de nous, lesquelles ayant congneu leur erreur tournent la voylle et à force de rames s'en retournent assez hault en la mer, lesquelles les nostres ont pourchassé et l'une de celles par le cours d'une des nostres a esté prinse, l'aultre se sauva en terre. Il a esté congneu par les captifz dudict navire comme elles estoient envoyées là pour espier nostre venue et cognoistre l'affaire de nostre armée. Le demeurant de la journée fut consumé à attendre *gettant les ancres* [1] en mer que toutes les navires fussent assemblées et ce pendant la mer se pacifie. Sur ce l'Empereur commande à Ferrand Gouzagua [2] et à Jacques Bos, hommes prudentz et exercitez en l'art millitaire, que prinssent une petitte barcque de pescheur, aultrement nommée fargate, qu'ilz allassent tout autour du bord de la mer près ladicte cyté et après qu'ilz anunçassent en quel lieu seroit bon d'aller et aussi où l'exercite commodement pourroit sortir et se situer, et eulx tous les lieux veuz à leur retour ilz ont signifié ce qu'ilz avoyent *bien preveu* [3]. Le jour ensuyvant nous fusmes en grande tranquilité de mer. L'Empereur se getta plus près de la ville et a collocqué sa gendarmerie au lieu plus opportune de tous et feist cela sans resistance de ses ennemys. Tout le nombre de l'exercite estoit cestuy-cy, tout le nombre de gens de pied estoit *de vingt deux mille* [4] hommes, desquelz il y en avoit sept mille Espaignolz, lesquelz estoient venuz de Secille et de Napples, six mille Allemans, lesquelz l'Empereur avoit assemblé en Allemaigne, des Italiens aultant que des Allemans, lesquelz furent contrainctz de *toutes les*

1. Petite périphrase. On peut traduire en serrant le texte de près : « attendre à l'ancre. »
2. Fernand de Gonzague.
3. « Reconnu. »
4. « De plus de vingt-deux mille. »

cytés[1], davantaige de ceux qui estoyent nommés gendarmes volentaires, lesquelz *par reputation et pris d'honneur*[2] avoyent suyvuy l'Empereur, estoient plus de trois mil oultre les *domesticques*[3] de l'Empereur. Oultre ceulx-là y avoit quatre cens hommes de diverse nation, lesquelz les chevalliers de Rhodes de diverse aussi nation *estoyent au nombre de cent et trente, et lesquelz*[4] avoyent porté despuys Malte dans leurs navires[5]. Quatre cens chevalliers de l'Empereur avoient monté dans les navires à Napples et dans Espaigne en furent appelez sept cens. Et après que les gens de pied eurent prins terre (car les gens à cheval ce jour là bien peu sortirent hors des navires)[6], *universellement ilz se rejouyssoyent ensemble et se separent pour faire course contre leurs ennemys*, lesquelz ennemys venoyent souventes foys courir près de nostre gendarmerie, lesquelz[7] estoyent bien repoulsez par nostre artillerie de sorte que *le nombre estoit bien rare et peu séparé de ceulx qui venoyent à faire course*[8], pour laquelle chose ne receumes aulcun dommaige et les ennemys repoulsés dans les prochaines montaignes, le camp marcha vers la ville. Les Espaignolz lesquelz *Ferrand Gouzagua*[9] amenoit, lesquelz estoient à l'avangarde, et l'Empereur conduisoit la bataille, laquelle estoit *toute*[10] d'Allemans, et les Italiens ensemble les chevaliers de Rhodes faisoient l'arrière-garde, *au devant desquelz alloient*[11] Camille Colonna. Ce jour là, après avoir procedé

1. « De toute l'Italie. »
2. Tolet a ainsi délayé les deux mots *honoris causa*.
3. Plus exactement : « la maison. »
4. Pour que la phrase fût intelligible, il faudrait *étant* au lieu de *estoyent*, avec suppression de : *et lesquelz*.
5. Un point a été omis en cet endroit : il est pourtant indispensable, car, sans cela, la phrase n'aurait pas le sens que l'auteur a voulu lui donner.
6. « Ils se rallient avec entrain, et se lancent sur l'ennemi. »
7. Tolet n'a pas traduit ce membre de phrase : « Lorsqu'ils se groupaient et s'approchaient. »
8. Le sens est : « Qu'ils étaient forcés de charger par petits groupes. »
9. Fernand de Gonzague.
10. Le mot *toute* est ajouté.
11. « Que commandait. »

environ mille pas, là nous fermasme et passasmes la nuict presque sans dormir; *mais*[1] les Arabes, lesquelz estoyent au dessus des montaignes se jettoient en la plaine et *avec les fléches du quartier ou l'Empereur avoit mys ses tentes, ilz nous faisoient oultraige*[2] contre lesquelz l'Empereur envoya troys enseignes d'Espaignolz pour les reculler ou retarder si *par audace*[3] ilz se advanceoyent. Mais eulx se voyans estre si fort pourchassez des nostres se gettoient dans les montaignes et se cacheoyent par dedans, les forestz et défendoyent que les nostres ne montassent point. Toutes foys les nostres furent si puissans en vertu qu'ilz gaignérent les montaignes et gettarent les ennemis hors du lieu, mais croissant le nombre des ennemis les nostres par longue espace de bataille se trouvarent *faschez et las*[4], de sorte que facillement ne pouvoyent repoulser les ennemis récens et frais, et certainement veu que depuis la première veillée jusques à l'aube du jour ilz avoient toujours continué la bataille leur defaillant la poudre d'acquebute, ilz se retirarent dans nostre camp, bien peu des nostres blessez. Tout le pays *où estoit nostre camp*[5] estoit plain, mais empesché de buissons et herbes sauvaiges. La mer estoit tout à l'entour *et de ce lieu prominant en façon de montaigne là où la violence des ventz getta noz navires de sorte qu'ilz vindrent près de la ville de mille pas*[6] auquel lieu les rochiers et lieux haultz *contraires à la mer*[7] empeschent toute la plaine. La cyté est loing dudict promuntoire de douze *mille*[8] par rectitude de ligne, mais y allant à pied (à cause de l'obliquité et tortuosité du rivaige), il fauldroit faire vingt mil. Le pied

1. Au mot *mais* doit être substitué le mot *car*.
2. « Lançaient leurs traits sur le camp, et de préférence du côté où l'Empereur avait dressé ses tentes. »
3. Plus audacieusement.
4. *Las* répond à *defatigati*; mais *faschez* ne répond à rien.
5. « Que nous traversâmes. »
6. « Depuis le promontoire où nous avons dit que nos vaisseaux furent mis à l'abri quand la tempête commença à sévir, jusqu'à mille pas environ de la ville. »
7. « Qui rejoignent la mer. »
8. « Environ. »

des montaignes se estend en plaine et tout ainsi que le bord de la mer est tortueux, ainsi les montaignes sont situées en ceste plaine, suyvant la nature du rivaige car où l'oblicquité du bord est plus estendu et plus ample aussi par plus grande distance les montaignes sont recullées et ya plus grand plaine, mais là où ceste brassière de mer vient à finir, elle se termine en ung coing et le rivaige là n'est point si tortueux mais plus droict. *Aussi dans la plaine de pas en pas il y a de petites montaignes et haulteurs de terre, lesquelles joinctes avec les montaignes confondent la plaine, de laquelle plaine jusques à la ville ya distance de mille pas*[1]. L'Empereur après avoir rappelé les gendarmes des montaignes approcha *son camp*[2] plus près de la ville, *auquel lieu après avoir gaigné la plaine y avoit des montaignes et lieux hault lesquel estoient continués jusques aux haultes montaignes et failloit que feissions par là le chemin*[3], car il estoit manifeste *que la haulteur des dictes montaignes du costé de nostre exercite estoit estendu en grande longitude*[4] *et ayant laissé*[5] les ennemis derrière derechief ils couroyent contre nous et *retournoyent*[6] nostre exercite, mais eulx en bataillant s'ilz voyent que mal alloit se pouvoyent facilement cacher dedans les montaignes et faisoyent sans grand perte d'eulx et grand dommaige aux nostres. Il est vray que si nous eussions tenu lesdictes montaignes facillement nous eussions *enfermé*[7] noz ennemis et plus libérallement et à moings de dangier ruer dessus eulx, parquoy a esté veu convenant de chasser les Arabes hors des montaignes et là colloquer l'advangarde, laquelle chose

1. « Et en cet endroit, la plaine se change en collines qui se rejoignent aux montagnes : nous avons déjà dit que ce lieu est à mille pas de la ville. »

2. « Son armée. »

3. « La plaine traversée, il nous fallait gravir ces collines que nous avons dit se relier aux montagnes, et enfin attaquer les montagnes elles-mêmes. »

4. « Le sommet des montagnes dominait sur une grande longueur un flanc de l'armée. »

5. « De sorte que, quand nous avions laissé... »

6. « Retardaient. »

7. « Empêché de passer. »

combien qu'elle fust de grand labeur et entreprinse; toutes foys les Espaignolz feirent tant par leur vertu et prouesse, ayant *Ferrand Gouzagua conducteur*[1], qu'ils gaignèrent le hault de la montaigne, ayant dechassé les ennemis, et les montaignes occupées *le second ordre*[2] de la gendarmerie se colloqua aux basses montaignes qui estoient par dessoulz les aultres et ung peu plus bas l'arière garde près du rivaige a esté mise, et *là ont leur camp ainsi constitué*[3]; la cité nous regardoit comme ung petit coing, laquelle d'ung costé estoit serrée de mer et des aultres deux l'exercite alentour et tout faisoit la figure de triangle et comme ainsi fust qu'elle estoit[4] environnée de nostre exercite elle n'avoit point grand esperance en leur gendarmerie de dehors, laquelle, jaçoit que vers la plaine elle eust peu venir par derrière assaillir les nostres, toutes foys nous estions au lieu plus hault et facillement leur eussions resisté, aussi venoyent à nostre grand commodité que entre la plaine et ces haulteurs de terre, lesquelz l'Empereur avoit esleu *par ses forces et rampars*[5], il y avoit beaucoup d'anfractz et lieux tortueux, lesquelz estoyent presentes aux ennemis pour fossez et eussent peu tarder la violence d'eulx, et ainsi les ennemis repoulsés en la cité et toutes choses que par entendement humain se pouvoient preveoir par l'Empereur procurées, le jour *desja fini*[6] et le guet constitué, tout le camp se resjouyssoit; mais soudaine calamité advint laquelle auculnement ne se pouvoit eviter, certes très grandes vehemences de pluye, laquelle dura depuys le premier guet jusques au jour, laquelle jacoit quelle fust assez fascheuse pour sa vehemence, toutesfoys la violence des vens les rendoit plus molestez, car les gendarmes qui estoient sortis des navires sans aulcun empeschement d'eulx n'avoyent point de manteau ny cappe pour se defendre de l'oultraige de la pluye, ne

1. « Fernand de Gonzague à leur tête... »
2. « Le deuxième corps » (centre).
3. « L'armée était disposée, de façon que... »
4. « Presque. »
5. « Pour y asseoir son camp... »
6. « Le jour finissant. »

aussi de tentes pour s'enfouyr, dont il est advenu que pour estre fort trempé de pluye et agité des ventz que la vertu et couraige leur failloyent. En ce mesme temps la mer estoit si fort enflée que *quasi* [1] impossible est de le croyre et de sorte se estoit faicte furieuse que plusieurs navires lesquelles ne pouvoyent point endurer la cruaulté de la mer, que les cordes portant les ancres rompues, lesdictes navires rompues venoyent à travers de terre et les aultres *surmontées des floctz de mer* [2] venoyent à fond avec lesquelles grand nombre de gens et abondance de vivres se vindrent à perdre et noyer, laquelle calamité fut fort augmentée à la venue du jour. Alors les ventz et pluyes se augmentèrent par une si grande raige que à peine y avoit aulcun qui se peust tenir sur ses piedz. Les ennemis lors ne *perdirent point l'occasion de nous repoulser* [3]. Certes *avec* [4] grand nombre de gens et grande silence vindrent occupper nostre guet, lesquelz estre tuez, se gettant dans *nos munitions* [5] et à grand nombre de flèches nous meurtrissent. Mais nous *promptement* [6] esbays *et quasi de toute ayde destituez* [7], les pluyes et les ventz frappant contre le visaige, toutes foys prinsmes les armes et *ainsi comme advenoit le premier qui se rencontroit par une grande puissance se ruoyt contre les ennemys* [8], mais les ennemis *à nostre deffence* [9] se recullarent affin qu'ils nous *vinssent surprendre par espies* [10], lesquelles ilz avoyent desjà disposé en propre lieu *contre lesquelles espies en les pourchassant ruons dessus* [11].

1. *Quasi* est ajouté et fausse le sens.
2. « Remplies d'eau. »
3. « Pensèrent ne pas devoir perdre cette occasion de nous attaquer. »
4. « Etant sortis... »
5. « Dans nos lignes. »
6. « Subitement. » Les mots : *omnibus rebus* ne sont pas traduits.
7. Ces mots ont été ajoutés.
8. « Et à mesure que chacun arrivait, il s'opposait à l'ennemi de toutes ses forces. »
9. « A notre premier choc. »
10. « Afin de nous attirer dans des embuscades. »
11. « Et dans notre poursuite, nous tombâmes dans ces embuscades. »

Nous estions en nombre supérieur *mais*[1] en vertu égaulx, *car*[2] eulx et par situation de lieu *et puissance d'armes*[3] nous surmontoyent. *Certainement eulx bataillans en l'eaue*[4] avec aubalaistes, arcz et pierres et toute aultre diversité de flesches nous gardoyent de monter et la pluye nous avoit osté toute puissance d'escoupeterie et usaige d'acquebutes et *ne nous estoit demouré*[5] flesches pour repoulser les ennemis, *de sorte que à la seulle hache, ouy avec le corps nud nous estoit de besoin de nous ruer dessus*[6] et ce pendant que *la violence*[7] des ennemis et iniquité du lieu nous retardoit[8]; voulant courir sur les ennemis, eulx se reculloyent en nous gettant pierres et flesches[9]. Telle façon de batailler estoit *incogneue*[10] aux nostres, car la coustume des ennemis *estoit volentiers*[11] telle que jamais ilz ne venoyent à grand nombre[12] contre nous, mais à petit nombre et à cheval nous environnoyent nous gettant flesches et dardz pour nous egarer de nostre rang, lesquelz nous estre gettez hors *d'ordre*[13] et nous gettant sur eulx saigement se recullarent se mettant en fuyte et si par grand diligence aulcun de nous en les pourchassant se esgaroit par adventure de nostre compaignie, eulx retournans la face[14] le venoyent à tuer. Ce jour sortit grand nombre de chevaliers de la cité avec autant de gens de pied, *lesquelz vindrent par une si grande vélocité que l'on n'eust sceu dire lesquelz*

1. « Et. »
2. « Mais. »
3. « Et par la nature de leurs armes. »
4. « Car, combattant d'un lieu élevé avec... »
5. « Nous n'avions pas de traits pour... »
6. « De sorte qu'il nous fallait combattre avec la pique et presque à force de mains. »
7. « L'agilité. »
8. « Il n'y a là nul signe de ponctuation dans la traduction. Le sens réclame impérieusement le point et virgule.
9. « D'en haut. »
10. « Inaccoutumée.
11. « Fut tout le temps. »
12. « Et corps à corps. »
13. « Hors des rangs. »
14. « L'entouroient et... »

alloyent plus viste ou les gens à cheval ou les gens de pied[1], et les nostres ont esté déceupz par telle manière de batailler, car *en les pourchassant et ayant mis en fuite follement les suyvant sans ordre ne nous donnasme garde que nous fusmes traynez*[2] soubz les murs et portes de la ville. Ce temps pendant, les ennemis promptement se géttent dans la ville, puis avec l'artillerie, flesches et dardz et toute aultre espèce de tourment belliqueux en ung moment vindrent à tuer beaucoup de nos gens et des Italiens mirent en fuyte principallement ceux qui n'estoyent[3] exercitez en guerre. Les seulz chevalliers de Rhodes[4] *feirent résistance*[5] aux portes de la cité joinctz avec aulcuns vaillans Italiens, *lesquelz n'eurent crainte aulcune ne faulte de couraige, et nos compaignons fuyantz*[6] se retirarent à nostre enseigne, et nous doubtant (ce qu'il advint) que les ennemis voyant la faulte des nostres se vinssent ruer sur nous, nous transportasmes en ung lieu estroict *dans*[7] les montaignes et haulteurs de terre où bien peu de gens *se pouvoyent arrester*[8]. La nature du lieu est telle, toute la region alentour de la ville est abondante de élévation de terre et parmi lesdictes élévations il y avoit *tortue ainsi que vont ces monceaulx de terre*[9] par lequel chemin on va en la cité, et quand aulcuns des monceaulx sont près l'ung de l'aultre la voye est plus estroite, mais quand ilz sont fort séparez le chemin est plus large, *et croyez que*[10] la suspition ne nous a point déceu,

1. « Qui luttaient tellement de vitesse, qu'ils couraient aussi vite que les chevaux. »

2. « Croyant les avoir mis en fuite, et les poursuivant témérairement et en désordre, ils ne s'arrêtaient que sous les murs... »

3. « Pas beaucoup. »

4. La phrase doit commencer ainsi : « par suite de cette déroute. »

5. « Restèrent. »

6. « Que leur courage détourna d'une fuite honteuse, et qui, après la déroute de leurs compagnons... »

7. « Entre. »

8. Contre-sens. Il fallait mettre « en pouvaient arrêter beaucoup. » Tolet a oublié de traduire le ***signum nostrum retulimus*** : « Nous y plantâmes notre bannière. »

9. « Un sentier tortueux suivant les courbes des collines. »

10. Ce *croyez que* est ajouté.

car nous ne fumes pas plustot retirez dans *le dict lieu*[1] que les ennemis feirent sortie et course contre nous et quand ilz se approcheoyent près de nous en ung moment (comme ilz ont de coustume) se reculloyent en nous donnant occasion de sortir et nous mener du lieu estroit en plus large et *ainsi deceups*[2] nous occire. Au fort après qu'ilz ont veu qu'ilz ne profitoyent en rien contre nous, ilz ont envoyé grand nombre de gens de pied au dessus des montaignes qui estoient plus haultes que nous n'estions situez affin que *plus aisement*[3] ilz nous gettassent pierres et flesches, ce que l'on n'a peu éviter sans mort, principallement ceulx qui n'avoient point de harnoys ne halcretz et[4] moururent plusieurs en ceste petite bataille. *Toutesfoys quand les ennemis veirent qu'en si petit nombre, nous faisions si gros effors*[5], eulx indignés que si peu de gens résistoient à l'encontre d'une si grand multitude se deliberarent toutallement de *mettre fin et d'accomplir leur faulse intention*[6]. Soudainement donnant course à leurs chevaulx, ilz nous aissaillent *à coups de haches*[7], mais nos armures nous servirent bien à leur résister et *comme ainsi soit que nous veissions le secours de nostre salut estre mis en vertu nous proposons beaucop myeulx en bataillant (s'il failloit mourir) de perdre la mémoire de nostre vertu et grand résistence en donnant dommaige à noz ennemis que villainement en fuyant estre tuez par eulx*[8]. Vray est *que*[9] nostre délibéra-

1. « Dans le défilé. »
2. « Et, après nous avoir entourés. »
3. Ajouté.
4. « Ainsi. » A la suite on a omis : « Et notre nombre diminua beaucoup. »
5. « Comme toutefois nous ne faisions rien d'indigne de nous. »
6. C'est avec ce verbiage que Tolet a traduit le si simple et si bref *rem gerere*.
7. Tolet, de son autorité privée, a remplacé la *lance* par la *hache*. Il fallait dire : « Ils nous assaillent à la lance, » (*hastibus aggrediuntur*).
8. « Et, voyant que tout espoir de salut était dans notre courage, nous pensâmes qu'il valait mieux combattre pour laisser le souvenir de notre vaillance, et, s'il nous fallait mourir, vendre chèrement notre vie à l'ennemi, que de périr dans une fuite honteuse. »
9. Qu'*en* notre délibération. C'est une évidente faute d'impression.

tion nous prenions couraige en esperant que bientost l'Empereur nous donneroit secours en laquelle esperance fumes si fermes et constans que nous supportasmes la course des ennemis[1] et quand ilz *se joingnoyent à nous lors nous les tuyons facillement*[2], à laquelle occision estoit facille d'aultant qu'ilz estoient en bataille tout nudz, laquelle chose par eulx cogneue se recullarent *si loing que de ce lieu quand nous estions au découvert ilz nous gettoient flesches et dardz et par traictz d'aubalaistes (pensant qu'ilz perceroient noz armes) nous perséquutoyent grandement et à grand peine pouvions éviter la multitude de traictz que l'espoir de nostre vertu et puissance se perdoit fort et aulcuns d'eulx qui estoyent a l'avangarde fort blessez nous ostarent de nostre siége en perturbant tous noz ordres*[3]. Auquel temps l'Empereur avec tout le nombre des Allemans *promptement*[4] nous vient au secours et les ennemis voyans cecy se repoussant ung peu et nous donnant espace de nous ravoir. L'Empereur avoit constitué *le camp assez loing des ennemys, ayant devant luy ses petites haulteurs de terre*[5] et parmy lesquelles y avoit voyes cachées et tortueuses et dont les ennemys ne pouvoyent juger nostre force ny nombre de gens; parquoy, affin qu'ilz le sceussent, ils s'approcharent de plus près, mais quand ils veirent qu'ilz ne proffitoyent en rien et craignant que si par bataille ils venoyent à se batre contre nous et aussi que nécessairement il leur failloit fouyr et se jeter dans la ville que ensemble avec eulx les nostres ne se gettassent dedans, ilz se retira-

1. Tolet a omis les mots : « avec nos piques. »

2. « Quand ils pénétraient dans nos rangs, ne leur laissant pas la place de se retourner, nous les égorgions. »

3. Tout ce passage a été mal interprété et doit être ainsi rétabli : « Ils reculèrent hors de portée de nos piques; de là, nous lancèrent des flèches et des javelines, visant les parties du corps que l'armure ne couvre pas, et des traits d'arbalète qu'ils pensaient devoir percer nos armes : nous étions trop serrés pour pouvoir les éviter, et le courage ne suffisait plus à garder la position : car une partie de ceux qui combattaient en première ligne, grièvement blessés, jetaient le désordre dans nos rangs, et nous faisaient perdre pied. »

4. Cet adverbe est de Tolet.

5. « Son ordre de bataille à l'endroit où nous avons dit que les collines laissent entre elles un plus large intervalle. »

rent assez à temps et nous vindrent trouver là. *L'Empereur ne fut pas hors d'Arges en parlant à ceulx de l'avangarde, en les exortant subittement aulcuns de ceulx à qui il parloit tombarent par terre de coups d'artillerie*[1], mais ledict Empereur pource ne s'estonna jamais, ne perdit son oraison, ne changea de visaige mais fut *avec telle présence et force d'entendement qu'il a accoustumé d'estre quand il est en repos et tranquilité*[2]. Tout cecy faict voyant l'Empereur qu'il avoit accomply son bon vouloir nous ayant osté hors de péril et les ennemis repoulséz dans la ville, il reduict tout l'exercite dans *ses fortz*[3] ayant perdu *plus*[4] d'Allemans; *mais*[5] des chevalliers Rhodiens, lesquelz à peine accomplissoyent le nombre de cent sont mortz huict près des murs de coups d'artillerie et *en la bataille en eschappa trente blesséz*[6]. Mais des Italiens qui estoyent joincts avec nous je ne sçay le nombre des mortz ne aussi combien de blesséz eschappérent, car veu que je *fuz fort blessé*[7] et que grandement par mes playes je fuz travaillé et fort malade. *Je ne puis auculnement scavoir*[8] le nombre des mortz ne des blessez. Tandis que *l'impetuosité des ventz ennemys et la pluyè*[9] nous agitoyent si cruellement en terre les navires estoyent sur la mer trop plus cruellement tourmentées. Certes la violence des ventz avoit si fort emeu la mer, que quand elle venoit à frapper contre les navires les ancres et les cordes ne résistoient point et ne laissoient de venir aborder à terre, et si par abondance de cordes l'on en cuydoit aulcunes retenir, elles estoient si fort agittées et vexées par

1. « Là, l'Empereur fut vraiment au milieu du danger : car, tandis qu'il animait les premiers rangs, plusieurs de ceux auxquels il parlait furent emportés par des boulets. »

2. « Avec autant de présence d'esprit qu'il a l'habitude d'en avoir dans les moments les plus tranquilles. »

3. Dans ses *camps*.

4. *Plus* au lieu de *peu* (*paucis Germanorum desideratis*) doit être une faute d'impression.

5. Ce *mais* ne figure pas dans le texte.

6. « Trente se retirèrent du combat à cause de leurs blessures. »

7. « Je fus emporté très-gravement blessé. »

8. « Je n'ai pu trouver personne qui m'ait fait savoir. »

9. « Le vent, les ennemis et la pluie. »

la tourmente que les estouppes (lesquelles sont pour estoupper les fentes des navires) sortoyent hors et se remplissoyent d'eaue puis périssoient. Les Arabes par leur estude (*quelque infelicité que nous eussions*[1]) ne laissarent point de augmenter nostre grand affliction, car apercevant nostre naufraige se assembloient ung grand nombre au bord de la mer affin de tuer ceulx qui par infortune *seroient*[2] gettez en terre. En telle manière la chose estoit si doubteuse qu'on ne scavoit s'il estoit myeulx de se laisser submerger ou se getter en terre. L'Empereur *cognoissant tout cecy, getta à terre deux mille hommes lesquelz*[3] vindrent au secours et ayde aux nostres en repoulsant les ennemis. Leur venue *fut de grand proffit et utilité avec grand secours aux nostres*[4], mais ce conseil (jacoit qu'il ne peut estre reprins) ne fut pas sans grand dommaige, car les mariniers *se pensant estre plus seurs de soy aborder plus près de terre et pensant qu'avec moings de dommaige ilz supporteroyent la violence de la tempeste dont par leur conseil le naufraige a esté beaucop plus grief*[5]. En ceste tempeste sont perdues cent trente navires duquel nombre quatorze galères[6] sont venues à travers dans terre. Lequel infortune a esté mal receu avec désespoir et affaiblissement de cueur de nostre gendarmerie plus grand quoncques fut, *certainement*[7] quand la gendarmerie fut mise à terre pour estre plus promptz à cheminer *et poursuivre les ennemis*[8] on la getta hors des navires sans empêschement d'hardes et ne portoyent que vituailles pour *huict*[9] jours, lesquelz avoyent desja les

1. La parenthèse est ajoutée.
2. « Etaient. »
3. « Très-ému de tout cela, y envoya environ deux mille Espagnols. »
4. « Apporta le salut à beaucoup des nôtres. »
5. « Voyant qu'ils seraient sauvés s'ils gagnaient la terre, luttèrent moins énergiquement contre la tempête : d'où il advint que le naufrage, etc. »
6. Tolet a oublié de traduire ainsi une petite phrase incidente : « disjointes par leur longue lutte contre la mer. »
7. *Certainement* doit être remplacé par *car*.
8. Ces trois derniers mots ont été ajoutés.
9. *Deux* jours (*duorum tantum dierum*). N'y a-t-il pas encore une faute d'impression dans ce *huit* substitué à *deux*?

jours précédans consumez et pource doubtoient-ilz (veu que plusieurs navires estoient perdues) que le demeurant aussi ne se vint à perdre et que lors il fallist souhaitter la mort, attendu qu'ilz ne veoient point d'aultres navires pour estre transportez et qu'il n'y avoit rien pour secourir *la fin*[1] et aussi pour se défendre de pluyes et de ventz. Aussi ilz n'avoyent ni artillerie ny aultres instrumentz belliqueux pour assaillir la ville et *qu'ilz ne se pouvoient ailleurs retirer*[2], *car*[3] leur espoir estoit perdu de donner assaut quelconque à la ville. *Ceste perturbation icy retarda tout l'exercite ung jour et une nuict*[4] *et troys jours après la mer commença ung peu se mitiguer et tranquile; mais voyant l'Empereur que l'on ne pouvoit encore seurement voguer pour apporter des navires la compaignie, il feist tuer les chevaulx qu'il avoit faict mectre hors des navires et nourrit sa gendarmerie troys jours*[5], laquelle calamité fut en ce plus grande car ensemble avec les navires se perdit grande abondance de froment, farine, biscuit, pois, febves, vin, huylle et de chair sallée, aussi de toutes aultres choses appartenantes à la nourriture du camp. Davantaige y mourut grand nombre de chevaulx à laquelle perte aussi y pouvons adjouster grand nombre d'artillerie et toute munition de tourmentz belliqueux, lesquelz avoient esté apportez tant pour la défense des navires que pour donner assault aux villes, lesquelz les ennemis *pourront en tranquilité de mer*[6] faire pescher et tirer hors. Finablement la perte du

1. « Leur faim. »
2. « Et qu'ils ne pouvaient tirer de vivres d'ailleurs. »
3. *Car* a été bien malencontreusement ajouté; cette conjonction fausse le sens.
4. « Ce découragement régna dans l'armée tout le jour et toute la nuit suivante. »
5. *Et* est ajouté et change totalement le sens. On doit traduire : « Ce ne fut que trois jours après que la mer se calma un peu : mais comme en ce moment on ne pouvait pas se servir de la rame pour se ravitailler auprès des bâtiments, l'empereur, ayant fait tuer les chevaux qui avaient été débarqués, en nourrit son armée pendant ces trois jours. »
6. Le mot du texte : *tranquillitatem*, ne se rapporte pas à la mer, mais à la situation. Villegaignon veut dire qu'à la faveur de paisibles circonstances, les ennemis pourront s'emparer de ce butin sous-marin.

froment fut si grande que à peine peult-il suffire à ramener la gendarmerie. L'Empereur après toutes ses incommoditez receues *et grandes pertes faictes*[1], délibere de remettre le dict assault contre la cité d'Arges à l'esté prochain *auquel sommes desja entrez*[2] et de retourner son camp en Espaigne. *Certainement*[3] il commanda qu'on se retirast vers le bord de la mer le plus commode pour entrer dans les navires. Cela fut veu le plus triste et plain de grande compassion, car les gendarmes qui avoyent enduré la fain et les pluyes troys jours[4] estoient si abbatuz et foibles qu'en se retirant aux navires ilz tomboient *tous mortz*[5] et estoit la terre si limoneuse qu'on ne pouvoit *aller dessus ny reposer*[6] et si la gendarmerie[7] se vouloit reposer ilz s'appuyoient sur leurs picques profondément mises en terre et en ceste manière lassez se repousoyent. Toutes foys nostre gendarmerie par une grande singularité de cueur et de presence[8], surmonte de grandz festz et périlz et *demeure troys jours avant que parvenir au lieu des navires et passèrent à guay troys fleuves*[9] et là parvenus *ou lesdictes navires estoyent*[10], tandis que les Italiens et les Allemans se sont mis dedans lesdictes navires, l'Empereur commanda aux Espaignolz *(auxquelz il se fyot fort et desquelz avoit grand opinion au faict d'armes)*[11] *qu'ilz fussent promptz tousjours encontre les ennemis, et feist si grande diligence qu'il feist appor-*

1. Ces trois mots appartiennent au traducteur.
2. Ajouté.
3. « C'est pourquoi. »
4. « Sans interruption. »
5. « En faiblesse. »
6. « Ni se coucher, ni s'avancer. »
7. Les gens d'armes, les soldats, *milites*.
8. Par leur singulière grandeur d'âme (*Singulari animi magnitudine*) et par leur présence d'esprit, leur sang-froid (*præsentia* étant pris au figuré, comme l'a souvent fait Cicéron).
9. Traversant trois fleuves à gué, avec de l'eau jusqu'aux épaules, ils firent le chemin en trois jours.
10. Au lieu favorable à l'embarquement.
11. « Qui étaient ceux au courage desquels il se fiait le plus, de se porter contre l'ennemi. »

ter promptement dans les navires les dictz Espaignolz[1], affin que si la mer se revenoit à indigner, que bonnement l'on ne peult estre portez dans lesdictes navires par les barcques nommées Esquiffes et d'aultant que la tempeste avoit perdu grand nombre desdictz esquiffes, *ilz ne pourroient entrer dans lesdictes navires, ny instruyre et accomplir toute la compaignie avant trois jours*[2], et trois jours après[3] que la moytié des Espaignolz estoit déjà dans les navires, les ventz se commencérent peu à peu à augmenter, et la mer desja faicte impetueuse, le demourant du nombre à grosse peine fut porté dans les navires, et ce veoyant les mariniers feirent deliberation que quelque navire qui fust complete et chargée que soudain feisse voylle, et ainsi furent saulvez les premiers chargez, *car paravant que la tempeste fust reconfirmée ilz estoient desja à la voylle faisant chemin*[4], mais les aultres que plus tard se estoient chargées la tempeste les a si fort arrestées que une des navires de Rhodes après avoir perdu toutes les cordes des ancres se pensa perdre contre les rochiers, mais les galliotz faisoient un si grand effort par voyaige de rames qu'ilz la misrent à haulte mer et après qu'elle fust delivrée des rochiers, les mariniers furent d'oppinion de trop mieulx faire voylle que inutillement résister aux floctz de la mer. Ladicte navire a esté accompagnée de troys aultres et avec bon vent sont arrivées en Buge ce que n'a esté faict sans grand labeur et péril.

Certainement[5] un navire ayant perdu le thymon *estoit des undes pleine d'eaue*[6], mais l'Empereur attendoit que

1. « Qu'il s'occupa de les faire embarquer le plus rapidement possible, de peur que... »

2. « L'embarquement en fut ralenti d'autant, et on ne put pas mettre moins de deux jours [et non *trois*] à installer les bâtiments et à embarquer les hommes. »

3. « Lorsque. »

4. Toute cette phrase est ajoutée.

5. Tolet s'obstine encore ici à mettre *certainement* à la place de *car*.

6. « Fut presque anéantie par les flots (*fluctibus fere obruta est*). »

l'impétuosité des ventz cessast pour faire remonter[1] les navires et finallement s'en aller, et après qu'il eut *assez*[2] inutilement essayé, creignant que la tempeste ne vint plus grande et qu'il ne vint à estre gecté contre les rochiers, après avoir laissé quatre gallères lesquelles avoient prins le lieu plus seur pour ayder et secourir aux aultres navires, il feist voylle et suyvit les navires de Rhodes, et le jour après *que nous fumes*[3] arrivez à Buges, les dictes galleres qu'on avoit laissé près d'Arges pour secours aux aultres navires nous vindrent annuncer comment lesdictes navires n'avoyent pu endurer *le temporal*[4] et estoient rompues et venues à travers du bord de la mer où grand nombre de gendarmes périrent[5]. *Le demourant se estoit getté à terre et mys en ranc pour fort battailler mais voyant qu'ilz estoient hors d'espoir mirent espoir de vie à se rendre et marchérent vers la cité ou tous furent deffaictz et occis par les Arabes*[6], et vela la fin et exit de la guerre Affricane. Le temps et prolixité de labeur requeroyent que reposicions longtemps dans Buges, mais le lieu ne le pouvoit supporter, *certainement*[7] le port de Buges, veu qu'il n'avoit point puissance de terre pour réprimer et mitiguer les ventz qui venoient de Europpe *ne donnoit point conseil ny cueur sinon grande deffiance d'arrester là*[8]. Certes la mer irritée de ventz tormentoit si fort noz navires qu'elles ne furent point en moindre[9] peril que quand nous estions auprès

1. « Pour faire remorquer les navires jusqu'en pleine mer. » Tolet a négligé le *remulco* et le *in altum*.

2. « Pendant quelque temps. » Le mot *assez* est de trop.

3. « Qu'il fut arrivé à Bougie. »

4. *Temporal* n'a jamais été qu'un terme d'anatomie. C'est une faute d'impression sous laquelle il faut lire *tempête*.

5. « Périrent noyés. »

6. « Que le reste, jeté à terre, avait cherché à gagner la ville en combattant : et, qu'affaiblis par le désespoir, ils avaient cru sauver leur vie en se rendant, et enfin que les Arabes les avaient tous tués, pendant qu'ils se dirigeaient vers Alger. »

7. « Car. »

8. « N'offrait à nos navires qu'un perfide abri. »

9. « Bien moindre. »

d'Arges, et bonne fortune nous avoit admené là[1] une navire chargée de froment et aultres vituailles, mais bien près de nous est venue à fond et périr par tempeste de temps. Et jaçoit que la tempeste ne nous ayt porté aultre dommaige non sans cause de le racompter pour la grand peur de nous mesmes en laquelle fusmes et après que la mer nous eut plusieurs jours travaillé, la nuict ensuivant elle se feist plus cruelle et tant plus la nuict se faisoit plus aussi elle se augmentoit en cruaulté, en sorte que long temps nous fusmes hors de tout espoir. Mais finallement, le jour desja ouvert, la mer se monstroit aulcunement mitiguée, *après une si grande rigueur et ne vouloit point estre si cruelle ny de mauvais aspect à lencontre du soleil*[2]. Toutes foys elle a esté si vehemente et cruelle qu'elle getta la capitaine et principalle gallère de celles de Cecille *à bord, couppant l'arbre et voylles*[3], davantaige une aultre navire des Cecilliens fut si fort affligée de la tempeste *qu'elle vint tuer ung galliot dans la navire, lequel estoit estaché par le piedz d'une chaine*[4]. Elle ne fut pas moins oultrageuse aux navires de Rhodes, car elle print une esquiffe d'une gallère[5] et la getta si hault qu'elle vint à tomber *dedans une aultre*[6] gallère et rompit un banc de ladicte gallère et blessa deux galliotz, et finallement[7] tous ceulx qui estoient esté devant Arges sans peril et dommaige à la fin ilz ne furent point obliez ny exemptz de dangier *car*[8] le *conte Anguillane a esté bien près de dangier en telle manière*

1. « Et il était arrivé par hasard de Bone. »

2. « Comme elle avait déjà épuisé presque tout son venin, elle eut honte de sa fureur et rougit de montrer au soleil un visage aussi horrible. » Tolet n'a pas traduit la phrase, trop digne de la précédente : *tanta tamen ejus fuit incivilitas*, etc.

3. « Sur un flanc, jetant le mat et les antennes hors du navire. »

4. « Que la mer entrant dans le navire et saisissant un rameur, lui sépara le tronc de la jambe enchaînée et le précipita hors du bâtiment. »

5. « Au moment où elle était dans son voisinage. »

6. « Sur le haut de la galère. »

7. « Pour que tous ceux. »

8. *Car* est de trop.

qu'il se voua aux saintz[1] d'aultant que *la tempeste tomba*[2] *sur ung bord de navire et emporta une ymage de sainct André*[3] et sans la situation du lieu où nous estions où la mer selon le cours de la lune vient à croistre et décroistre estions tous périz[4], et du temps que estions à Buges d'aultant que la lune estoit pleine, la chaleur de la mer estoit grande ce que reprimoit la véhémence et impétuosité de la mer, aultrement n'eussions point supporté les undes six heures. Après ladicte tempeste la mer se commença *à adoulcir*[5]. Toutesfoys *l'on ne pouvoit encores bien naviger et cuydasmes périr de fain*[6] et jacoit que Buges fust nostre,

1. « Elle ne voulut pas épargner le comte Anguillara, et lui fut si cruelle, qu'elle ne respecta même pas les saints. »

2. « Elle se précipita sur la poupe avec une telle fureur, qu'elle arracha et emporta la poupe elle-même et une statue de saint André qui la décorait. »

3. « Elle épargna les autres, dont elle s'était déjà vengée à Alger. Une seule chose nous sauva, qu'il me faut expliquer ici. » (Tolet a omis de traduire ces deux phrases.)

4. « A l'endroit où l'Océan entre dans la Méditerranée, il sépare l'Afrique de l'Europe par un très-petit intervalle. Ce resserrement produit un courant, jusqu'à ce que la mer trouve assez de largeur pour s'épandre librement : et, au moment des marées, plus les navigateurs sont près du détroit, plus ils trouvent les courants rapides : d'où il suit que, dans l'ouest de cette mer, les tempêtes sont plus dangereuses que dans les autres parties. En outre, plus on se rapproche de la pleine lune, plus l'Océan se gonfle, grossit ses vagues et entre dans notre mer avec plus de violence : au décroit de la lune, il décroit pareillement, ce qui adoucit les vents et les tempêtes. Ce flot rapide, ou, comme l'appellent les marins, ce courant, se précipite avec la vague jusqu'à ce qu'il soit arrêté par une langue de terre, par suite de quoi l'Océan voit habituellement ses flots changer de direction et aller à l'opposé de l'Europe. Pendant que nous fûmes à Bougie, la mer était, comme je l'ai dit, très agitée et aussi soulevée que possible par la force du vent : comme la lune était pleine, et par suite les vagues de l'Océan plus fortes, le courant était plus rapide : sa force, jointe à celle du vent, ajoutait à la rapidité des vagues : il en résultait que la mer furieuse roulait sur une large étendue et venait se briser à terre avec grande vitesse : et aussi la violence de son retour était en proportion de celle de son arrivée, en sorte que le flot qui retournait à la mer reprenait et ralentissait le choc de celui qui arrivait, lequel, par suite, frappait moins fort les navires : s'il en eût été autrement, le plus solide des vaisseaux n'eût pu résister six heures de plus à la tempête. »

Tout cela a été traduit par Tolet en deux lignes, depuis « et du temps que nous estions, » jusqu'à « les undes six heures. »

5. « A agir plus doucement avec nous. »

6. « Comme elle était encore innavigable, elle nous livrait à la famine et nous en vîmes le péril de près. »

toutesfoys elle est si sterille[1] que à peine nous pouvoit elle ayder. Ladicte cité est située à la vallée des haultes montaignes, *lesquelles sont d'assez grande estandue*[2], car les Arabes contre lesquelz les Espaignolz ont *continué*[3] la bataille, sont seigneurs du pays prochain à eulx *et n'ont point de froment que des Espaignes*[4]. La forteresse de ladicte ville est constituée en troys grandz tours, lesquelles ensemble avec la ville deux cens hommes gardent. Il y avoit long temps que là n'estoit arrivé navire d'Espaigne, parquoy ne nous pouvoient en si grand nombre *recepvoir*[5] et l'Empereur constitué en ces tribulations, commanda que troys jours durant l'on jeusnast faisant processions generalles, et puys après avoir heu absolution de ses pechez par confession *qu'on*[6] receust Corpus Domini, ce que tous ont faict, et mitigué l'ire de Dieu, et la lune estant desja vieille et en declination les ventz se commancèrent à appaiser, la mer s'est rendue *plus*[7] doulce. Auquel temps craignant que ne perdissions de faire voylle l'occasion le chef des Rhodiens s'en va parler à l'Empereur et luy demanda congé de s'en aller ce qui luy fust octroyé et avec luy s'en alla *Ferrand Gouzagua*[8], et cheminarent vers Thunes là ou arrivasmes en quatre jours par voyaige de rames. Mais l'Empereur croyant *que*[9] le principal des gallères de André Doria lequel disoit le temps n'estre encores propre à naviger, attendit une plus grand commodité de temps. Estant à Thunes le roy de ladicte ville nous refrescha tous et bailla

1. « Telle est la nature du lieu. »
2. Ceci n'est point dans le texte. Mais ce qui s'y trouve, et qui n'a pas été traduit, c'est cette phrase :
« Et qui a pour limites de son territoire les remparts mêmes de la ville. »
3. *Continuellement*. Il est évident que *continué* est un lapsus typographique.
4. « Tout ce qu'il y a de froment dans Bougie y est apporté d'Espagne. »
5. « Aider bien facilement. »
6. « Il reçut. »
7. « Un peu plus. »
8. Fernand de Gonzague.
9. *Que* est de trop.

victuailles, et aultres choses necessaires et là attendismes opportunité de temps, et departant de là arrivasmes en une cité de Cecille dicte Drépan[1], *auquel lieu feimes aulcunes oblations et prières durand deux jours en l'église Nostre-Dame de l'Annonciation. Et après ce arrivasmes en une cité nommée Palerme*[2] auquel lieu après avoir laissé les navires de Cécille, celles de Rhodes ont esté amenées à Meschine. Et estant là me vins à recorder des negoces que j'avoys laissé et remis à mon retour d'Affricque, parquoy deliberay me reduyre. J'entray dans une fargate pour m'en aller à Napples et de Napples à Rome, avec grande tempeste de temps. Auquel lieu *pour le refreschement de mes playes*[3], ay faict aulcun séjour, attendant parfaicte guérison et tandis et affin que ne fusse ocieux, ay escript l'expédition faicte en Affricque, en laquelle narration *par bon conseil*[4], ay omis de racompter les pertes de plusieurs grands personaiges, et aultres grandz dommaiges de la chose familière, certainement d'aultant qu'elles estoyent grandes je n'ay point peu diligemment les narrer, aussy que n'ay le tout en mémoire.

FIN DU VOYAGE D'ARGES.

1. La ville de Sicile que nous nommons *Trapani* et qui s'appelait autrefois *Drepanum*.
2. Ce passage tout entier manque dans le texte.
3. « Mes blessures s'envenimèrent par la longueur et les difficultés de la route. »
4. « A dessein. »



NOTES

SUR LE RÉCIT DE

L'EXPÉDITION DE CHARLES-QUINT

FAIT PAR

LE CHEVALIER DE VILLEGAIGNON

NOTES

SUR LE RÉCIT DE

L'EXPÉDITION DE CHARLES-QUINT

Fait par le Chevalier de Villegaignon.

Note I.

Africanum bellum suscipiendum sibi esse putavit, ut Hispanos Afrorum metu liberaret, quo facilius ad Turchicam expeditionem incitarentur (etc.).

Les causes qui poussèrent Charles-Quint à entreprendre son expédition contre Alger ont été, jusqu'ici, classées de la manière suivante : 1° le désir de faire diversion aux attaques des Turcs contre la Hongrie ; 2° celui de donner un nouveau prestige à ses armes, qui venaient d'éprouver quelques échecs sur la frontière orientale de l'empire; enfin, la nécessité de ne pas laisser l'Espagne en proie à la piraterie algérienne, pendant tout le temps que devait durer la grande entreprise qu'il rêvait. Il résulte des propres paroles que Paul Jove met dans la bouche de l'empereur [1], que cette grande entreprise eût été, au besoin, l'invasion de la France : et que, les Algériens une fois domptés, le formidable armement devait faire voile (le cas échéant) pour les côtes de la Provence. La sagacité de nos ambassadeurs et le bon sens public ne s'y trompèrent point; et l'on peut facilement reconnaître dans les lettres de l'évêque de Montpellier [2], aussi bien que dans le dizain

1. Vol. II, p. 702. — Voir aussi *Peyssonel, Voyage dans les Régences de Tunis et d'Alger*, p. 399.
2. *Négociations de la France dans le Levant*, par Charrière, (t. II, p. 520 et suiv.).

satirique de Brantôme, l'expression de la joie peu dissimulée avec laquelle la France accueillit la nouvelle du désastre.

Il a paru bien difficile, jusqu'à ce moment, de s'expliquer l'obstination avec laquelle Charles V persévéra à attaquer Alger, malgré les avis de ses plus fidèles et de ses plus sûrs conseillers : on a été surpris qu'il n'ait tenu aucun compte des observations du marquis de Guast et du prince de Melphy[1], non plus que des prières de son frère Ferdinand et des supplications mêmes du pape : quelques auteurs ont cherché à expliquer cette conduite par la fatalité; d'autres[2], plus sagaces, ont soupçonné un motif qui leur était resté inconnu : c'est de ce côté qu'est la vérité, comme nous allons chercher à le démontrer.

Remarquons d'abord que les nombreux historiens qui ont raconté l'expédition d'Alger se sont unanimement récriés sur la mauvaise direction qui avait été donnée aux opérations militaires et navales. Tous ont fait remarquer combien le temps fut mal choisi pour se mettre en campagne, précisément au commencement de la mauvaise saison : avec quelle imprévoyance les troupes furent débarquées sans vêtements, sans vivres et sans abris ; on s'est étonné avec juste raison de voir l'artillerie de siége rester à bord, ainsi que tout le nécessaire, alors que la possession du camp du Hamma rendait si facile l'établissement d'un grand centre d'approvisionnement, dont la conservation eût assuré en même temps la ligne de retraite ; on n'a pas pu comprendre qu'une armée commandée par Charles V, et qui comptait parmi ses généraux des hommes comme le prince de Melphy, le duc d'Albe, Camille Colonna et Fernand Cortez, ait été dirigée dans l'attaque elle-même d'une manière aussi imprudente : ait été lancée sur la ville sans avoir laissé de réserve, et tellement à l'aventure que les contingents arabes se reformaient derrière elle au fur et à mesure de sa marche ; ait enfin été déployée autour des murs d'Alger, sur une ligne d'une immense étendue, renouvelant ainsi la manœuvre qui avait été si fatale à Hugo de Moncade[3]. On s'est demandé comment les Doria, ces grands hommes de mer, si pratiques de la Méditerranée, avaient pu amonceler une telle quantité de galères et de bâtiments de transport sur une côte sans abri, et dans un lieu que les vents du N. E. rendent dangereux au-delà de toute expression.

Toutes ces questions sont restées jusqu'ici sans réponse ; et il n'y avait, en effet, pas grand'chose à dire, tant qu'on continuait à raison-

1. André Doria, prince d'Amalfi.

2. MM. Sander-Rang et F. Denis, dans l'excellent travail qu'ils ont consacré à l'expédition de Charles V, disent à ce sujet : « La constance avec laquelle il persista dans son entreprise paraîtra toujours une chose fort étrange ; c'est que, selon toute probabilité, on n'en a jamais bien connu le véritable motif. » (*Fondation de la Régence d'Alger*, (t. II, p. 348.)

3. En août 1518.

ner dans l'hypothèse où l'empereur aurait voulu faire le siége de la ville. Nous allons voir qu'il n'en était point ainsi, et que Charles V se croyait fondé à entrer dans Alger sans coup férir. — Dès lors, tout s'explique (je ne dis pas que tout s'excuse) : on n'a pris que deux jours de vivres, parce que la flotte débarquera vivres et munitions dans le port d'Alger : l'artillerie de siége est destinée à armer la place : on ne garde pas le camp du Hamma, parce qu'on n'a pas à y repasser : le déploiement excessif de l'armée devient une démonstration : les galères, enfin, trouveront un abri dans le port, tandis que les transports déchargés iront attendre des ordres aux îles Baléares ou seront, au besoin, tirés sur le sable, sous la sauvegarde du canon des forts.

Quelques lignes de Marmol avaient donné à supposer que Charles-Quint était entré en négociations avec Hassan Aga avant d'entreprendre son expédition. Cet indice, qui n'a pas échappé aux historiens, aurait pu conduire à des recherches plus sérieuses dans cette voie, et aurait amené la découverte de la vérité. Malheureusement, Marmol est un peu discrédité, et cela, bien à tort en ce qui concerne l'expédition d'Alger, à laquelle il assistait [1]. Une malheureuse erreur de date (celle du débarquement, qu'il met au 26 octobre) a ébranlé toute la confiance qu'on aurait pu accorder à ses assertions [2]. On a donc prêté peu d'attention au passage par lequel il nous apprend que l'empereur, à peine débarqué, envoya un parlementaire [3] à Hassan Aga : que cet envoyé fut bien reçu à Alger, et que les propositions dont il était porteur ébranlèrent sérieusement le chef de l'Odjeac, et eussent amené sa reddition, si l'on n'eût vu intervenir à ce moment le renégat Mehemet qui, par ses protestations et ses menaces, imposa [4] la résistance à la volonté chancelante [5] de son chef. On a préféré s'en

1. « Pour moi, j'étais fort jeune lorsque je quittai la ville de Grenade, où je suis né ; je n'en partis que dans le dessein de me trouver à la fameuse entreprise de Charles V contre Tunis. Après la prise de cette ville, je suivis les enseignes de l'empereur par toute l'Afrique durant vingt ans et j'assistai à tout ce qui s'y passa de grand et de mémorable. » (*Marmol*, préface). Marmol fut fait prisonnier vers l'an 1556, et resta pendant 7 ans et 8 mois en captivité. A son retour en Espagne, il publia sa *Description de l'Afrique* (Grenade 1573, 2 vol. in-4°).

2. On peut remarquer avec surprise que Gomara, qui assistait à l'expédition, parmi les gens de Fernand Cortez, donne ainsi que Marmol, une date fausse pour le débarquement, celle du 1er dimanche de novembre (*Cronica de los Barbarojas*, p. 104).

3. Ce fut le chevalier don Lorenzo Manuel qui fut chargé de cette mission ; il la remplit avec une arrogance qui fut remarquée de tous.

4. Caïd Mehemed, juif espagnol renégat ; il fut depuis roi de Tagora (*Marmol*).

5. ... embio un cavallero a Hascen Aga, que a la fazô era governador de Argel, con una vandera de seguro ; el qual salto in tierra y fue bien recibida de aquel renegado, que era de nasciô Sardo, y explicando

rapporter aux allégations des écrivains musulmans, qui parlent, en effet, de l'envoi d'un parlementaire [1], mais affirment que ses propositions furent tout d'abord rejetées avec dédain. Il résulte cependant de quelques recherches modernes que Marmol s'est montré tres-véridique en cette circonstance, et que Hassan négociait avec l'empereur depuis plus d'un an. .

Il y avait longtemps que Charles-Quint avait conçu le projet de s'emparer d'Alger. Une fois ce résultat obtenu, le bassin occidental de la Méditerranée devenait, à proprement parler (sauf le littoral français), un lac espagnol. Déjà le pavillon impérial flottait en maître dans les ports de l'Italie, de la Sardaigne, de la Sicile, de Malte, de Tripoli, de Tunis [2], de Bone, de Bougie, d'Oran, de Mers-el-Kébir et de Melilla. Seule, sur toute la côte, la ville d'Alger résistait, y servait de base à la puissance turque, d'abri à la piraterie, et fomentait la révolte depuis Tripoli jusqu'à Tlemcen. Une fois ce centre d'action détruit, la possession des côtes Barbaresques paraissait assurée sans conteste, et pas une barque française ne pouvait dès lors se montrer dans la Méditerranée sans la permission de l'empereur. Les tentatives [3] à main armée que l'Espagne y avait dirigées du temps des Barberousses avaient été loin d'être heureuses : et la perte du Peñon d'Argel [4] rendait l'entreprise encore plus incertaine.

Charles V résolut de tourner la difficulté, et commença, dès 1538, à nouer avec Kheïr ed Din (Barberousse) une intrigue diplomatique dans laquelle il devait se laisser jouer comme un enfant par le rusé corsaire.

A ce moment, Kheïr ed Din, après avoir quitté Alger et en avoir laissé le gouvernement intérimaire à Hassan Aga [5], commandait les flottes du sultan, dont il était le capitan-pacha. Si grands qu'eussent été les services qu'il avait rendus, et quelque brillante que fût en apparence sa position à Constantinople, il y était tenu dans une sorte de suspicion. Il ne manquait pas de gens qui lui supposaient le désir d'employer les forces Ottomanes à se constituer un royaume indépen-

ante el su embaxa........ Demas desto le hizo otros offrescimientos secretos que tunieron harto suspenso el animo de Hascen Aga, y se entiendo del que tenia volûtad de complazer al Emperador (*Marmol*, lib. V, fol. 218).

1. Voir à l'appendice, première partie.

2. Villegaignon nous apprend que le *roi de Tunis* ravitailla la flotte à son départ de Bougie.

3. Celles de Francesco de Vera en 1516, et celle de Hugo de Moncade en 1518.

4. En 1530.

5. Hassan était un enfant quand il fut pris par Kheïr-ed-Din, dans une descente sur les côtes de Sardaigne. Il fut fait eunuque ; plus tard, ayant plu à son maître, il fut investi par lui de diverses fonctions dont il s'acquitta avec assez d'habileté pour mériter sa confiance.

dant qui eût compris toute la côte d'Afrique, de l'Egypte au Maroc; et l'on sait[1] que ce bruit avait pris assez de consistance pour faire longtemps hésiter le padischah à lui confier la direction de ses forces navales. Encore, était-il en butte à une méfiance obstinée, que sa sagacité lui laissait facilement apercevoir et dont sa prudence lui défendait de se plaindre. Sur ces entrefaites, il reçut à diverses reprises plusieurs agents secrets de l'empereur; ces émissaires étaient chargés de lui offrir précisément ce que la rumeur publique l'accusait de souhaiter. Le premier qui commença les négociations fut Alonso de Alarcon, auquel succédèrent le capitaine Vergara et le docteur Romero. Ils ne communiquaient pas directement avec Charles V, mais bien avec le prince Doria, qui paraît avoir été mis à la tête de toute cette intrigue[2]. On faisait savoir à Kheïr ed Din que l'empire le verrait avec plaisir se rendre maître de la côte africaine et s'y déclarer indépendant de la Porte : on le flattait de l'espérance que l'Espagne lui remettrait les ports dont elle était maîtresse sur ces rivages et l'aiderait même dans ses entreprises contre les sultans de l'Ouest : le tout, en échange d'un faible tribut et d'une déclaration apparente de vassalité. En réalité, le but à atteindre était celui-ci : d'un côté, affaiblir la Porte par cette rébellion, et la priver d'une bonne partie de ses vaisseaux et de ses meilleurs capitaines, qui étaient les amis et les vieux compagnons d'armes de Barberousse; de l'autre, annuler ce dangereux ennemi qui, à peine débarqué sur la côte d'Afrique, se serait vu abandonné à lui-même, sans espoir de secours extérieurs, en butte aux attaques de tous les princes du Gharb, excités et soutenus par l'Espagne et par Constantinople; enfin, profiter des divisions et des guerres intestines pour mettre la main sur Alger et assurer ainsi la conquête du littoral.

Pendant deux ans, Kheïr ed Din reçut les émissaires, discutant la question dans tous ses détails, marchandant le tribut, refusant les garnisons espagnoles sur tel point, les acceptant sur tel autre, se laissant arracher des concessions, et sans doute faire des présents : en un mot, il mystifia les envoyés à un tel point que Doria put écrire à l'empereur[3] : « *Barberousse a le plus vif désir* (desiderosissimo) *de complaire et d'être le perpétuel serviteur de V. M.* » Pendant tout ce temps, il tenait soigneusement le sultan au courant de l'intrigue, et lui communiquait toutes les pièces qui y étaient relatives. Une lettre adressée par le docteur Romero à Doria (1540), nous donne, avec

1. Voir *Sandoval.*
2. Voir, au sujet des négociations de Charles V avec Barberousse :
Ferreras, *Hist. d'Espagne*, t. IX;
La Fuente, *Hist. d'Espagne*, t. XII;
Gomara, *Cronica de los Barbarojas*, notes et app. (édit. de Madrid).
3. Le 2 octobre 1539.

quantité de détails, le dénouement de cette échauffourée diplomatique.

La lettre est très-amusante : elle témoigne d'une fureur naïve de s'être laissé jouer par un *barbare :* elle revèle que l'attitude de Kheïr ed Din n'a été qu'une longue duperie, et qu'il se faisait remettre les lettres de Doria pour les montrer au sultan : elle affirme qu'*il est plus musulman que Mahomet*, et que *lui remettre un créneau, c'est le remettre au sultan lui-même;* enfin (ceci est du plus haut comique) le bon docteur se plaint amèrement de cette *trahison*, qu'il déclare *dépasser celle même du comte Julien*. Il faut dire, à sa décharge, qu'au moment où il écrivait ces lignes, il sortait à peine d'un cachot des *Sept Tours,* dans lequel il avait dû éprouver pour sa tête les inquiétudes les mieux justifiées.

A partir de ce moment, les négociations avec Barberousse paraissent avoir été rompues ; mais le but que l'on se proposait ne fut pas pour cela perdu de vue, et les efforts se tournèrent du côté d'Hassan Aga.

Dans le tome IX de la *Revue africaine* (p. 379), M. Berbrugger a publié trois lettres, qui existent en original dans le vol. 1686 de la Bibliothèque du Secrétariat général, à Alger. « La dernière de ces lettres, » dit-il, prouve clairement ce que la première ne faisait qu'indiquer, » à savoir qu'Hassan négociait avec le comte d'Alcaudete, gouverneur » d'Oran, avant l'expédition de Charles V, et que ces négociations ont » repris leur cours peu de temps après. » Il est difficile de ne pas être de l'opinion de M. Berbrugger quand on rapproche les passages suivants :

« . . . . *Marzo* (sic) est arrivé ici. Que Votre Seigneurie » daigne m'informer si Elle désire qu'on touche quelque chose de » l'affaire passée : qu'Elle veuille donc s'enquérir là-bas à ce sujet et » m'en donner avis, parce que ce jeune homme voudra s'en aller » promptement. » (Lettre de don Alonso au C[te] d'Alcaudete, son père).

Au reçu de cette lettre, et du mémoire qui l'accompagne[1], le comte d'Alcaudete écrit à Charles V (Montemayor, 16 janvier 1542) :

« . . . . Le 7 de ce mois, il arriva ici un messager de Don » Alonso, avec des nouvelles d'Alger, que V. M. ordonnera d'examiner » dans un mémoire[2] que j'envoie avec la présente. Le jeune More, qu'il » dit attendre là-bas, est celui qui, il y a un an ou très-peu plus, vint » tâter don Alonso relativement à une négociation de la part de » Hassan Aga. . . . . Que V. M. m'envoie mander ce qu'on » doit lui dire, s'il voulait traiter. » Et, sur la marge, *de la main de l'Empereur*, ces mots : « Que Don Alonso entende ce que lui veut le » More, et qu'il avise. »

1. Document n° 766, Bib. du gouvernement général de l'Algérie (documents relatifs aux Maures d'Espagne) publié dans la *Revue africaine* (t. XV, p. 141).

2. Où est ce mémoire ? ce serait une pièce bien probante.

On peut donc considérer dès maintenant comme un fait acquis, que Charles V, après avoir échoué dans ses tentatives auprès de Barberousse, chercha à entrer en relations avec Hassan Aga, et que celui-ci se prêta à des négociations : il est difficile de savoir s'il était ou non de bonne foi ; néanmoins, quand on considère qu'au moment même où il savait devoir être attaqué, il avait envoyé dans l'Ouest la plus grande partie des Turcs, si bien qu'il ne lui restait dans Alger que 800 hommes de forces régulières, quand on voit combien peu il s'opposa au débarquement et à l'investissement de la ville, on a de fortes raisons d'ajouter foi au récit de Marmol, et de conclure que, si la tempête ne fût pas arrivée, Charles V fût entré dans la ville sans effusion de sang, et sans résistance de la part du lieutenant de Kheïr ed Din. A l'appui de notre thèse, nous rappellerons que Baudoin raconte que : un *Mottigère* (sic) sortit de la ville après l'investissement, et vint prier l'empereur de laisser une route libre à ceux qui voulaient s'enfuir. D'autres historiens nous disent qu'au milieu de la nuit (du 24 au 25) et au moment où la tempête était déjà déclarée, un *More* vint trouver Charles V et s'entretint longtemps avec lui ; et qu'après son départ il sembla aux assistants que le chef de l'armée avait reçu une nouvelle fâcheuse. Ce *More* ne serait-il pas celui dont il est question dans les lettres du gouverneur d'Oran, et n'est-il pas aisé de croire qu'il était envoyé par Hassan, pour prévenir l'empereur de la nécessité de la défense que lui imposait l'opinion publique, et qu'allait favoriser la tourmente ? J'insisterai sur l'attitude qui fut conservée, même après le désastre, par le comte d'Alcaudete [1], qui avait conduit toutes les négociations, et savait mieux que personne à quoi s'en tenir. En résumé, il y a là des preuves et des présomptions : des preuves qu'Hassan s'était prêté à négocier [2] : des présomptions que ces négociations avaient réussi, et que Charles V espérait entrer dans Alger sans coup férir. Tel fut, selon nous, le motif, peu connu jusqu'à ce jour, qui lui fit repousser les avis qui le détournaient de l'expédition, et négliger, dans l'action elle-même, les précautions indispensables.

1. Voir note XIX.

2. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer qu'au moment même où l'Empire cherchait à se faire un ami et un allié de Barberousse, les écrivains espagnols ameutaient le monde chrétien contre la France, pour avoir recherché l'alliance de Soliman. Qu'eût dit Sandoval, qui demandait à grands cris que François Ier fût, pour ces causes, excommunié et privé de son titre de *Roi Très-Chrétien*, s'il eût appris que le *Rey Catolico*, son propre souverain, avait brigué (et en vain) les mêmes alliances ! Mais, combien les idées du bon Évêque de Pampelune eussent été plus troublées encore, s'il lui eût été donné d'avoir connaissance du manuscrit suivant : *Copies des actes concernant le traité de confédération fait en 1504 entre le Pape Alexandre VI et le Grand-Turc Bajazet, contre Charles VIII, roi de France* (50 ff.). — (Ms. français de la biblioth. de Saint-Pétersbourg.)

Note II.

Ubi res insolita contigit. Quâ enim nocte eô accessimus, bos vitulum bicipitem peperit, quem mulier, cujus bos erat, videndum Cæsari obtulit (etc.).

Tous les historiens contemporains parlent de cet incident, en paraissant y attacher une certaine importance ; quelques-uns ajoutent que ce *lusus naturæ* fut considéré par toute l'armée comme un mauvais présage. MM. Sander-Rang et F. Denis disent fort justement à ce sujet : « Nous n'en pouvons conclure qu'une seule chose : c'est que, pour tirer un mauvais présage d'une rencontre si fortuite et d'un aussi mince intérêt, il fallait nécessairement que les esprits fussent déjà en proie à une vague inquiétude[1]. » Même en faisant la part des idées superstitieuses du temps, nous ne pouvons nous empêcher de partager l'avis des deux savants commentateurs. Il est néanmoins intéressant de constater la puissance que les idées de cette nature avaient encore au xvi[e] siècle. C'est ainsi que nous voyons toute l'armée tirer un mauvais présage de ce que l'enseigne de la galère royale la Réale est tombée à la mer au moment de l'arrivée ; et, par contre, nous voyons les Algériens[2] s'en réjouir. Il y a aussi une certaine histoire d'une sorcière d'Alger, qui avait prédit la défaite : aucun des chroniqueurs contemporains ne manque d'en parler.

Note III.

Quæ, si opere tam esset munita quam naturâ, non ita facile ab Œnobarbo, qui vulgo Barbarossa nuncupatur, expilata fuisset (etc.).

Ici, l'auteur fait allusion à la prise de Port-Mahon par Barberousse (Kheïr ed Din). Après la prise de Tunis, le bruit s'était répandu qu'il avait été tué ou fait prisonnier. C'est au moment où on célébrait cette victoire par des feux de joie, et où on le brûlait en effigie, qu'il débarqua brusquement sur les côtes de Minorque, prit ou brûla les vaisseaux qui étaient dans le port, ravagea une partie de l'île, et s'empara de la citadelle après un combat de peu de durée. Le Razaouât raconte cette expédition dans des termes très-réjouissants et d'une manière tout-à-fait originale : mais l'auteur oriental paraît avoir donné un cours un peu trop large à son imagination. Quoi qu'il en soit, Kheïr ed Din revint de cette courte campagne avec un riche butin, un nombre très-considérable de captifs, et la terreur qu'il inspirait devint plus grande encore que par le passé. Il s'y mêla quelque chose de superstitieux, et il ne manqua pas de gens qui affirmèrent avoir

1. *Fondation de la Régence d'Alger*, t. II, p. 252.
2. Voir le *Mekhemé* à l'appendice, première partie.

assisté à son supplice, et l'avoir vu s'élancer sain et sauf hors des flammes de son bûcher pour continuer à remplir sa mission de dévastation contre le monde chrétien.

NOTE IV.

Ad ædificandum utuntur maximè terrâ calculis permixtis: quâ materiâ muri oppidi effecti sunt. Tapie vulgo nominantur.

Le mode de construction que nous décrit Villegaignon, et que probablement il voyait employer pour la première fois, a été en usage sur tout le littoral sud de la Méditerranée. Les anciens forts d'Alger et la plupart des maisons mauresques ne sont pas construits avec d'autres matériaux, et le nom de *tapia* a été conservé. C'est une sorte de béton, composé de terre rouge et de cailloux, arrosé de lait de chaux, et fortement damé. Cet agglomérat devient avec le temps d'une dureté excessive, et nous le voyons souvent nécessiter l'emploi de la poudre, lorsqu'il s'agit de le détruire. L'observation de l'auteur nous montre avec quel soin il étudiait sur son passage tout ce qui est relatif à l'art de la fortification.

NOTE V.

Ab eo loco urbs tota sub aspectum nostrum cadebat, seque regio late nostris oculis ostendebat. Postridie, mare paulatim intumescente, solvimus, atque locum cepimus, quem venti minus urgerent. Eum Matafuz nominant.

Ces phrases nous indiquent clairement le lieu où s'arrêta d'abord la flotte : c'est en face de l'embouchure de l'Harrach : la mention de la grande plaine que l'on pouvait apercevoir ne permet pas d'en douter, et on voit qu'il fallut aller s'abriter au cap Matifou, aussitôt que la mer grossit un peu.

Le lieu exact du débarquement a été plus contesté : la carte de 1832 l'a placé beaucoup trop à l'Ouest, à l'extrémité Nord de la plaine de Mustapha ; on l'a ensuite rejeté un peu plus à l'Est, à l'endroit où s'élève l'agglomération de maisons appelée, pour cette raison (mais à tort), village Charles-Quint. C'est encore plus à l'Est qu'il faut aller pour trouver la véritable place.

Remarquons que Villegaignon nous apprend, qu'après que toutes les troupes furent débarquées et qu'on eut formé les trois corps d'armée, on se dirigea du côté de la ville (ad urbem iter facit exercitus), et on ne fit ce premier jour avant de camper que mille pas environ [1]. (Eo die, circiter mille passus progressi, constituimus.) Mar-

1. Ce n'est évidemment pas une marche : c'est une manœuvre faite pour dégager le terrain et permettre aux corps qui venaient d'être formés d'occuper leurs positions respectives. Cette réflexion est nécessaire, en présence de l'étonnement que plusieurs auteurs ont témoigné à ce sujet.

mol, d'accord avec Villegaignon, dit : *como un quarto de luego*. Or, le Mekhemè et le Zohrat el Nayerat nous désignent d'une façon précise le lieu du campement sous le nom de *Hamma* (le Zohrat el Nayerat dit : *Hammamat*[1]); c'est l'emplacement actuel du jardin d'Essai, qui s'appelle aussi jardin du Hamma. C'est donc à mille pas à l'Est de là qu'il faut chercher la plage du débarquement. Or, précisément à cette place, se trouve un lieu jadis révéré des indigènes, et marqué sur les cartes du nom de : *Tombeau des Moudjahdine* (martyrs de la guerre sainte). Il n'est pas excessivement téméraire d'affirmer que ce fut le lieu de la sépulture des guerriers musulmans qui tombèrent en essayant de s'opposer au débarquement. Au surplus, je ne donne ce dernier fait que comme une indication accessoire, et l'argumentation qui précède me semble suffire à prouver que ce fut bien sur la plage d'Hussein-Dey que l'armée de Charles V débarqua[2].

Note VI.

Eas nostri persequuti, altera unius ex navibus nostris concursu depressa est.

Ce premier succès fut dû à l'ardeur du vicomte de Cigala, célèbre par ses exploits sur terre et sur mer, plus célèbre peut-être encore par ses aventures romanesques.

Note VII.

Summa autem exercitus hæc erat.

En présence des exagérations des auteurs orientaux, qui ont porté à 70,000 hommes le nombre des combattants de l'armée de Charles V, il est nécessaire de contrôler les assertions de l'auteur. Nous le trouvons ici, comme dans toute sa relation, très-véridique et parfaitement d'accord avec les meilleures sources (voir Sandoval, vol. II, p. 301, et le Journal de Vandenesse, à l'appendice). Les auteurs de la *Fondation de la Régence d'Alger* ont fait avec une très-grande exactitude le dénombrement de l'armée, et en arrêtent le chiffre total à 23,900 pour l'armée de terre, et à 12,330 pour l'armée navale. La flotte comptait 516 voiles, dont 65 grandes galères. On peut dire que ce fut un des plus grands armements de ce siècle, et il est bien difficile de croire qu'il était uniquement destiné à l'attaque d'une ville très-mal fortifiée, et qui n'avait à ce moment comme défenseurs qu'une force régulière de 800 Turcs, une population que le premier échec eût fait soulever contre son propre gouvernement, et des voisins toujours prêts au

1. Après une nuit passée à Hammamat, l'empereur se transporta de sa personne sur le Koudiat el Saboun (*Zohrat el Nayerat*, trad. de M. Rousseau, p. 109-110).

2. S'il était nécessaire de pousser plus loin la discussion, on pourrait ajouter que le lieu parut aux Algériens tellement favorable à un débarquement, qu'ils s'empressèrent d'y construire une batterie, et, plus tard, un ouvrage régulier.

pillage, dangereux alliés [1], qui attendaient sur les collines du Sahel que le sort des armes leur indiquât de quel côté ils devaient choisir leur proie.

Note VIII.

Ubi primum terram pedites attigerunt.

Les auteurs musulmans eux-mêmes reconnaissent que le débarquement s'effectua sans rencontrer une bien vive résistance de la part des Algériens. Il semble cependant que, si Hassan Aga eût été bien décidé à se défendre, il ne pouvait guère trouver une meilleure occasion que celle qui lui était offerte en ce moment. Le débarquement de plus de vingt mille hommes est, toujours et partout, une longue et difficile opération : mais si l'on veut tenir compte de la proximité de la ville, de la nature même de la plage, de l'imperfection des moyens employés à cette époque, et de la quantité d'Arabes qui couvraient la campagne, et seraient devenus, en cette occasion, de précieux auxiliaires, dont les attaques irrégulières et incessantes eussent semé le désordre et l'effroi dans les rangs d'une troupe jetée sur la plage par petites fractions, on reste convaincu qu'Hassan ne fit pas tout ce qu'il devait faire. Le temps ne lui avait pas manqué pour faire ses préparatifs et prendre position (Charles V resta inactif du jeudi 20 au dimanche 23) : et l'insuccès qui accompagna O'Reilly[2] à la même place et dans les mêmes conditions, est une preuve historique de ce que pouvait faire le lieutenant de Barberousse, s'il eût voulu prendre les dispositions nécessaires.

La date elle-même du débarquement a été très-contestée et a donné lieu à de nombreuses erreurs, qui eussent été, pour la plupart, évitées par un rapprochement scrupuleux des textes : il est d'autant plus nécessaire de bien la fixer, que Villegaignon ne donne pas une seule date ; et que, ce point une fois déterminé, il nous sera facile d'établir sur son récit le journal des opérations, et de le contrôler par les auteurs musulmans.

Le Razaouât et le Mekhemè nous apprennent que l'arrivée de la flotte dans la baie d'Alger eut lieu le 28e jour de la lune de Djoumad et Thani 948 (jeudi 20 octobre 1541), et que le débarquement eut lieu le dimanche suivant 23 octobre : ces dates sont parfaitement d'accord avec le Journal de Vandenesse (app.), qui nous indique les événements jour par jour avec un soin religieux, aussi bien qu'avec le récit de Sandoval (vol. II, p. 302), et ceux de Ferreras et de Mariana. Nous allons voir de plus, qu'en suivant les événements jour par jour, nous arriverons au départ de Charles V, le treizième jour de

1. En 1830, lorsque la victoire se fut déclarée en notre faveur, le premier soin des contingents indigènes que le dey avait appelés à son aide fut de piller à fond les villas moresques des environs d'Alger, et le mal eût été beaucoup plus grand, sans le secours généreux que prêta spontanément le général en chef à la population désarmée.

2. Le général O'Reilly, à la tête d'un armement considérable, débarqua le 8 juillet 1775, sur la plage d'Hussein-Dey. Il fut complétement battu, perdit son artillerie, eut 600 tués, 1800 blessés, et se vit forcé de rembarquer à la hâte, et de s'éloigner. Ce fut la dernière grande tentative de l'Espagne sur les côtes barbaresques.

la lune de Redjeb (jeudi 3 novembre), ce qui se trouve conforme aux assertions du Razaouât, d'un côté; du Journal de Vandenesse, de l'autre. Cette double concordance (des époques de l'arrivée et du départ) entre des auteurs qui n'ont pu avoir ensemble aucune communication, nous semblerait déjà (à défaut d'autre) un contrôle suffisant.

TABLEAU DU JOURNAL DES OPÉRATIONS.

27 Djoumad 2e 948	Mercredi	19 Oct. 1541	Les Vigies d'Alger reconnaissent la flotte à l'horizon.
28	Jeudi	20 —	Arrivée dans la rade à 7 heures du matin. — La mer grossit. — A 3 h. après-midi, la flotte va s'abriter à Matifou, la division espagnole au cap Caxines.
29	Vendredi	21 —	Mer agitée. — Repos.
1er jour de Redjeb	Samedi	22 —	On fait de l'eau et on reconnaît la plage.
2e	Dimanche	23 —	Débarquement au point du jour. — L'empereur débarque à 9 h. du matin. — Formation de l'armée en trois corps. — Marche d'un mille et campement au Hamma. — Attaque de nuit par les Arabes.
3e	Lundi	24 —	Marche en avant. — Prise des positions autour de la ville. — Quartier général au Koudiat-es-Saboun. — Pluie et vent à partir de 9 h. du soir.
4e	Mardi	25 —	Sorties des Algériens. — Combat de Ras-Tafoura. — La tempête augmente. — Perte des vaisseaux et du matériel.
5e	Mercredi	26 —	La tempête continue. — La retraite est décidée et commence. — On tue les chevaux, faute de vivres. — Retraite le long de la mer, jusqu'à l'Oued Knis (le ruisseau).
6e	Jeudi	27 —	Marche en retraite jusqu'à l'Harrach, débordé.
7e	Vendredi	28 —	Traversée de l'Harrach. — Marche en retraite jusqu'à l'Hamise, débordé.
8e	Samedi	29 —	Traversée de l'Hamise. — Marche en retraite jusqu'à Matifou, où se trouvent abrités les débris de la flotte.
9e	Dimanche	30 —	Repos. — Conseil de guerre. — Réparation des vaisseaux.
10e	Lundi	31 —	Repos. — On commence à embarquer.
11e	Mardi (Toussaint)	1er Nov.	Embarquement de l'empereur.
12e	Mercredi	2 —	La mer grossit de nouveau. — Les galères aident les vaisseaux à doubler le cap.
13e	Jeudi	3 —	Départ de l'empereur pour Bougie.
14e	Vendredi	4 —	Arrivée à Bougie, de grand matin.

Je ferai remarquer que les dates données par ce tableau diffèrent, à partir du dimanche 23 au soir, de celles qui sont données dans un ouvrage que j'ai déjà cité souvent, et que je considère (à part cette erreur) comme ce qui a été écrit de meilleur et de plus complet sur l'expédition de Charles V. Je veux parler du récit contenu dans le tome II de la Fondation de la Régence d'Alger. Les deux savants auteurs se sont laissé entraîner à deux erreurs de dates : l'une, basée sur une fausse interprétation du texte du Mekhemè; l'autre, purement matérielle. En effet, ils font continuer le débarquement le lundi 24, et mettent l'attaque de nuit dans la nuit du 24 au 25, sur la foi de cette phrase : « le lendemain, l'ennemi passa la nuit à El Hamma » (app.). Cette erreur eût été évitée, s'ils se fussent rappelés que les Musulmans comptent la journée d'un soleil couchant à un autre ; et que, par conséquent, ce qui est pour nous la nuit du dimanche est pour eux la nuit du lundi. Il est résulté de ce *lapsus* qu'ils ont reporté la *marche en avant* au mardi, les combats et la tempête au mercredi, et ainsi de suite jusqu'à la page 314, où se trouve l'erreur matérielle que je signale. Après avoir dit, p. 310, *jeudi* 27, ils décomptent un jour, et disent, p. 314, *vendredi* 27 (le vendredi était le 28) et ainsi de suite jusqu'à la fin du récit. Je n'ai pas pu comprendre davantage sur quelle autorité ils s'étaient appuyés pour ne faire commencer la retraite que le jeudi, alors que Vandenesse dit formellement que : *le mercredy* 26ᵉ *sa dicte Majesté se retira sur la maryne environ trois mil* (ce qui amène bien l'armée en retraite sur les bords du Ruisseau) : et que, d'un autre côté, le Mekhemè nous dit non moins formellement que : *le matin du mercredi, le maudit de Dieu fit ses réflexions, et vit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de renoncer à la conquête d'Alger. . . . . . . Aussitôt donna ordre de se mettre en marche*, etc. (app., p. 132).

C'est par un pur amour de l'exactitude que je fais cette rectification : et je tiens à répéter qu'il existe peu de travaux aussi accomplis que celui dans lequel je viens de révéler ces légères imperfections.

NOTE IX.

Ibi noctem pene insomnem transegimus, etc.

Cette petite attaque de nuit, dont l'importance a été fort exagérée par les auteurs musulmans (app., p. 116), nous est donnée avec son véritable caractère par Vandenesse : « *Ils pouvaient-être environ huit cent, avaient une musette et un flageolet, et faisaient grand hurlerie.* » Lorsque nous lisons plus loin qu'ils tiraient au hasard et par une nuit noire dans la direction du camp, nous reconnaissons facilement qu'il ne s'agit là que d'une de ces *fantasias* [1] nocturnes que les

1. Parmi ceux qui ont fait partie des colonnes expéditionnaires en Kabylie, il en est bien peu qui n'aient pas eu l'occasion d'entendre cette « *grand' hurlerie* » à laquelle se marie agréablement la musique

indigènes se refusent si rarement quand ils en trouvent l'occasion. Cette escarmouche eut pourtant un résultat fâcheux ; elle troubla le repos de l'armée et priva de sommeil une troupe que la pluie et le froid devaient encore tenir éveillée pendant la nuit suivante, en sorte qu'elle dut livrer les combats du mardi dans les plus détestables conditions physiques qu'il soit possible de se l'imaginer.

Note X.

Virtute tamen tantum Hispani præstiterunt, ut, expulsis hostibus, in montium fastigium evaserint.

L'histoire nous a conservé les noms des officiers qui exécutèrent si brillamment cette belle attaque, dans un terrain hérissé de difficultés : c'étaient les colonels Don Alvaro de Sande et Louis Perez de Vargas [1], à la tête des régiments Bone et Sicile, sous les ordres de Fernand de Gonzague.

En comparant le texte du *Mekhemè* à celui de Villegaignon, nous pouvons facilement suivre l'opération pas à pas sur le terrain : en effet, l'un nous apprend que l'armée s'arrêta d'abord à mille pas de la ville : *Quem locum mille passus abesse ab urbe demonstravimus;* et l'auteur arabe nous dit : que les chrétiens s'arrêtèrent d'abord au Ras-Tafoura (emplacement actuel du fort Bab-Azoun), et montèrent ensuite au Koudiat es Saboun [2] (emplacement du fort l'Empereur). L'attaque eut donc lieu suivant une ligne presque parallèle au front sud de nos fortifications modernes et un peu en avant de ce front : elle fut poussée avec une grande vigueur et couronnée d'un tel succès que, le soir venu, le centre de l'armée (Allemands) et l'empereur campèrent sur le Koudiat es Saboun [2], pendant que l'aile gauche (Espagnols) continuait hardiment le mouvement et poussait ses avant-gardes jusqu'aux pentes qui descendent vers le cap Caxines [3]. Une

du flageolet et de la *derbouka*. — Nos vieilles troupes d'Afrique avaient si bien pris l'habitude de ces démonstrations insignifiantes, qu'elles n'en perdaient pas un quart d'heure de sommeil.

1. A cette époque, on trouve un membre de cette belle famille de Vargas partout où il y a un trait d'héroïsme à accomplir.

2. L'empereur passa la nuit dans la kouba de Sidi-Yacoub, qui se dressait très-probablement sur l'emplacement du fort actuel, ou tout au moins dans son voisinage : c'est dans cette kouba que, quelques années plus tard (1557), Caïd Youssef massacra le pacha Tekelerly, qui y avait vainement cherché un refuge.

3. La plupart des historiens font arrêter le déploiement de l'aile gauche à la naissance du Frais-Vallon. Il est impossible qu'il en ait été ainsi : car nous lisons que, pendant la tempête du 25, les navires espagnols qui étaient restés au cap Caxines furent jetés à la côte et que leurs équipages allaient être massacrés, si l'on n'eût pas lancé à leur secours quelques compagnies qui parvinrent à les sauver. Tous

fois ces positions prises, la ville était entourée et dominée de toutes parts [1], et le succès de l'entreprise pouvait paraître assuré à une armée fondée à croire qu'on avait profité de cette journée pour mettre à terre le matériel nécessaire. C'est, du reste, l'impression que ressentait l'auteur, et qu'il traduit par ces mots : « Inclinatâ in noctem die, vigiliis dispositis, se lætitia dabat exercitus. »

Note XI.

Urbs eum velut angulus respiciebat. Quæ ab uno latere mari concluso, ab aliis duobus obducto exercitu trianguli speciem effecerat.

Ce passage vient encore à l'appui de l'opinion que j'ai émise dans la note précédente, à savoir : que l'aile gauche de l'armée a été poussée beaucoup plus loin qu'on ne l'a cru généralement. Cette seule phrase de Villegaignon nous décrit parfaitement les lieux et la position de l'armée. « La ville, dit-il, nous apparaissait comme un triangle, dont un côté était fermé par la mer, les deux autres entourés par notre armée. » Il est donc évident que l'aile gauche avait dépassé la naissance du Frais-Vallon, et plus que probable qu'elle s'était reliée par des avant-postes à la division espagnole du cap Caxines.

Note XII.

Quum repentina calamitas incidit, quæ vitari omninô non potuit.

Cette assertion nous paraît assez aventurée. Qu'on n'ait pas pu éviter qu'il ne fît une tempête, c'est par trop évident : mais on eût pu éviter d'entreprendre l'expédition à l'époque habituelle des tempêtes [2]. Et, même après cette première faute, les précautions de la

ceux qui connaissent les lieux comprendront facilement qu'on ne fût pas arrivé à temps si l'aile gauche eût occupé seulement les positions indiquées jusqu'ici — Ajoutons que le manuscrit de Vandenesse nous apprend que dans la même journée du 25, les Algériens firent une sortie par la porte Bab-el-Oued, et attaquèrent les Espagnols, qui les repoussèrent vigoureusement.

1. Les Algériens sentirent bien quels dangers ils avaient courus, et ne tardèrent pas à élever un fort sur le Koudiat-es-Saboun : « Il fut » commencé en 1545, sous le gouvernement de Hassan, fils de Bar- » berousse, lorsqu'il fut pacha d'Alger pour la première fois. Il a été » établi au sommet d'un monticule, sur le point même où Charles V, » de glorieuse mémoire, planta sa tente. » (Haëdo. Top. de Argel.)

2. Nous lisons dans la *Fondation de la Régence d'Alger* : L'époque à laquelle Charles V conduisait son armée en Afrique était précisément celle que les Maures nomment *cassem*, qui veut dire *section*,

prudence la plus élémentaire eussent suffi pour empêcher le désastre. Si, avant de commencer les opérations, on eût débarqué l'artillerie, les vivres et les munitions, et installé le tout dans une bonne position fortement gardée, il devenait facile de renvoyer immédiatement les transports aux Baléares; et l'armée de terre pouvait, dans la sécurité et dans l'abondance, attendre patiemment qu'une embellie lui permît de procéder à l'attaque dans de bonnes conditions. Tout cela est tellement simple et était tellement dicté par les circonstances que je ne vois d'autre explication plausible que celle que j'ai donnée précédemment[1].

Note XIII.

Quum vero videremus salutis nostræ subsidium in virtute positum esse, etc.

C'est par cette seule phrase, grande dans sa simplicité, que Villegaignon nous indique le rôle glorieux que jouèrent, ce jour-là, les chevaliers de son ordre. Il pense à peine à se plaindre de la fuite honteuse qui les laissa seuls à supporter tout l'effort de l'ennemi, et il se contente de ces quelques mots tant soit peu dédaigneux : *Ex Italis, eos dederunt in fugam, quibus non magnus esset usus militiæ.* Mais l'histoire[2] nous apprend que le corps italien, qui formait l'aile droite, lâcha pied dès le commencement de l'action, à l'exception de quelques braves, parmi lesquels il faut citer Colonna et Spinola, qui faillirent perdre la vie en essayant d'arrêter la déroute des leurs. Il n'est que juste de réparer l'oubli que la modestie de l'auteur lui a fait commettre volontairement, et de rendre aux chevaliers de Saint-Jean la part de gloire qui leur revient ici.

Profitant de la tempête, et se doutant avec raison qu'une aussi mauvaise nuit avait dû fatiguer les troupes et ébranler leur moral, les Algériens sortirent sans bruit avant l'aube. Ils surprirent et égorgèrent dans son sommeil le poste avancé, et se précipitèrent sur le camp, qu'ils envahirent pêle-mêle avec de grands cris. Au milieu de la panique et du tumulte, les chevaliers sautèrent sur leurs armes, firent face à l'ennemi, et se groupèrent autour de leur étendard, où les rejoignit le petit nombre d'Italiens qui n'avait pas suivi la déroute. Ils ne tardèrent pas à faire place nette autour d'eux, et, prenant l'offensive, ils marchèrent sur la porte Bab-Azoun, en fendant à coups d'épée les flots pressés des assaillants. Pons de Balagner (surnommé

parce que, eu égard à la nature des phénomènes atmosphériques, c'est alors le passage de la belle saison à la mauvaise, passage qui semble toujours marqué par quelques semaines d'orage. (T. II, p. 303.)

1. Voir note 1.
2. *P. Jove*, II, 714. — *Marmol*, lib. V, f° 219.

Savignac) portait la bannière de l'ordre et marchait en avant de la petite troupe. Cette charge fut tellement vigoureuse, que l'ennemi fut refoulé jusque dans la ville, avec un désordre si grand, qu'Hassan fut contraint de faire précipitamment fermer les portes, abandonnant les fuyards au fer des chevaliers qui en firent un grand massacre. Si le corps italien eût appuyé ce mouvement hardi, la ville pouvait, à ce moment, être prise par un coup de force, et le désastre changé en un triomphe éclatant.

Mais, abandonnés de tous, écrasés par les projectiles de toute espèce qui tombaient sur eux du haut des murs, s'apercevant enfin que leur petit nombre allait enhardir l'ennemi à faire une nouvelle sortie et à les entourer, ils se décidèrent à reculer[1] d'environ deux cents pas, et furent planter leur bannière au défilé de *Cantarat el Efran*[2]. Ce fut là qu'ils soutinrent le terrible combat dont les indigènes devaient si longtemps conserver la mémoire. Réunis en un seul groupe, barrant comme une muraille l'entrée du défilé, recevant sur le fer de leurs piques la furie de l'attaque, les chevaliers firent encore subir à l'ennemi une perte si grande, que, renonçant définitivement à combattre corps à corps, les Algériens se retirèrent sur les hauteurs voisines. De là, ils firent pleuvoir sur ces braves une grêle de traits, qui ne tarda pas à éprouver rudement cette poignée de héros, sans parvenir toutefois à les faire reculer d'un pas. Cela dura jusqu'au moment où l'empereur, averti, chargea en personne pour les dégager. Il était temps que ce secours leur arrivât. Près de la moitié des chevaliers (trente-huit sur cent) étaient couchés à terre, morts ou hors de combat : nous citerons parmi les blessés le prince de Salmone, Villars, du prieuré d'Auvergne, Villegaignon lui-même, et le brave Savignac, qui mourait enveloppé dans les plis du drapeau qu'il avait tenu à conserver jusqu'à son dernier soupir. Les Algériens[3] se souvinrent longtemps de ces *hommes rouges* (ils portaient sur leurs armes la sopraveste de soie cramoisie ornée de la croix blanche) qui leur avaient tant coûté de sang; un bruit se répandit par la ville, et y devint un dire populaire, qu'Alger ne serait jamais pris que par des guerriers habillés de rouge : et plus d'un auteur a fait remarquer

1. C'est à ce moment que Savignac, déjà blessé, et furieux de voir qu'il lui fallait retourner en arrière, planta sa dague dans la porte Bab Azoun, en criant aux assiégés : « Nous reviendrons la chercher ! » (Voir *Marmol*, le *P. Dan*, *Baudoin*, etc.)

2. Le pont des Fours. — On le voyait encore il y a une vingtaine d'années, à l'entrée de la place Didon. Mais la place Didon elle-même a disparu sous les nouvelles constructions. L'emplacement exact de ce beau fait d'armes est sur la rue de Constantine, à l'angle sud de la nouvelle caserne des Douanes. — Je répète qu'il n'y a pas même une pierre commémorative !

3. Haëdo nous apprend que, de son temps, les Turcs appelaient le défilé des Fours : *le tombeau des Chevaliers* et l'honoraient d'une manière toute particulière.

qu'en 1830, les pantalons garance et les retroussis écarlates des habits de nos soldats semblèrent justifier cette prédiction. Les historiens[1] ont été unanimes à reconnaître et à célébrer le courage de ces chevaliers, dont il ne faut pas oublier que la plus grande partie appartenait à la *Langue de France*. Les écrivains musulmans eux-mêmes ont rendu justice à leur valeur, et les noms de ceux de leurs guerriers qui avaient affronté les *casaques rouges* ont été pieusement conservés dans leurs récits et dans les chants de leurs poètes[2]. Marmol, qui put les voir combattre, nous montre en quelques lignes émues quel souvenir il avait gardé de leur vaillance[3]. Nous terminerons en disant que, malgré les énormes pertes qu'ils avaient faites[4], ils partagèrent avec la gendarmerie espagnole l'honneur d'être choisis comme extrême arrière-garde de la retraite, et s'y acquittèrent pendant quatre jours de la périlleuse mission de contenir la poursuite, et d'empêcher le massacre des traînards.

Note XIV.

Ibi Cæsar non ita longe abfuit a periculo, etc.

Cette phrase n'est point une vaine flatterie, et tous les contemporains, sans exception, ont rendu hommage au courage personnel que montra Charles-Quint en cette occasion. Il avait lancé en avant trois

1. *P. Jove*, II, 716 — *Sandoval*, II, 303 — *Marmol*, etc., etc.
2. Voir à l'appendice, première partie.
3. « Este dia mostrarõ biẽ su valor los cavalleros de la horden de Sant Iuan, los quales llegaron con su vandera hasta las puertas de la ciudad, y un cavallero de xo hincada una daga enla una dellas, y viendo que la gente se reliva se recogieron debaxo a su vãdera, y con buen orden se retiraron tambien ellos sin quitarse de la retaguardia, donde fueron biẽ vistos y sẽñelados, por su valor, y por las sobrevistas colorados cõ las cruzes blancas que llevavan sobre las armas, aunque los cavallos Turcos que se avian recogido a largo de la cerca por fuera de la ciudad los figuieron, reziamente y les mataron el Alferez y algunos cavalleros (lib. V, f° 219).

Dans le *Rapport d'un agent à François Ier sur l'expédition d'Alger*, (*Négociat. de la France dans le Levant*, I, 522) on lit à ce sujet : « Pareillement j'ay entendu que quant les Turcs veirent la » déroute dudit, sortirent avec deux mille chevaulx, et si n'eust esté » les Chevalliers de Rhodes, ce dict qu'ils eussent prins ledit empe- » reur. »

4. Pour bien apprécier tout leur mérite et l'énergie qu'ils durent déployer, il est nécessaire de se rappeler que la journée du dimanche 23 avait été consacrée au débarquement; que la nuit du dimanche avait été passée sans repos, à cause de l'attaque nocturne du camp; la journée du lundi employée à marcher et à combattre; que la pluie et le froid avaient privé de sommeil pendant la nuit du lundi tous ces hommes sans abri; enfin que, depuis l'aube, on combattait sous la pluie, à jeun, couverts de lourdes armures, dans une terre glaiseuse et défoncée au delà de toute expression.

compagnies de lansquenets, qui rencontrèrent une résistance assez vive, et se laissèrent ramener : l'empereur indigné tira l'épée [1] et chargea en personne, en criant aux gens de sa maison : « Messires, venez avec moi voir fuir les Maures. » L'élan imprimé fut irrésistible, les Algériens se trouvèrent rapidement refoulés dans la ville, dont les portes furent de nouveau fermées en toute hâte. — On doit ajouter qu'à partir du moment du désastre, ayant perdu toute illusion sur la connivence d'Hassan, l'empereur redevint un grand chef d'armée dans toute l'étendue de ce terme. Par sa résignation, son sang-froid, par les sages mesures qu'il ordonna pour l'évacuation et la retraite, il maintint l'ordre dans les limites du possible, sauva tout ce qu'on pouvait sauver, et empêcha le mouvement rétrograde de se transformer en déroute.

Note XV.

Interea, dum venti, hostes et pluvia terrâ nos duriter exagitant, mari naves longe durius afflictantur, etc.

La tempête avait commencé le lundi soir et dura trois jours : les pertes de la flotte furent énormes. Le vent soufflait avec violence du N.-N.-E. : et la rade d'Alger n'est pas tenable dans ces conditions [2], surtout pour les petits voiliers de cette époque. Les grandes galères subirent proportionnellement de bien moins fortes pertes : outre qu'elles étaient plus solidement construites et mieux commandées, elles trouvèrent dans la chiourme un précieux élément de salut. Les capitaines firent border les rames et nager contre le vent, et évitèrent ainsi d'être jetés à terre. Cette manœuvre dut être continuée plus de vingt-quatre heures sans interruption. Ceux auxquels manqua la force furent brisés sur le rivage, et ce que les flots avaient épargné tomba sous le fer des contingents irréguliers accourus à la curée. Quinze ou seize grandes galères furent perdues, ainsi que cent quarante bâtiments de diverses grandeurs [3]. La perte d'une grande partie de ces bâtiments fut due aux rameurs eux-mêmes, dont une bonne partie était composée d'esclaves musulmans, qui préférèrent courir en même temps la chance du naufrage et celle de reconquérir leur liberté. Le Razaouât nous apprend qu'en effet quatorze cents musulmans furent sauvés et recueillis par les Algériens [4]. L'empereur avait déta-

1. Voir *P. Jove*, II, 716, *Sandoval*, II, 303, etc.
2. M. Devoulx a publié dans la *Revue algérienne* un très-intéressant relevé des principaux naufrages dont la baie d'Alger a été le théâtre ; il y en a au moins 95 sur 100 survenus par les vents du N.-E. (Tome XV.)
3. *Sandoval*, II, 304. — *P. Jove*, II, 717.)
4. Voir à l'appendice, première partie.

ché quelques compagnies pour empêcher le massacre de ceux que la tempête jetait à la côte : mais le sinistre se passait sur une telle étendue que le secours apporté ne put pas être très-efficace. Presque tout ce qui aborda eut le sort le plus fatal : les femmes elles-mêmes ne furent pas épargnées. Au milieu de tous ces malheurs, quelques-uns se firent remarquer par leur héroïsme. Le chevalier Azevedo, qui commandait la galère *la Bâtarde* (de Malte), vit son équipage se révolter contre lui, et abandonner les rames pour laisser arriver au plain : il sauta, l'épée nue, sur les bancs de la chiourme, maintint l'obéissance jusqu'à la fin de la tourmente, et sauva sa galère par son énergie. André Doria se montra digne de son nom. Confiant dans la bonté du bâtiment qu'il montait et dans le choix de son équipage, il sembla dédaigner la tempête[1], et ne cessa de prêter aux combattants le secours le plus efficace.

Malgré tout, la grosse artillerie, le matériel de siége, les vivres et objets de campement furent à jamais perdus avec les transports. Les auteurs musulmans nous apprennent que de Cherchell à Dellys[2], la côte était couverte d'épaves et de cadavres : et le butin fait par les Algériens fut si grand que, longtemps après, on le prenait encore comme terme de comparaison, quand on voulait parler d'une riche prise. Parmi les pertes particulières, on peut citer celles des Doria, que Charles V indemnisa généreusement; et celles de Fernand Cortez[3] qui vit engloutir sous ses yeux la plus grande partie des objets précieux qu'il avait rapportés du Mexique. Les sables d'Hussein Dey roulent peut-être encore ces énormes émeraudes, sur le naufrage desquelles Gomara verse tant de phrases attendries ! Malgré les services rendus, les bons conseils donnés, et le courage éclatant dont il avait fait preuve, Fernand Cortez ne fut pas même indemnisé de ses pertes, et ne recueillit en échange que la disgrâce de son souverain : triste exemple d'une ingratitude jalouse qu'entretenaient avec soin les allusions perfides des courtisans ! La tempête n'épargna personne, et nous lisons dans un document de l'époque[4] : « Le beau filz de l'Empereur » et les principaulx d'Espaigne sont eschappez en chausses et pour-

1. Luy, avec sa gallère capitainesse, qui se nommoit *la Tempérance*, favorisa si bien nos gens, en costoyant la mer et tirant aux ennemis force canonnades en despit de celles de la ville, que sans elles les chrestiens ce coup la estoient fort mal menez, tant le tout leur estoit contraire (Brantôme, *Grands capitaines estrangers*, 1866, t. II, p. 43.)

2. Voir l'appendice, première partie.

3. Gomara, l'auteur de la *Cronica de los Barbarojas*, qui faisait partie de la maison de F. Cortez, s'étend souvent avec douleur sur les pertes énormes qui furent faites en ce jour par son seigneur et patron. — Il assistait au désastre, comme il nous l'apprend lui-même.

4. Rapport d'un agent à François I[er] sur l'expédition d'Alger (*Négociations de la France dans le Levant*, par Charrière, t. I, p. 522).

» poinctz, et ledit beaufilz a perdu plus de cent mille ducatz et les » ambassadeurs d'Angleterre et de Portugal ont faict le pareil. »

Note XVI.

Et duorum tantum dierum cibaria secum tulerunt.

On n'avait donc pris que deux jours de vivres : le fait est constant, et nous est affirmé par tous les témoins, à part quelques différences insignifiantes (Marmol dit : trois jours de vivres). — Combien ce fait vient à l'appui de ce que nous avons voulu démontrer, que l'empereur se croyait assuré d'entrer dans Alger sans coup férir ! Qui croira que Charles V, avec son expérience de la guerre, ait pu penser qu'il ravitaillerait facilement une armée de plus de vingt-deux mille hommes, sur une ligne d'une immense étendue, dans un pays difficile, sans routes, et inconnu ? Ou, qui voudrait dire que sa sagacité habituelle l'avait abandonné à un tel point qu'il ne se fût même pas préoccupé de la subsistance de ses troupes ? Quand j'aurai ajouté que les avis prodigués par l'expérience des Doria, et les leçons données par les coups de vent qu'on essuyait depuis l'arrivée, avaient certainement dû lui démontrer combien il serait imprudent de compter sur la tranquillité de la mer pour se ravitailler, il devient de plus en plus évident qu'il se fia beaucoup trop aux promesses trompeuses d'Hassan Aga.

En tous cas, ce fut certainement le manque de vivres qui amena le désastre et commanda la retraite. Les combats qui avaient eu lieu étaient insignifiants au point de vue stratégique ; les pertes subies étaient presque nulles, eu égard au nombre des combattants ; et le peu de solidité qu'avaient montré les Algériens toutes les fois qu'ils avaient été sérieusement attaqués était un sûr garant du succès. La tempête elle-même et le désastre de la flotte n'eussent pas ébranlé à un tel point le moral des soldats, s'ils eussent senti derrière eux seulement quinze jours de vivres et de munitions, et la perspective d'un assaut heureux. Mais rien de tout cela n'existait, et il fallut songer à partir. L'empereur ordonna qu'on abattît les chevaux pour s'en nourrir, et donna l'exemple [1], en sacrifiant tout d'abord les magnifiques montures qu'il avait fait débarquer pour son usage. Ce ne fut que quatre jours après, à l'arrivée au cap Matifou, que l'on trouva de quoi commencer à faire quelques distributions régulières de vivres.

1. Les auteurs de la *Fondation de la Régence* (II, 310) disent à ce sujet : « Paul Jove cite assez *maladroitement* ce fait comme un acte » de haute générosité. » Hélas, que P. Jove aurait beau jeu à répondre au mot *maladroitement*, s'il avait vécu de nos temps !

Note XVII.

Quarum magnam partem hostes, etc.

Les Algériens purent en effet retirer de l'eau une grande quantité d'armes, de pièces d'artillerie en bon état, et de matériel de toute espèce : ce dont leur puissance fut fort accrue. Ils renflouèrent un grand nombre de petits bâtiments et quelques grandes galères. Une lettre[1] de l'évêque de Montpellier à François I[er] (Venise, 10 mars 1542) dit que : « Les Algériens ont renfloué six galères et cent vingt » pièces de grosse artillerie de bronze. » Une autre lettre, adressée par don Alonso de Cordoba[2] gouverneur intérimaire d'Oran, à son père, Martin de Cordoba, comte d'Alcaudete, lui dit que : les Turcs ont renfloué quatre galères entières et une très-peu endommagée..... Ils ont tiré de l'eau soixante pièces d'artillerie, dont quarante petites, et le reste de gros calibre (25 déc. 1541). Cent ans après[3], on retrouvait encore une galère ensablée, dont on pouvait sauver et utiliser les canons. Tout ce matériel servit à armer les nouveaux forts, et à donner une nouvelle extension à la piraterie.

Note XVIII.

Itaque jussit eam littoris partem petere, qua naves commodo conscendi possent.

La retraite une fois décidée, l'armée se mit en marche vers le cap Matifou, à l'abri duquel Doria avait mis ce qui restait de la flotte. Pour y arriver, il faut traverser trois cours d'eau, qui méritent à peine en temps ordinaire le nom de rivières (l'Oued-Knis est un ruisseau) mais que les pluies torrentielles des jours précédents avaient grossi au point d'en faire des obstacles sérieux. Toutefois, cette circonstance fut plus utile que nuisible à l'armée en retraite, qui campa le mercredi soir dans l'angle que fait l'Oued Knis avec la mer, se trouvant ainsi protégée sur deux faces contre les attaques des contingents irréguliers qui couvraient la plaine : cette disposition permit aux soldats épuisés de se reposer un peu. On observa le même ordre le jeudi soir sur les bords de l'Harrach et le vendredi sur ceux de l'Hamise. L'Harrach était tellement grossi qu'il fallut construire un pont de bois pour le traverser : les débris rejetés par la mer furent

1. *Négociations de la France dans le Levant* (I, 521).
2. Vol. 1686 de la Bib. du secrétariat général à Alger (pièces manuscrites).
3. Voir le P. Dan (*Hist. de la Barbarie et de ses corsaires*).

utilisés en cette occasion. Les Algériens, qui étaient sortis en foule pour piller les camps abandonnés, achever les blessés et massacrer les traînards, arrêtèrent là leur poursuite et retournèrent à la ville se réjouir de leur butin et de leur succès inespéré. Dès lors, et jusqu'à l'arrivée à Matifou, qui eut lieu le samedi soir, l'armée n'eut plus affaire qu'aux Arabes de la campagne, qui la suivaient pas à pas sans attaquer, mais en égorgeant tout ce qui quittait les rangs. — La retraite fut faite en bon ordre, autant que le permirent les circonstances; l'empereur y apporta tous ses soins et une grande abnégation de sa personne[1] : il plaça le corps Italien à l'aile gauche, les Allemands à l'aile droite, les blessés et les malades au centre, les Espagnols et les chevaliers de Malte à l'arrière-garde, où il se tint lui-même, faisant de temps en temps nettoyer le terrain par des retours offensifs du peu de cavalerie qui lui restait. Malgré ces sages mesures, l'épuisement des hommes était tel, et la marche si difficile dans les terres glaiseuses et défoncées, qu'il fut impossible d'éviter de grands malheurs. Bien qu'on n'ait pas de documents certains à cet égard, on estime généralement à quinze ou dix-huit mille le nombre d'hommes que coûta cette fatale expédition. Sur ce chiffre, on peut évaluer à deux ou trois mille combattants les pertes faites pendant les quatre jours de la retraite.

Note XIX.

Dum Itali et Germani imponuntur, etc.

L'armée était à peine arrivée au cap Matifou, et campée dans les ruines de l'antique *Rusgunia,* où la flotte avait pu débarquer quelques vivres, que Charles-Quint, avant de donner des ordres pour l'embarquement, réunit en un conseil de guerre les principaux de ses capitaines. Villegaignon ne mentionne pas ce fait important : il est vrai qu'à ce moment il était grièvement blessé, et très-probablement dans l'ignorance de ce qui se passait autour de lui. La question fut agitée de savoir si l'entreprise devait être ajournée, ou s'il restait quelques chances de renouveler l'opération avec un meilleur succès. Comme il était facile de s'y attendre, la grande majorité opina pour l'ajournement, les uns par conviction que la partie était irrévocablement perdue, les autres pour ne pas vouloir paraître avoir la présomption de réussir là où l'empereur avait échoué. L'opinion contraire trouva cependant deux ardents défenseurs : le comte d'Alcaudete, gouverneur d'Oran, qui combattait en Afrique depuis l'âge le plus tendre, et dont le courage indomptable et l'énergie hautaine ne pouvait supporter l'idée de battre en retraite devant des gens de cette race qu'il

1. *P. Jove*, II, 720.

avait vaincue si souvent ; il s'exprima vigoureusement dans ce sens, déployant l'audace et le mépris du danger qui devait lui être fatal quelques années plus tard[1]. Il fut chaudement appuyé par Fernand Cortez, qui se rappelait ce qu'un chef hardi peut faire avec un millier d'hommes de courage et auquel Alger ne semblait pas plus terrible que Mexico[2]. Il supplia l'empereur de lui laisser choisir dans l'armée quelques éléments solides, et de lui donner les vivres et munitions nécessaires, se faisant fort de prendre la ville. La demande fut repoussée, et il ne manqua pas de courtisans pour taxer son héroïsme de folie arrogante : on alla jusqu'à dire qu'il ne cherchait qu'à recouvrer ce qu'il avait perdu[3] ; enfin les impuissants et les lâches le tournèrent en dérision (*lo burlaron*, dit Sandoval). Le départ fut donc résolu : l'embarquement commença aussitôt, et se continua pendant trois jours ; mais le temps devenant de nouveau menaçant, il fut convenu que chaque bâtiment partirait lorsqu'il serait chargé et sans attendre d'ordres : et Charles V, qui ne partit qu'un des derniers, courut des dangers sérieux et faillit ne pas pouvoir doubler le cap Matifou.

Note XX.

Eos denique ad urbem properantes, a Numidis ad unum omnes interfectos fuisse.

C'est sur la foi d'un *on-dit* que Villegaignon donne à l'expédition ce dénouement tragique : il devait être alité par ses blessures quand arriva la première nouvelle, et il put, par suite, être mal informé. Les historiens espagnols disent[4], au contraire, que cette poignée d'hommes, se voyant abandonnée sur la plage, ne perdit pas courage ; prenant leurs armes et se formant en un groupe serré, ils marchèrent vers la ville en résistant bravement aux attaques des Arabes. On assure qu'Hassan les reçut à merci, ce qui est assez conforme à ce que nous savons de son caractère : ils furent donc seulement prisonniers de guerre.

1. Il fut tué en 1558, près de Mazagran. Le chemin de la retraite lui était ouvert : mais il eût fallu abandonner un canon à l'ennemi, et il ne voulut pas se sauver à ce prix.

2. El marques del Valle suplico al Emperador con grande instancia le dexa se boluer con aquella gente sobre Argel, porque con el poco bastimento q avia quedado en aquellos navios y lo que se podria embiar de las Islas, esperava en Dios tomar aquella ciudad (Marmol, lib. V, f° 220).

3. Voir *Sandoval* (II, 306). — *P. Jove* (II, 722). — *Gomara* (105, édition Madrid) ; d'après ce dernier, l'opposition vint surtout des Doria et des autres marins.

4. *Sandoval* (II, 307). — *P. Jove* (II, 722).

NOTE XXI.

Tempus et laborum diuturnitas nos Bugiam appulsos ad quietem vocabant : sed locus id minimè patiebatur.

La mauvaise fortune qui s'attachait aux pas de cette malheureuse armée ne lui permit même pas de trouver dans le port de Bougie le repos dont elle avait tant besoin. La flotte fut exposée de nouveau à une série de tempêtes [1] qui la mirent dans le plus grand danger et empêchèrent le ravitaillement, en sorte que les vivres vinrent à manquer totalement [2], et qu'à l'appréhension d'être jetés à la côte, se joignit celle de mourir de faim. — Bougie appartenait aux Espagnols depuis la fin de 1509; mais le récit de Villegaignon nous montre dans quel état misérable se trouvait la garnison de cette place. Un mauvais port [3] (*stationem infidam*), pas d'autres vivres que ceux qui étaient envoyés d'Espagne (*quidquid nostris frumenti est, ab Hispania importatum habent*), de mauvaises fortifications entourées d'ennemis (*Mauri imperant toti finitimæ regioni*) telles étaient les conditions dans lesquelles la ville se trouvait placée et qui devaient infailliblement amener sa perte un jour ou l'autre [4]. Ce que nous apprennent Villegaignon, Vandenesse [5], et l'agent de François Ier, au sujet de la famine qui régna à Bougie, ne s'accorde guère avec les dires de Dapper et d'Haëdo [6]. Ceux-ci ont raconté que Ben el Cadi, roi de Kouko, avait porté secours à Charles V, et ravitaillé l'armée de Bougie : ils ont ajouté qu'Hassan le punit l'année suivante de cette trahison. Cette tradition a été acceptée sans discussion et reproduite peut-être un peu à la légère par M. Berbrugger [7] : il nous paraît plus naturel de s'en rapporter aux contemporains et aux témoins oculaires qu'à des allégations faites plus d'un siècle après, sur la foi de renseignements qui nous sont restés inconnus.

1. Les Algériens attribuèrent ces tempêtes à la protection divine et à l'intervention du marabout Si Betka, dont la koubba existait en dehors de la porte Bab-Azoun.

2. « Et en ce lieu endurèrent autant ou plus de faim qu'ilz n'avoient » auparavant, car ilz ne mengèrent, sinon chiens et chatz et herbes, » et si le mauvays temps eust encores duré deux ou troys jours, tout » se feust perdu. » (Rapport d'un agent à François Ier, *Négociations de la France dans le Levant*, I, p. 522.)

3. Il faut cependant dire que le port de Bougie ne passe pas généralement pour être aussi mauvais que le prétend le Chevalier.

4. Bougie fut reprise par Salah-Reis, en 1555.

5. Voir à l'appendice, première partie, n° IV.

6. Page 62, col. 3.

7. *Epoques militaires de la grande Kabylie*, p. 77.

Note XXII.

Tuneti omnibus rebus ab urbis rege refectâ classe nostrâ, etc.

C'était Muley-Hassan qui régnait alors à Tunis, où il avait été ramené et remis sur le trône par Charles V, en 1535. — Nous voyons par les paroles de Villegaignon qu'il prêta à la flotte en désarroi un secours généreux et une aide efficace. — Ce renseignement est pour nous une raison de plus de nous méfier de l'allégation relative à Ben el Cadi (voir la note 21); il nous paraîtrait peu naturel que le chevalier, qui ne néglige pas de parler des secours reçus à Tunis, eût omis ceux qu'aurait apportés le chef de Kouko, à un moment où on en avait un si pressant besoin.

Note XXIII.

Interim, ne omnino essem otiosus, etc.

Nous devons à ce *besoin de ne pas être otieux*, qui caractérise si bien toute l'existence du chevalier de Villegaignon, le plus précieux des documents que l'on puisse trouver sur l'expédition de Charles V. On peut reprocher à son récit de ne pas donner de dates, ce qui le rend moins précis que celui de Vandenesse ; mais en revanche, il est bien plus vivant, plus animé, et bien autrement intelligent des choses militaires. Une grande sincérité y éclate partout, et les recherches les plus minutieuses n'y laissent rien découvrir de douteux. Les descriptions de lieux sont faites avec un soin particulier, une vérité et un relief saisissant. Le style latin est sobre, net, et d'une élégance que n'encombre aucune périphrase inutile : c'est à peine si l'on trouve deux phrases d'un goût hasardé et rappelant un peu trop les jeux d'esprit italiens [1]. Somme toute, il est impossible de douter que l'auteur ne fût un véritable écrivain, nourri lui-même de la lecture des meilleurs historiens de l'antiquité, et digne des éloges que lui ont accordés des hommes comme de Thou et le cardinal de Granvelle.

1. On se souvient peut-être des notes dans lesquelles, sous la traduction de Tolet, ces deux phrases ont été critiquées (p. 43,44).

APPENDICE

PREMIÈRE PARTIE

DOCUMENTS

RELATIFS A

L'EXPÉDITION DE CHARLES-QUINT

CONTRE ALGER

APPENDICE

PREMIÈRE PARTIE

DOCUMENTS

RELATIFS A

L'EXPÉDITION DE CHARLES-QUINT CONTRE ALGER

I

EXTRAIT DU MANUSCRIT ARABE *El Zohrat el Nayerat* (LA FLEUR BRILLANTE), TRADUIT PAR M. ALPHONSE ROUSSEAU[1].

Tout à coup[2] on apprit que l'empereur en préparait une autre contre Alger; cette fois la tentative était plus sérieuse que toute autre et les moyens mieux assurés que dans celles qui l'avaient précédée. Les préparatifs furent tenus secrets et la

1. Alger, 1841, in-8°. Imprimerie du gouvernement. L'ouvrage a été composé l'an de l'hégire 1194, sur l'ordre de Mohammed Bey, par Mohammed ben Mohammed ben Abd-er-Rahman ben El Djilani ben Rekia, natif de Tlemcen, de la famille des Menscha el Tschadiri.

2. Dans l'avant-propos de sa traduction, M. Rousseau semble croire que le *Zohrat-el-Nayerat* est la suite du *Razaouât*. — Il dit à ce sujet : « En 1837, MM. Rang et Denis mirent au jour un ou-

nation les ignorait encore alors même que l'armement entier était prêt. L'empereur avait demandé et obtenu de la république de Gênes un contingent de troupes et une division de bâtiments de guerre; ainsi rien ne paraissait plus entraver l'exécution de ce grand projet; l'empereur (que son nom soit maudit!) monta à bord de son meilleur vaisseau et peu de jours après, à l'heure de l'Asr[1], le jour du jeudi et le 28me du mois de Djoumad-el-tsani de l'année 948[2], toute l'armée navale était mouillée dans la rade d'Alger.

Les Algériens, qui n'avaient jamais vu d'armée aussi considérable, furent réellement effrayés à l'approche de cette masse imposante que, dans la terreur dont leur esprit était frappé, ils comparaient à une énorme et menaçante montagne. L'effroi gagnait si rapidement les cœurs qu'Hassan-Agha[3] vit bien qu'il n'y avait pas un instant à perdre; il comprit que l'énergie et l'instantanéité pouvaient seules sauver le pays, et, dans le but de ranimer l'esprit public, il convoqua à la fois les anciens, les notables, ainsi que les ulémas d'Alger. Là, dans une chaleureuse allocution, il chercha à relever les courages

» vrage inédit déposé à la Bibliothèque royale, et qui faisait par- » tie des papiers du célèbre orientaliste Venture de Paradis. Ils » lui donnèrent le titre d'*Histoire de la fondation de la Régence* » *d'Alger*. Ce livre présentait la traduction de *la première partie* » *seulement d'un manuscrit arabe, dont le complément nécessaire se* » *trouvait entre nos mains, et avait sans doute échappé aux recher-* » *ches de Venture.* » Nous avouons ne pas comprendre ce qui a pu amener M. Rousseau à commettre cette singulière confusion. Tout le monde sait que l'ouvrage traduit par Venture de Paradis, et si bien mis en lumière par MM. Rang et F. Denis, n'est autre que le *Razaouât*, et qu'il a été fait dans le courant du XVIe siècle; tandis que le manuscrit qu'a traduit M. Rousseau parle de faits arrivés dans le XVIIIe, et n'a été écrit que vers la fin de ce siècle, comme nous l'apprend l'auteur lui-même : « La dernière main » fut mise à ce livre à l'aurore d'un jeudi, dans le mois de Dieu, » l'excellent djoumad et tsani, dont ce jeudi était le onzième » jour, et ce, dans l'année de l'hégire 1194 » (1780). De plus, il suffit d'une comparaison tant soit peu attentive des textes pour s'assurer qu'ils ne sont rien moins qu'identiques, même en ce qui concerne l'histoire des Barberousses. Toutefois, l'auteur Tlemcénien a fait quelques emprunts textuels au *Razaouât*, comme on le verra.

1. Vers quatre heures de l'après-midi.

2. Cette date correspond au 20 octobre 1541.

3. Les auteurs de la *Fondation de la Régence* avaient déjà fait remarquer avec raison que Hassan n'était pas un *Agha*, mais bien un *Aga*, par corruption de *Aka*, eunuque.

abattus; il s'attacha à détruire l'effet qu'avait pu produire la présence de l'armée ennemie.

« Vous tous qui m'écoutez ici, leur dit-il, auriez-vous » oublié les victoires d'Haroudj et de Khaïr-el-Din sur les » armées chrétiennes? auriez-vous oublié leurs honteuses » défaites, glorieuses manifestations du secours incessant que » la bonté divine accorde aux vrais croyants? Ce secours du » Tout-Puissant ne vous faillira pas; il est à nous, croyez-» moi; et tous les infidèles vont avoir le sort qu'éprouvèrent » leurs aïeux. L'heure de la guerre sainte a sonné; que tout » défenseur de la foi se relève et chasse de son âme la crainte » puérile du trépas. Chacun ne sait-il pas la promesse de » Dieu? Promesse qui assure la place la plus élevée, la plus » digne, à tous ceux qui paieront de leur vie le bonheur de » combattre pour la guerre sainte! Dieu a dit en parlant de la » sainte prise d'armes: Loin de vous cette pensée que ceux » qui ont succombé soient morts! Ils vivent au contraire et » reçoivent leur nourriture des mains du Tout-Puissant[1]. Si » nous sommes faibles, et que l'ennemi soit nombreux, Dieu » nous répète encore: Que de fois une armée formidable n'a-» t-elle pas fléchi, par la volonté du Très-Haut, sous les efforts » d'une poignée de fidèles[2]? Ainsi le Tout-Puissant a parlé; » il est, n'en doutez pas, avec ceux qui ont la foi et l'espé-» rance. Vous connaissez ses promesses: la victoire ou le » martyre! Ainsi plus de doute, notre devoir est tracé, notre » sort est écrit, c'est la mort dans l'un ou l'autre cas.

» L'homme qui meurt medjahed (combattant pour la guerre » sainte) acquiert devant Dieu bien plus de mérite que celui qui » succombe à sa fin naturelle; les bénédictions et le salut sont » sur lui, s'écrie le Prophète; le paradis est à l'ombre des » lames de cimeterres, car il est avéré que le sabre du med-» jahed est suspendu à la voûte céleste d'où son effet exerce » une vive stimulation sur l'honneur[3].

» Dieu a voulu que notre pays fût le théâtre de la guerre

1. Citation du *Coran*, Surat III, verset 169 (Rousseau). — Tout ce discours est copié mot pour mot sur le *Razaoudt*.
2. *Coran*, surat II, verset 251 (Rousseau).
3. Hadits d'Abd er Rahman el Taâlibi (Rousseau).

» sainte; il nous a gratifiés de cette faveur insigne; ainsi donc » bonheur à celui qui s'abreuvera dans la coupe de la Chehada (martyr) et en qui cette boisson aura manifesté son » effet divin! Nous avons d'un commun accord défendu cette » province contre les attaques des ennemis; j'ai l'espoir que » cette fois aussi, nous la préserverons du fléau qui semble la » menacer; au surplus rassurez-vous, car des secours efficaces » nous seront envoyés par notre sultan et par Khaïr-ed-Din » pacha[1]. »

Ces paroles pleines de sentiment, de patriotisme et d'ardeur, produisirent un chaleureux effet sur toute l'assemblée qui, à l'exemple du peuple, courut à l'arsenal se munir d'armes pour marcher au combat. Puis tous adressèrent au Très-Haut une fervente prière pour lui demander la victoire et la force de vaincre l'ennemi de la religion.

Les forts furent sans délai munis d'une bonne artillerie et Hassan-Agha désigna lui-même les postes que devaient occuper les défenseurs de la ville; de leur côté les chrétiens, impatients d'en venir aux mains, opérèrent promptement un débarquement de troupes et de matériel et élevèrent à la hâte leurs retranchements.

L'empereur ne put comprimer un certain sentiment de surprise à la vue des mesures de défense arrêtées par les Algériens[2]. « Voyez, dit-il à ses compagnons, voyez tout l'appareil à » l'aide duquel on prétend nous combattre et nous soustraire » une ville dont l'orgueil semble prêt à s'abaisser devant nous. » Cet homme n'est-il pas bien insensé d'oser se mesurer avec » moi, moi, souverain d'un grand empire, entouré d'une » immense armée! Malheureux Algériens, ouvrez donc les » yeux sur le résultat infaillible de la lutte qui va bientôt s'en» gager; revenez de votre aveuglement et qu'un chef aussi

1. Il est presque inutile de faire remarquer que ce discours, aussi bien que celui de l'envoyé de Charles-V, et la réponse que lui fait Hassan, est un fruit de l'imagination de l'auteur du Razaouât, auquel le poète tlemcénien en a fait l'emprunt, sans y rien changer.

2. Ce discours, prêté à Charles V, ainsi que sa lettre à Hassan Aga, et la réponse de ce dernier (le tout de pure invention), est copié presque mot pour mot sur le *Razaouât*.

» téméraire s'empresse de venir implorer sa grâce et celle de
» ses concitoyens! »

L'empereur jura alors sur les choses les plus sacrées de sa religion qu'il démolirait Alger pierre à pierre et qu'il y effacerait jusqu'à la dernière trace de l'islamisme; il écrivit aussi la lettre suivante à Hassan-Agha :

« Toi qui oses me braver ainsi, sache donc que tu n'es
» qu'un sujet, que dis-je? tu es le plus simple parmi les plus
» simples des serviteurs de Barberousse! Tu as devant toi l'em-
» pereur des Espagnes! Ignores-tu que mes armes ont soumis
» Tunis, et cependant Tunis est une ville autrement puis-
» sante qu'Alger; j'y suis entré néanmoins avec l'aide de mon
» épée, et j'ai quitté cette ville dont j'ai chassé Barberousse,
» Barberousse ton seigneur et maître! Détrompe-toi donc;
» sous peu j'entrerai dans Alger à la tête de mon armée, et si
» je ne puis m'en emparer sur-le-champ, le siége en sera
» maintenu tout l'hiver; et si l'or diminue et que mes troupes
» s'affaiblissent, mes États ne sont-ils pas là pour m'en four-
» nir de nouveau? Toutefois je veux bien consentir, avant de
» commencer les hostilités, à t'offrir le salut pour toi et pour
» les tiens; je te propose donc de capituler; si tu refuses, plus
» de pitié, plus de grâce; alors guerre et carnage! Réfléchis
» bien à la détermination que tu vas prendre, car si tu per-
» sistes dans le refus de mes propositions, j'ordonne à tous
» mes soldats de fondre ensemble sur la ville et je ne réponds
» plus alors des malheurs qui l'accableront! » Tout fier d'être chargé d'une aussi fulminante épître, le parlementaire se présenta devant Hassan-Agha et lui en fit la remise; celui-ci la lut rapidement et dicta sur-le-champ la réponse suivante qui respire l'indignation dont il était pénétré:

« Chien de chrétien!... tu n'es qu'un chien parmi les chiens
» tes frères; j'admire ton présomptueux orgueil de vouloir
» subjuguer cette cité guerrière alors même que tu as si hon-
» teusement échoué devant de si misérables bicoques! Si par
» malheur pour toi notre maître, le sublime sultan, avait vent
» de ta folle entreprise, tu serais bientôt son esclave; un nègre,
» un simple nègre qu'il enverrait, pour ne point ravaler l'hon-
» neur de ses armes, suffirait seul pour te conduire à ses

» pieds ! Je mets à part toute forfanterie et m'en rapporte à ce
» témoignage universel, incontestable sur ce point, que nos
» armes sont sous l'influence divine. Un instant encore et tu
» assisteras à ta destinée, car c'est en vain que tu réuniras
» l'intégralité de tes forces ; elles seront insuffisantes ; l'infidèle
» verra bien à qui échoira en partage la récompense de cette
» vie ; il faut, je le répète encore, que tu sois insensé ou
» dépourvu du moindre jugement pour t'exalter ainsi et te
» flatter d'un succès qu'avant tout il convient d'obtenir.

» Je termine en te rappelant ici qu'à deux reprises diffé-
» rentes vos efforts sont venus se briser contre nous ; que
» deux fois l'Éternel vous a noirci le visage et que, si cela peut
» encore lui plaire, les événements qui se préparent ne seront
» que la fidèle image de ceux qui les ont précédés. »

Cette lettre cachetée et remise au parlementaire fut bientôt entre les mains de l'empereur qui la parcourut avec une extrême indignation.

Aussitôt et par ses ordres, ce qui restait d'artillerie fut mis à terre[1] ; on acheva les derniers préparatifs et chacun se disposa pour l'attaque. De son côté Hassan-Agha ne cessait de surveiller et d'activer toutes les opérations. De l'avis de son conseil privé, il fut décidé qu'on attaquerait l'ennemi et qu'on procéderait par surprise nocturne. Six cents hommes déterminés furent joints à mille cavaliers, pour former un corps d'élite chargé spécialement de cette entreprise qui devait partir aux premières clartés de l'aube[2]. Enfin l'instant si désiré arriva ; une des portes s'ouvrit et la petite troupe sortit de la ville, se dirigeant avec une extrême précaution vers le camp ennemi. A l'approche des retranchements chrétiens, et au cri général de *Allah hou Akebar* (Dieu est grand), ils firent sur eux une décharge générale. Les infidèles se réveillèrent en sursaut, sautèrent sur leurs armes, mais leur surprise fut telle qu'ils firent feu de toutes parts et s'entretuèrent mutuellement. Quant au parti musulman, il dut se mettre à l'écart pour se

1. Malheureusement pour Charles-Quint, il n'en fit rien.
2. Dans tous les récits arabes, l'importance de cette sortie paraît avoir été exagérée.

garantir du feu bien nourri des vaisseaux ennemis. Les musulmans rentrèrent bientôt dans la ville où le bruit de leur victoire les avait précédés. Ils avaient laissé l'ennemi dans un état complet de consternation, état qu'on ne pouvait attribuer qu'à l'énergie d'une attaque aussi brusque et tellement décisive, que le lendemain ils cherchaient encore à se reconnaître.

La perte des Espagnols fut d'environ trois mille hommes; ce fatal échec ne fut pour eux que le sinistre présage d'un coup encore plus funeste dont la Providence allait bientôt les frapper.

Ces événements calamiteux durent gravement influer sur le ressentiment de l'empereur qui ne voulut plus sous aucun prétexte retarder l'attaque générale; en conséquence son artillerie composée de deux cents bouches à feu[1] fut dirigée sur la ville, et après une nuit passée à Hammamat[2], l'empereur se transporta de sa personne sur le Koudiat-el-Saboun[3], lieu élevé où il établit son quartier-général; c'est sur cette éminence que se trouve aujourd'hui le fort de Mouley-Hassan. On était au lundi et le débarquement avait été opéré la veille. On se rappelle que ce fut un jeudi, trois nuits avant la fin de djoumad-el-tsani de l'année 948, que la flotte espagnole chargée de soixante mille combattants avait apparu à l'horizon d'Alger.

Ce fut donc dans la matinée du lundi que l'ennemi se mit en mouvement; la campagne était entièrement couverte de ses hordes et la population algérienne sous l'influence de terreurs purement imaginaires, et en tous cas exagérées, crut à cet aspect voir marcher d'innombrables colonnes de fourmis.

Quatre mille chevaux composaient la cavalerie ennemie.

L'attaque eut lieu et fut vigoureusement repoussée, non sans d'énormes pertes pour les Espagnols. Les Algériens renfermés dans leur ville se battirent tous en désespérés, mais il est nécessaire de rendre ici plus particulièrement justice à la bravoure de Hadj-Bacha, à celle de Hadj-Mami, à l'intrépidité du

1. Enorme exagération de l'auteur : l'armée se mit en marche avec quelques pièces de campagne seulement.

2. Le Hamma.

3. Montagne du Savon : c'est l'emplacement actuel du Fort-l'Empereur.

caïd el-Akhdar et de Hadj-Bakir qui combattirent avec la plus grande valeur dans les environs de Ras-Tafora[1].

Le canon tonna de part et d'autre, jusqu'à la nuit.

C'est dans cette même nuit et vers les approches du jour que s'éleva cette fameuse tempête qui poussa en pleine mer tant de navires désemparés; le ciel était chargé de nuages épais d'où s'échappèrent bientôt des torrents semblables à ceux d'un véritable déluge et qui vinrent mettre le comble à cette scène de désolation que Dieu avait sans doute ordonnée pour mettre le sceau à l'étendue de la protection dont il honore ce royaume.

Pendant la durée de cet affreux orage, plusieurs navires s'entr'ouvrirent, d'autres sombrèrent au large, d'autres enfin vinrent se briser sur la côte. Une terreur panique s'empara de tous les Espagnols, mais particulièrement de ceux qui se trouvaient à terre; attaqués par l'ennemi, ne pouvant faire usage de leurs armes mouillées, ils restèrent glacés d'épouvante et demeurèrent presque anéantis.

En homme de guerre habile, Hassan-Agha s'empressa de mettre à profit l'avantage dont le ciel le favorisait pour opérer une sortie générale et livrer bataille à l'ennemi; toutefois, avouons le sans détour, les chrétiens firent preuve dans cette sanglante journée d'un courage et d'une intrépidité remarquables. Le monarque chrétien était entouré de sa garde impériale, forte de vingt mille hommes qui n'avaient pas encore pris part à l'action. L'armée des croyants se précipita sur eux, et pendant deux heures entières ils en massacrèrent un grand nombre. Cependant Hassan-Agha rassembla bientôt tous ses braves soldats et rentra peu après dans la ville, drapeaux en tête. Les chrétiens eurent à regretter dans cette journée mémorable, la perte de quatre mille d'entre eux. Deux cents musulmans trouvèrent aussi dans la mort la gloire et le bonheur d'avoir combattu pour la cause de Dieu[2].

1. Emplacement actuel du fort Bab-Azoun. C'est là que se trouvaient les chevaliers de Malte.

2. L'exagération est manifeste ; il est certain que cette journée coûta autant d'hommes au moins aux Algériens qu'à l'armée de Charles V; ce fut dans la retraite qu'on perdit le plus de monde.

Les résultats funestes de cette bataille jetèrent le découragement dans les rangs ennemis; le froid, la pluie continue et la perte d'un grand nombre de leurs bâtiments vinrent accroître leurs angoisses. Ils firent de bien tardives réflexions sur la témérité de leur entreprise et ils eurent à déplorer amèrement la critique position où venait de les conduire la gloire chimérique après laquelle ils couraient.

A tant de circonstances fâcheuses vint encore s'ajouter une pénurie complète de munitions de bouche; dans leur sécurité presque aveugle, ils avaient négligé de débarquer tous les vivres que renfermaient leurs vaisseaux, en sorte qu'ils eurent à supporter les cruels effets de leur imprévoyance, et au bout de trois jours de souffrance, ils furent réduits à se nourrir de la viande de leurs chevaux.

Quand le chef de cet armement[1] en eut réuni les débris arrachés ou échappés aux tempêtes, il ne put demeurer le témoin impassible de la position critique dans laquelle se trouvaient l'armée et son empereur; aussi conçut-il le projet d'attaquer la ville du côté de la mer, mais il essaya vainement d'y pénétrer; c'est alors que, perdant tout espoir de succès, il fut se réfugier avec les débris de sa flotte derrière le cap Matifoux, où la pluie et les éléments contraires allèrent encore l'assaillir.

L'empereur, découragé lui-même, ne contemplait pas sans effroi les résultats de cette fatale défaite. Il dut reconnaître le doigt de Dieu dans la perte de son armée et dans les souffrances qu'elle endurait; les rôles étaient changés; d'assiégeant qu'il était, il devenait lui-même le véritable assiégé.

Dans ces conjonctures graves il était important de prendre une prompte décision pour assurer le salut du reste de l'armée; sa détermination fut à la hauteur des circonstances; camp, artillerie, bagages, tout fut abandonné et la retraite ordonnée vers le cap Matifoux. Là, l'empereur espérait trouver un refuge à bord de ses vaisseaux que nous avons vus plus haut se diriger vers ce point; toutefois sa retraite n'était point

1. Il s'agit ici d'André Doria, et le récit de l'auteur arabe concorde bien avec celui de Brantôme (*les Vies des grands Capitaines étrangers*, édition de M. Lud. Lalanne, t. II, p. 29-43).

encore à l'abri des coups des soldats de Hassan-Agha, car peu après la déroute de l'ennemi, les musulmans sortirent de la ville, firent main basse sur tous ceux qu'ils trouvèrent dans le camp abandonné et atteignirent enfin le gros de l'armée chrétienne aux environs de la rivière l'Aratch, que les pluies avaient prodigieusement grossie. Le danger était imminent; il n'y avait pas à hésiter, les chrétiens se jetèrent dans la rivière et gagnèrent l'autre rive non sans y avoir laissé un grand nombre de leurs frères. Quant à l'empereur il passa la rivière sur un pont que l'on installa avec les débris des bâtiments naufragés.

On évalue le nombre des chrétiens morts dans cette expédition à douze mille hommes. On a dit depuis que d'Alger à Dellys et de Cherchell à Alger, la plage était couverte de cadavres d'hommes et de carcasses de chevaux. Enfin d'une armée navale de 750 bâtiments le souverain espagnol ne ramena dans ses États que douze corvettes (gharabath) et quelques faibles débris de son armée de terre qui, comme il a été dit, se composait de soixante-dix mille hommes[1]. Tous ces faits s'accomplirent dans le court espace de sept jours[2]. Rentré dans son royaume, l'empereur ne gouverna l'Espagne que pendant peu de temps encore, puis il abdiqua et se retira dans un couvent où il se fit religieux[3].

Hassan-Agha s'empressa de porter à la connaissance du Sublime Divan la relation de tous ces événements et le récit de la victoire que Dieu avait accordée aux Algériens sur les ennemis de la foi. Un de ses officiers s'embarqua sur une galiote et fut chargé d'aller à Constantinople remettre ce rapport au Sultan. A son arrivée à Stamboul, l'envoyé fut voir immédiatement Khaïr-el-Din qui le présenta lui-même au Sultan. Celui-ci, on ne peut plus satisfait de la conduite glorieuse de Hassan-Agha, le nomma gouverneur d'Alger et lui envoya un caftan magnifique avec sa nomination. Il lui fit passer également, par l'entremise de son ambassadeur, d'autres pelisses

1. Nous avons vu qu'on doit réduire ce chiffre à 23,000 environ.
2. L'auteur compte depuis le jour du débarquement jusqu'à celui de l'arrivée des troupes en retraite à Matifou.
3. Interprétation arabe de la retraite de Charles V au monastère de Saint-Just.

d'honneurs et de fort riches présents destinés aux principaux personnages qui s'étaient distingués dans cette circonstance. L'envoyé reçut ainsi que sa suite des marques nombreuses de la munificence du Sultan.

Au retour de son envoyé, Hassan-Agha assembla son conseil et lut le firman impérial qui l'investissait du gouvernement d'Alger; il revêtit en grande pompe le caftan qu'on lui avait envoyé et fit la distribution des présents adressés par la cour de Constantinople. Des actions de grâces solennelles pour la conservation des jours du Grand Seigneur terminèrent cette cérémonie.

Et Alger, semblable à une jeune mariée fraîche et heureuse, continua à jouir du bienfait de la sécurité dont l'Éternel l'avait dotée; désormais pour elle il n'y avait plus d'ennemis. Cet événement mémorable fut connu du monde entier, depuis l'habitant des régions de l'Est jusqu'à celui des régions de l'Ouest.

La terreur du nom musulman répandit longtemps la crainte dans le cœur des infidèles. Répétons ici que ce fut le huit du mois de Novembre[1], ainsi nommé par les chrétiens, que cette horde d'infidèles arriva en vue d'Alger.

II

EXTRAIT DU *Razaouât* (VICTOIRES D'AROUDJ ET DE KHAÏR-ED-DIN[2].)

Cependant le roi d'Espagne préparait en secret son armement, et l'on ignorait contre qui il allait le diriger. C'est une loi générale parmi les infidèles que, lorsqu'un de leurs souve-

1. Ceci est une faute de *concordance des temps*; l'auteur nous a donné pour date le 28e jour de la lune de djoumad et tsani, de l'an 948; cette date ne correspond pas au mardi 8 novembre 1541, mais bien au jeudi 20 octobre, comme nous l'avons dit, page 94.

2. Cet ouvrage a été écrit dans le courant du XVIe siècle, sur l'ordre de Soliman Pacha, par Sinan-Tchaouch, de Constantinople (voir sur ce point un savant article de M. Stanislas Guyard, du Collège de France, dans la *Revue critique* du 11 avril 1874, p. 228-232). Le *Razaouât* a été traduit en français par Venture de Paradis et publié par MM. Sander Rang et F. Denis, sous le titre de : *Fondation de la Régence d'Alger* (Paris, 1837, 2 vol. in-8°).

rains fait une expédition maritime, il ne confie son secret à personne. Celui-là même qui est chargé de la conduite de la flotte ne connaît sa mission que trois jours après son départ, lorsqu'il ouvre le pli qui contient les instructions qu'on lui a remises.

Le roi d'Espagne avait écrit à Gênes pour qu'on équipât tous les vaisseaux qui s'y trouvaient. Lorsqu'il jugea qu'ils étaient prêts, il partit d'Espagne et alla joindre sa flotte à celle des Génois. Toutes deux réunies formaient une armée de quatre cents voiles, et, selon quelques auteurs, de quatre cent cinquante[1]. Le nombre des troupes qui furent embarquées sur ces bâtiments montait à cinquante mille hommes. Au premier souffle de vent favorable, le roi d'Espagne partit et fit route pour Alger; il mouilla dans la baie de Temantefous deux jours avant la fin de la lune Djumadi-Ulthani, l'an de l'hégire 948; il était environ trois heures après midi lorsque la flotte ennemie jeta l'ancre. En voyant leur baie couverte de vaisseaux, parmi lesquels il y en avait qui ressemblaient à de hautes montagnes, les Algériens ne purent s'empêcher d'être inquiets, et l'alarme fut bientôt générale. Hassan-Aga invita les principaux habitants de la ville, les gens de loi, les imans des mosquées et les chefs des Zaviès à se rendre à l'hôtel du gouvernement. Là il commença à les encourager, en leur faisant voir que les moyens de défense n'étaient pas si inférieurs aux forces de l'ennemi qu'on aurait pu le supposer, et il leur dit[2] :

. . . .

Ce discours d'Hassan-Aga, prononcé avec énergie et d'un ton qui annonçait la sécurité de son âme, ranima le courage des Algériens, et ils brûlaient déjà du désir d'en venir aux mains avec leurs ennemis. Aussitôt Hassan-Aga fit ouvrir la salle d'armes, et il distribua des sabres, des javelots, des fusils, de la poudre, des balles à tous ceux qui en avaient besoin; et quand tout cela fut fait, le peuple passa de l'hôtel du gouvernement à la mosquée pour prier le Seigneur, afin qu'il lui

1. Voir note VII, p. 92.
2. Voir appendice, p. 113.

donnât la victoire sur les ennemis de la foi. Au son des tambours et des trompettes, Hassan-Aga fit arborer les étendards sur toutes les tours et les châteaux d'Alger, puis il assigna aux troupes les postes qu'elles devaient occuper.

Les chrétiens, de leur côté, commencèrent à mettre pied à terre et à débarquer leur artillerie. Leur premier soin fut de creuser des fossés autour de leur camp, et d'y dresser des batteries pour en défendre l'approche. Le roi d'Espagne, surpris des dispositions que faisait Hassan-Aga pour lui résister, disait à ses courtisans[1] :

. . . .

. . . .

Cette attaque continua plusieurs jours de suite, et les Algériens, du haut de leurs remparts, se défendirent avec constance.

A la fin, le Tout-Puissant jeta un regard de bonté sur son peuple fidèle, et s'empressa de venir à son secours : les vents se déchaînèrent de toutes parts, les nuages s'amoncelèrent, le tonnerre gronda dans les airs, une pluie semblable au déluge tomba à grands flots, sur la terre, la mer agitée jusque dans ses profondeurs éleva des vagues plus grosses que des montagnes; les vaisseaux mouillés dans la baie s'entrechoquèrent, leurs câbles rompirent et la plus grande partie de la flotte vint se briser sur le rivage. Les infidèles, épouvantés à la vue de tant de désastres, crurent que la trompette du jugement dernier allait sonner : ils n'avaient aucun abri pour se mettre à couvert d'un si terrible orage; leurs munitions de guerre furent emportées par les torrents ; leurs canons et leurs fusils, devenus pour eux des armes inutiles, ne servirent plus qu'à les embarrasser.

Hassan-Aga était trop sage pour ne pas profiter d'un moment si favorable : il sortit de la ville à la tête des troupes turques, et fondit sur la garde avancée des chrétiens. Le roi d'Espagne (que Dieu maudisse!) avait autour de lui, dans le quartier-général, vingt mille hommes qui n'avaient point encore donné; lorsqu'ils virent le massacre que les musulmans faisaient des leurs, ils se présentèrent. Hassan-Aga les combattit pendant

1. Voir appendice, p. 114.

deux heures entières, et à la fin jugeant que ses troupes devaient être fatiguées, il s'approcha peu à peu de la ville, où il rentra précédé de l'étendard de la victoire. Les Algériens, ayant satisfait dans cette journée d'une manière si glorieuse au précepte du divin Coran qui ordonne l'extermination des infidèles, allèrent à la mosquée rendre leurs actions de grâces au Tout-Puissant. Les chrétiens avaient perdu dans ce combat plus de quatre mille hommes, et deux cents musulmans qui avaient gagné le martyre[1] s'étaient vus appelés à la félicité éternelle.

Cependant l'orage affreux que les infidèles venaient d'essuyer, la perte de la plus grande partie de leurs vaisseaux, le massacre que les Algériens avaient fait dans leur armée, n'étaient encore que le prélude des revers que Dieu leur réservait. En quittant leur flotte, ils n'avaient fait descendre à terre que les provisions indispensables pour passer deux ou trois jours, dans l'idée où ils étaient qu'aucun événement ne viendrait interrompre les communications avec leur flotte qui servait de magasin. Il arriva néanmoins que, lorsque la tempête commença, les provisions de bouche étaient presque entièrement consommées, et cependant cette tempête qui durait depuis trois jours consécutifs avec plus ou moins de violence, et qui continuait à les transir de froid et à mouiller leurs vêtements, les empêcha de recevoir aucun secours du reste de leur flotte. Dans l'extrémité où ils se virent réduits, ils n'eurent bientôt d'autre ressource, pour apaiser leur faim, que de manger la chair des chevaux. Le nombre des vaisseaux, grands et petits, qui se perdirent durant cet orage, fut de cent trente[2], sans compter quatre bâtiments que la mer et le vent poussèrent dans le port d'Alger. Quatorze cents esclaves musulmans recouvrèrent leur liberté dans ces divers naufrages; parmi eux il y avait cent cinquante Turcs, et le reste se composait de Maures appartenant à Alger et à Tunis.

Lorsque le roi d'Espagne (que Dieu confonde!) vit le courroux du ciel déchaîné contre lui, ses vaisseaux brisés sur le rivage, son armée épuisée par les veilles, mourant de faim et

1. Voir note IX, p. 95.
2. Voir page 101.

de froid, ses troupes massacrées par les Algériens qu'il était venu assiéger et qui l'assiégeaient lui-même, il prit le parti d'abandonner le camp, ainsi que son bagage et son artillerie, et de retourner à Temantefous pour tâcher de se sauver sur les tristes débris de sa flotte[1] . . . .
. . . .

Les chrétiens commencèrent à s'embarquer dans la journée de mercredi, douzième jour de la lune de regeb, et ils mirent à la voile le jour suivant, après avoir brûlé les bâtiments qui étaient en trop mauvais état pour pouvoir résister à la mer. De quatre mille chevaux qu'ils avaient lors de leur fatale descente sur les terres d'Alger, ils ne purent en rembarquer aucun : une partie avait été tuée par les flèches et par les balles des musulmans, l'autre leur avait servi de nourriture pendant les trois jours de tempête. Quant au petit nombre de ceux qui leur restaient, ils se virent obligés de les égorger, afin qu'ils n'occupassent pas dans les navires une place devenue strictement nécessaire pour le transport des hommes. Le roi d'Espagne, ce maudit de Dieu, s'embarqua pour son pays, ayant pour cortége les regrets, le repentir, la honte et l'ignominie, tandis qu'Alger célébrait avec reconnaissance sa délivrance miraculeuse. On prétend que le reste de cette flotte proscrite essuya, dans sa navigation, une tempête furieuse qui fit périr la plupart de ses vaisseaux, et que celui sur lequel était embarqué le roi infidèle alla se briser sur les côtes d'Espagne.

Hassan-Aga fit un mémoire détaillé de tout ce qui s'était passé de remarquable depuis le moment de la descente des chrétiens jusqu'à celui de leur départ, et il expédia une galiote pour porter cette dépêche satisfaisante à la Sublime-Porte.

Le nombre de canons que les infidèles furent obligés d'abandonner montait à deux cents selon quelques-uns, et à une centaine seulement selon d'autres. Les musulmans les placèrent pour la défense des châteaux et des remparts contre lesquels ils avaient été dirigés.

1. Suit une description de la retraite copiée par l'auteur du *Zohrat el Nayerat*. Voir app. p. 119.

III

EXTRAIT DES ARCHIVES DU *Mehkemé*[1]

(Traduction de Venture de Paradis sur un manuscrit de la Bibliothèque nationale).

On prétend que l'expédition de l'empereur contre Alger fut occasionnée par le fait que je vais raconter[2]. Il avait fait partir pour Ouéran (Oran) un bâtiment richement chargé; un reis algérien, nommé Kuchuk-Ali, s'en empara après un léger combat et l'emmena à Alger. Il y avait sur cette prise plusieurs officiers de marque et entre autres un officier général de mer. Kuchuk-Ali le mena chez Hassan-Aga qui gouvernait Alger en qualité de lieutenant de Kaïr-ed-Din pacha. Cet officier chrétien fut surpris de l'air noble et majestueux de Hassan-Aga. Il leva son chapeau et vint lui baiser respectueusement la main. Le commandant lui demanda des nouvelles de la chrétienté. Cet officier lui apprit qu'à son départ il avait laissé un gros vaisseau qui se disposait à se rendre à Bégiagé (Bougie). Hassan-Aga, profitant de l'avis, fit armer sur-le-champ deux galères qui eurent ordre d'aller l'attendre sur les parages de Bégiagé; elles se mirent aux aguets entre deux écueils qu'on nomme El-Usch-Ouel-Mincar (le nid et le bec). Kuchuk-Ali était un reis chargé de cette expédition.

Kuchuk-Ali et son compagnon conduisirent leur prise à Alger, où ils firent une entrée pompeuse. Hassan-Aga, au comble de la joie de cette victoire, leur donna ordre de lui amener l'équipage et le capitaine. Ces esclaves défilèrent deux à deux pour se rendre à l'hôtel du gouvernement, à travers une foule de femmes et

1. *Mehkemé*, le lieu d'où viennent les ordres : tribunal supérieur d'Alger, où étaient conservés les actes juridiques (note de MM. Sander-Rang et F. Denis). La transcription adoptée de nos jours est *Mehakhemat*.

2. Il est inutile d'insister sur la puérilité des motifs allégués; mais on peut s'étonner de rencontrer cette tache dans un récit généralement bien fait, et qui paraît le plus sérieux de tous ceux que nous ont fournis les auteurs musulmans.

d'enfants accourus pour jouir de ce spectacle, et qui témoignaient de leur allégresse en battant des mains. Hassan-Aga, après avoir fait quelques questions aux chrétiens, les envoya au bagne destiné pour les captifs.

Lorsque le maudit de Dieu qui, dans ce temps-là, commandait l'Espagne, eut été informé de la prise de ces deux vaisseaux, il se décida à faire un armement contre Alger.

En annonçant ses projets, il donna ordre dans tous les États de rassembler des troupes et de préparer des vaisseaux.

Hassan-Aga, le khalifa de Kaïr-ed-Din pacha, eut avis de ces mouvements, et il crut sans peine qu'ils le menaçaient.

Il avait un enfant[1] en âge d'être circoncis; il voulut donner une fête publique à l'occasion de cette cérémonie. Il habilla quantité de pauvres enfants destinés à être circoncis en même temps que le sien. Il fit faire un splendide festin où tout le peuple fut invité, et il distribua des aumônes à tous les pauvres qui se présentèrent.

Lorsque ces réjouissances furent terminées, Hassan-Aga s'occupa d'un objet plus important, celui de mettre la ville en état de résister aux attaques de l'ennemi. Il fit faire les réparations nécessaires aux remparts et aux châteaux. Il fit placer de nouvelles batteries dans les lieux qui lui paraissaient faibles, et il employa à ces travaux quatre cents esclaves chrétiens, ensuite il envoya chercher le cheikh-el-Medinet (le maire de la ville), et il lui ordonna de faire, par quartier, le dénombrement des hommes en état de porter les armes.

Les nouvelles des préparatifs de la flotte espagnole arrivaient à Alger, et on s'attendait à la voir bientôt paraître. Hassan-Aga donna ordre de couper les arbres de tous les jardins qui entouraient la ville, afin que l'ennemi fût entièrement à découvert dans la campagne; il donna l'exemple en commençant par son jardin.

Un jour, comme il était assis dans la salle du divan, celui qui est chargé d'annoncer l'arrivée des bâtiments, appelé vul-

1. C'était un fils adoptif.

gairement Sahib el Nadhour (le maître de la lunette[1]), vint annoncer qu'il avait découvert la flotte des chrétiens cinglant sur Sehour (le cap de Cherchell), que cette flotte couvrait toute la surface de la mer, et qu'il avait en vain essayé de compter le nombre des vaisseaux.

A l'instant Hassan-Aga dépêcha une troupe de cavaliers pour aller sur la montagne de Bouzariâât et lui apporter des avis certains sur le nombre des vaisseaux ennemis. Les cavaliers retournèrent peu de temps après, et le rapport de chacun d'eux fut qu'il lui avait été impossible de compter le nombre de voiles, tant il y en avait.

Hassan-Aga fit appeler aussitôt Sidi-Said-Chérif, qui était le Cheik-el-Médinet de ce temps-là, et lui ordonna de distribuer les habitants dans les tours et sur les remparts; le Cheik-el-Médinet établit les corps de garde suivant les intentions du commandant, et il fit arborer de distance en distance les drapeaux de l'islamisme.

De son côté, Hassan-Aga assigna aux officiers de la milice les postes qu'ils auraient à garder, et les compagnies de Joldachs qui serviraient sous leurs ordres. Il plaça à la porte Bab-Azoum un vieux soldat qui avait passé par tous les grades militaires, et qui avait fait preuve de bravoure et d'intrépidité: il s'appelait Hadji-Méèmi.

Hassan-Aga se réserva la défense d'un des châteaux d'Alger qui pouvait battre du côté de la terre et du côté de la mer. Il s'y établit avec ses soldats au son des instruments militaires. On voyait l'étendard de la victoire flotter au-dessus de sa tête; un canon du plus gros calibre dont le bruit, lors de l'explosion, le disputait au tonnerre.

L'espace compris entre ce château et celui qu'on nomme la Cassabé fut confié aux soins d'un des commandants des dictricts d'Alger, nommé Caïd-Hassan.

Il donna la garde de Bab-el-Ouëd à Caïd-Yusuf, sous les

1. Venture de Paradis a eu tort de traduire *Sahib el Nadhour* par *Maître de la Lunette;* les instruments de cette espèce n'existaient pas encore et ne furent inventés que vers 1608, par Jacques Métius, horloger à Alcmaër; je crois que la véritable traduction serait : *le chef des vigies.*

ordres duquel devaient se réunir, en cas de besoin, trois autres caïds qui avaient leurs postes particuliers. Le premier, nommé Safir, fut chargé de la défense d'une tour peu éloignée de Bab-el-Ouëd; le deuxième, nommé Assan, eut à défendre la partie basse des remparts qu'on nomme Caâ-el-Sour, et le troisième, nommé Ramadan, fut placé dans un poste voisin à celui de Yussuf.

Le capitaine-général de la marine d'Alger, nommé Khédir-Haïder, le Reis-Kuchuk-Ali et plusieurs autres eurent la garde de Bab-el-Gezirah (porte de l'Isle ou de la Marine).

Les troupes de la ville, composées d'Andalous[1] et d'Algériens, furent chargées de la défense des remparts, et elles étaient armées de mousquets, de sabres, de lances et d'arcs.

La flotte espagnole fut découverte à l'horizon un mercredi, trois jours avant la fin de la lune de Gemadi-ul-Thani, l'an de l'hégire 948, et elle mouilla dans les eaux de Temantefous, le lendemain jeudi, vers les trois heures de l'après-midi; on remarqua que le pavillon d'un des principaux vaisseaux de cette flotte tomba à la mer, au moment où il jetait l'ancre, et les musulmans en tirèrent un augure favorable.

L'ennemi ne mit pied à terre que le dimanche suivant, et dès que l'empereur eut débarqué, toute l'armée se rangea autour de lui. On a estimé que cette armée était de soixante-dix mille hommes[2].

Les musulmans de la campagne s'approchèrent pour empêcher la descente, mais les boulets des vaisseaux les forcèrent à rester spectateurs du débarquement qui se fit sans peine.

Le lendemain l'ennemi passa la nuit à El-Hamah[3], qui est à plus de deux milles d'Alger. Un officier de la milice turque, nommé Hagi-Bacha, proposa de faire pendant la nuit une sortie sur les chrétiens. Hassan-Aga y consentit; on lui ouvrit la porte, et, déployant le drapeau, il se mit à la tête des gens de bonne volonté. Une quantité prodigieuse de musulmans

1. Maures chassés d'Espagne, ou l'ayant quittée par suite des mauvais traitements qu'ils avaient eu à endurer.

2. Voir p. 92.

2. Voir p. 95.

l'accompagna; il était trois heures du matin quand ils sortirent. Ils s'approchèrent sans bruit du camp des ennemis; à la faveur de l'obscurité, les Algériens pénétrèrent parmi les gardes avancées, et après avoir fait tous à la fois une décharge de mousqueterie, ils commencèrent à lancer des flèches. Dans l'instant il y eut un désordre affreux dans le camp des infidèles. Le roi, éveillé en sursaut, effrayé du bruit qu'il entendait, fit appeler ses ministres et il leur dit: « Sont-ce là les gens qui, selon vous, n'auraient pu se défendre? par ce qu'ils ont fait cette nuit, nous pourrons juger de ce qu'il nous en coûtera pour les réduire. » Les musulmans continuèrent à combattre pendant plusieurs heures, et ils ne reprirent le chemin de la ville que lorsque le jour reparut.

Dans la journée du lundi, l'armée ennemie s'approcha d'Alger, tambour battant, drapeaux déployés; semblable à ces fourmilières que les chaleurs du printemps font éclore, elle couvrait toute la campagne; elle était précédée d'un corps de cavalerie de quatre mille hommes, et elle s'avança en bon ordre jusque sous les remparts.

Les Algériens, du haut de leurs murailles, se défendirent vaillamment avec leurs canons, leurs mousquets et leurs flèches. Les infidèles établirent leur camp près du lieu connu sous le nom de Raz-Tafoura (cap Tafoura), et ils occupèrent tout l'espace compris entre le bord de la mer et le haut des collines.

Tandis qu'ils travaillaient à leurs retranchements, un corps de Turcs choisis fit une sortie qui eut le plus heureux succès. Parmi ceux qui se distinguèrent le plus, on a conservé précieusement les noms de Hagi-Bacha, de Kaïd-Khidir et de Hagi-Bekir : ils firent des prodiges de valeur.

Les batteries que les ennemis établirent sur les hauteurs commencèrent à battre la ville, et les Algériens tirèrent de leur côté sur leur camp avec des boulets de fer qui en tuèrent un grand nombre. Le roi d'Espagne comprit alors qu'Alger était une place plus forte qu'il ne l'avait jugée de loin, et ses espérances se refroidirent; l'ennemi abandonna les retranchements qu'il avait commencés à Raz-Tafoura, et alla s'établir, tambour battant, drapeaux déployés, sur la colline Cudiet-el-Saboun (où depuis fut bâti le château de l'Empereur); de là il

dominait la ville et il était mieux placé pour faire brèche.

Les Algériens firent face de tous côtés, et leurs canons, semblables à la foudre, portaient partout l'épouvante; ils tirèrent aussi sur les vaisseaux, mais on ignore le mal qu'on leur fit.

C'est ainsi que se passa toute la journée du lundi, c'est-à-dire du premier jour où les chrétiens commencèrent le siége.

Le mardi, sur la fin de la nuit[1], Dieu déchaîna les vents; la mer, agitée par la tempête, fit rompre les câbles; les infidèles, pour éviter le naufrage de leurs vaisseaux, mirent les mâts. Mais l'orage allait toujours en augmentant. Le général de la flotte, André Doria, était dans les plus mortelles alarmes; une grande partie des vaisseaux, ne pouvant tenir sur leurs ancres, vinrent se briser sur le rivage. Les esclaves musulmans recouvrèrent alors leur liberté, et les Arabes de la campagne massacrèrent tous les chrétiens que les flots avaient épargnés.

Lorsque le roi des infidèles vit une partie de sa flotte naufragée et le reste courant le même risque, ses forces l'abandonnèrent, son courage s'abattit, et la pâleur de son visage annonça le trouble, l'inquiétude et l'effroi de son cœur.

A la pointe du jour, le mardi, les Algériens firent une sortie générale avec cette confiance que leur inspirait la protection du ciel qui se manifestait d'une manière si visible. Ils pénétrèrent dans les retranchements des chrétiens, et ils y firent un grand carnage.

Les généraux infidèles, voyant le découragement des troupes, allèrent trouver le roi et dirent : « Seigneur, tout est perdu, et les musulmans vont se rendre maîtres du camp, si par ta présence tu ne cours ranimer ton armée. » Aussitôt le maudit de Dieu prit ses armes, ses gardes l'entourèrent, et il s'avança pour arrêter les progrès des Algériens. Les musulmans furent obligés de reculer, et, quittant les collines, ils vinrent se rallier à Raz-Tafoura. Encouragés par ce premier avantage, les chrétiens les poursuivirent d'abord jusqu'à Meläab-el-Kourâ (au jeu de mail), et ensuite jusqu'à Cantarat-el-Afran (le pont des fours). Les musulmans ne purent encore tenir dans ce poste; le choc de la multitude des infidèles qui se succédaient

1. C'est-à-dire : *le mardi matin* : (voir p. 95.)

comme les flots d'une mer agitée les repoussa jusqu'auprès du mausolée où est enterré Sidi-el-Taca, à l'extrémité du faubourg de Bab-Azoum. Les musulmans reprirent alors courage, et, faisant volte-face, ils forcèrent, avec l'arc et la fronde, les chrétiens à reprendre le chemin de leur camp. C'étaient les seules armes dont on pouvait faire usage de loin dans cette journée, à cause de la pluie qui ne cessa de tomber à grands flots.

Le matin du mercredi, le maudit de Dieu fit ses réflexions, et vit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de renoncer à la conquête d'Alger et de tâcher de se sauver lui-même. La mer, devenue plus calme, avait permis au général André Doria de descendre à terre[1]. Il vint trouver le roi, la douleur peinte sur le visage, et il lui dit : « Sire, n'avais-je pas raison de vouloir te dissuader de cette malheureuse expédition? Vois où te réduit le peu de cas que tu as fait de mes conseils; il n'y a pas de temps à perdre, il faut t'occuper de ton salut. Il ne te reste que très-peu de vaisseaux en état de tenir la mer, la tempête en a jeté une grande partie à la côte, et a fort endommagé le reste, je ne sais comment nous pourrons faire pour ramener toute ton armée. Je m'en retourne de ce pas à Temantefous afin de disposer toutes choses pour le départ; je t'exhorte à me suivre de près par terre, et à reprendre au plus vite le chemin de tes États. »

Aussitôt le roi donne ordre de se mettre en marche et il arrive à l'entrée de la nuit sur les bords de l'Harach. Les eaux de cette rivière avaient extraordinairement augmenté par les pluies continuelles, et il fallut faire halte et passer la nuit sur la rive, percé par la pluie qui continuait à tomber et tourmenté par la faim. Les troupes égorgèrent quatre cents chevaux dont elles se nourrirent.

Le lendemain, à la pointe du jour, le roi alla visiter les bords de la rivière, et il fut effrayé de l'obstacle qu'il lui restait à vaincre. Il demanda à ses généraux le parti qu'il devait

1. Ceci est une erreur : Doria ne vint pas en personne ; il envoya une petite barque, qui eut bien de la peine à accomplir sa mission.

prendre. Il leur vint l'idée de faire un pont avec les mâts des vaisseaux que la mer avait jetés sur le rivage. On y réussit après des peines infinies, et toute l'armée passa.

Les Arabes se mirent à ses trousses, et ils ne cessèrent de la harceler jusqu'à Temantefous, où les canons des vaisseaux la protégèrent. Mais ils immolèrent jusque-là une quantité de chrétiens.

L'empereur séjourna plusieurs jours à Temantefous, en attendant que les réparations nécessaires furent faites aux vaisseaux. Lorsque tout fut prêt, il mit à la voile pour retourner dans ses États, s'estimant heureux d'avoir pu sauver sa vie.

Le maudit de Dieu fut obligé d'abandonner un grand nombre de vaisseaux de haut bord, de galères, de demi-galères et de galiotes qu'il ne fut pas possible de réparer. Il laissa aussi quantité de gros canons et beaucoup d'hommes et de femmes; quant à ses chevaux, il n'en embarqua pas un de quatre mille qu'il avait amenés avec lui. Ce que les Algériens recueillirent des débris de la flotte et du camp de ce maudit de Dieu fut pour eux une source de richesses et un monument de leur gloire.

Voilà les circonstances les plus certaines de cette fameuse descente qui fut si fatale aux chrétiens. Dieu sait mieux la vérité de toutes choses !

IV.

EXTRAIT DU *Manuscrit de Vandenesse*[1] : *le Journal des Voyages de Charles V et de Philippe II, son fils.*

Le mercredy, au poinct du jour, Sa dicte Majesté s'engoulfa,

1. *Jean de Vandenesse*, né à Gray, devint surintendant de la maison de Charles V. Son ouvrage, précieux par l'exactitude scrupuleuse des dates et des détails, existe en manuscrit dans plusieurs bibliothèques publiques, entre autres dans la Bibliothèque nationale, dans celle de Besançon, dans celle de Tournai. La partie relative à l'expédition de 1541 a déjà été publiée par Rotalier (*Histoire d'Alger*) et par Weiss (*Lettres et papiers d'Etat du cardinal de Granvelle*).

navigeant tout le jour et toute la nuict jusques le jeudy matin 20e, que lon descouvrit terre ferme de Barbarie; et, environ les sept heures du matin, Sa dicte Majesté arriva à sept mil d'Argel, ou, une heure après, arrivarent les galères venantz d'Espaigne ayant laissé leurs naves à trente mil de la. Sa dicte Majesté renvoya incontinent les dictes galères, pour aller remorquer et amener les dictes naves.

Ce dict jour, les naves venant de Maillorque arrivarent quasi toutes devant le dict Argel. Sa Majesté envoya, incontinent que fut arrivé, le capitaine Janetin Doria avec huict galères a veue d'Argel et sortirent plusieurs turcq chrestiens reniez et maures a pied et a cheval costoiantz la maryne pour descouvrir larmée. Après midy, Sa Majesté, avec toutes ses galères, vint mettre ancre a un traict de canon pres de la ville; et, sur la nuict, la mer et le vent sencommencearent a haulser, de sorte que Sa dicte Majesté fut contrainct lever ancre, craindant fortune de mer, et estre en danger de donner a travers; car ce nest que plage; se retira à quinze mil de la, a une poincte nommee Mataphus ou il demeura jusques le sambedy 22e, que lon desbarqua gens pour prendre eau fresche.

Le dimenche 23e, au poinct du jour, Sa Majesté manda desembarquer les soldartz; et, environ les neuf heures, Sa dicte Majesté se mect en terre et tous ceulz de sa maison; a quoi les Arabes faisoient grand resistance; lesquels furent reboutez, et marcha le camp ce dict jour environ trois mil, et la nuict vint loger soubz une montaigne, ou, environ la mynuict, les Turcq et les Maures vindrent donner une alarme des dessus la montagne, tirant leur arquebuserie jusques au lieu ou logea Sa Majesté. Et pouvoient estre environ huict cens, avoient une musette en ung [1] flageollet, et menoient grand hurlerie. La dicte escarmouche dura plus d'une heure, et enfin furent reboutez.

Le lundy 24e, Sa Majesté et son camp marcharent; vindrent loger à ung mil près de la ville; Sa Majesté en des vignes; les Espaignols sur la montaigne, les princes, gentilhommes, et ceulx de la maison a lentour de Sa Majesté; les Italiens, vers

1. Il faut lire : une musette et un flageolet.

ung pont contre la ville; partie des Alemans en bas, et la reste sur une aultre montaigne. Sur les neufz heures du soir, vint une pluye avec vent, laquelle sur le poinct du jour senforca, et le vent semblablement, faisant tourmente en terre, et plus grosse en mer; que dura le mardy tout le jour, que fut le 25ᵉ. Ce voyant, les Turqs et les Maures estantz dedans la ville sortirent au poinct du jour, congnoissant pour la grand pluye qui se augmentoit que l'arquebuserie ne les pouvoit nuyre; sortirent de la ville en deux bandes, vindrent donner une alarme; lune des bandes, vers le pont que les Italiens gardoient, lesquels se meirent en fuyte, et fut tout le camp en armes. Incontinent, Sa Majesté fut vers le dict pont; avec lui, aulcungs sirs et gentilhommes de sa maison, lesquels donnarent cueur et feirent tenir bon aus dictz Italiens; et, avec ce, feit Sa Majesté aproucher le surplus de ceulx de sa maison, questoient tous en armes et bonne ordonnance sur la descente de la montaigne, auprès la tente de Sa dicte Majesté, et, avec iceulx, bon nombre de Alemans; de sorte que l'on fait reculer et mettre en fuite les dictz Turq jusques dedans la ville. Et les suyvantz furent tués; aulcungs chevaliers de Rhodes et aultres du camp de Sa Majesté dedans la porte de la dicte ville; au même instant près du dict pont fut blessé le prince de Salmone en la cuisse d'ung traict envenymé, dont depuis il guérit. En la mesme heure, les Arabes et l'austre bande questoit sortie de la ville donnarent une alarme en hault en la montaigne aux Espaignolz lesquels tuarent bien cinq cens que Maures que Arabes. La pluye, la gresle, et le vent, que avoient duré dès le point du jour augmentoit tousiours, et nonobstant ce, Sa dicte Majesté, tous les princes, sirs, et gentilhommes, et aultres estoient armez a la campaigne et y demeurarent tout le jour, endurant la dicte pluye et froit.

Et, comme Dieu permet toutes choses, au mesme jour et instant fut une telle tourmente, que y donna a travers quatorze galères; a scavoir, unze de celles du prince Doria, la capitaine de Naples, une d'Espaigne et une aultre; lesquelles tous les biens meubles et artilleries questoient dedans furent perduz, et grand nombre de gens noyez; et ceulx qui se cuydoient saulver venantz en terre par les Arabes tuez. Aussi

donnarent à travers aulcungs grandz vaisseaulx chargez de chevaulx, victuailles, artilleries et munytions, et quasi tous les petitz; de sorte que lon estimoit avoir donné à travers cens vaisseaulx et voyant Sa dicte Majesté la dicte perdition de tant d'hommes, lesquelz les dictz Arabes tuoient sans deffence quelconque, il envoya sur le vespre aulcune compaignie d'Espaignolz et Italiens, et luy mesme y fut en personne pour pensant de faire rembarquer aulcungs canons des naves et galeres que avoient donné a travers; Sa dicte Majesté laissa la garde du pont de susdict nomme a aulcungs sirs et gentilhommes de sa maison et avec eulx bon nombre d'Alemans; et fut ce dict jour grand perte tant de meubles, d'artilleries comme de chrestiens et tient lun que les chrestiens, que noyez que tuez, passoient douze cens; les Turq a lescarmouche bien de cinq a six cens.

Le mercredy 26e, voyant Sa Majesté qu'il n'y avoit ordre de desambarquer vivres ny artillerie, et qu'il n'en avoit nul au camp, et que la tourmente de mer duroit tousiours sans apparance de mieulx, et la dicte necessité de son camp, Sa dicte Majesté se retira sur la maryne environ trois mil, cuidant tousiours avoir moyen de desambarquer vivres et artilleries, ce que ne fut possible; se retira aultres cinq mil, passant une riviere; et, le vendredy 28e, chemyna six mil par des maretz, passant une bien grand riviere ayant tousiours les Maures et les Arabes aux ayles et sur la queue escarmouchantz. Lequel jour, le duc d'Alve fut publié grand maistre d'hostel de la maison de Sa dicte Majesté; dez la, vint jusques à Mataphus, que anciennement avoit esté une cité bien grande destruicte par Scipion romain [1], et les galères eschapées de la tourmente estoient retirées la.

Et le mardy, jour de Toussainctz, premier novembre, voyant Sa dicte Majesté que ny avoit ordre ceste année, proceder a l'entreprinse plus avant, ayant fait embarquer les Italiens, Alemans et partie d'Espaignolz, luy et ceulx de sa maison sembarquerent et le jeudy, 3e jour du dict mois de novembre,

1. C'est de la ville de Rusgunia que parle Vandenesse; quant à son assertion qu'elle a été détruite par Scipion, on doit lui en laisser toute la responsabilité.

voyant Sa dicte Majesté la perte du prince Doria, luy donna treize galères estantz en Barcelone, fournies, saulf desclaves, et l'office de prothonotaire de Naples qui vault trois mil ducas par an. Voyant Sa dicte Majesté la tourmente qui recommenceoit, se partit, ayant remorque plusieurs naves hors de la plage du dict Argel, et mit en mer, laissant cinq galères d'Espaigne pour tirer hors la reste des naves qui demeuroient. Sa dicte Majesté avec grand tourmente navigea toute la nuict; vint par l'aide de Dieu le vendredy matin au port devant sa ville de Bougye, quest en Afrique terre ferme, ou il desembarqua et les naves qui estoient parties le dict jour de devant Argel les uns furent au roiaulme de Maillorque, les aultres au royaulme de Sardyne, les aultres au royaume de Valence, les aultres navigeant de sorte que tous furent séparez sans scavoir lung de l'aultre, et les cinq galères demeurées devant le dict Argel, voyans ne pouvoir secourir les dictz naves, les habandonnèrent, les laissans le sambedy a la volonté et misericorde de Dieu, arriverent le dimenche matin au dict Bougie. La tourmente fut telle, et dura tant, que, au port du dict Bougie estant une carracq sur l'ancre, fut fendue par le milieu et alla au fond; et les galères y estantz en grand danger.

Voyant Sa dicte Majesté le temps estre tant contraire et la grosse necessité qu'il y avoit de vivres, le remede principal fut recourir a la misericorde de Dieu; et, le vendredy, sambedy, et dimanche que furent les 11e, 12e et 13e se feirent processions générales, ou Sa dicte Majesté fut en personne, estant chacun confessé et ayant receu son createur, luy demandant misericorde et le priant vouloir envoyer le temps propice pour pouvoir partir du dict lieu, afin devicter l'evidant peril et necessité en quoy l'on pouvoit encourir au dict Bougie, tant par tourmente de mer que de vivres, et remedier aux chrestiens en leur necessité. Le lundy, Sa Majesté fut ordonné un bolevare triangulaire pour fortification du dict lieu; car il est tout environné de Maures jusques aux portes; et, le mardy 15, Sa Majesté depescha le vice roy de Sicile avec les galères au dict Sicile, celles de Monygo de Sigales et de Rhodes; et, le mercredi 16e, partirent au matin.

Le jeudi 17e, estant temps cler et la mer ung peu apaisée,

Sa dicte Majesté s'embarqua, et environ une heure après midi partit hors du port et, estant en mer, trouva la dite mer haulte et le vent contraire fut contrainct retourner au dict port et, environ a la minuict, retourna a partir, navigeant a remes environ quatre vint mil la reste de la nuict et tout le jour, jusques à mynuict du vendredi tirant contre Maillorque, fut contrainct retourner au dict Bougie, ou il arriva le sambedy matin 19ᵉ, et y demeura sans desbarque jusques le mercredi 23ᵉ, que environ les dix heures du soir, Sa dicte Majesté partit, tirant a Gemos contre Maillorque, et le sambedy 26ᵉ, il arriva devant la cité de Maillorq, ou il se desembarqua environ les sept heures du soir. Et le dimenche 27ᵉ; Sa Majesté depescha le prince Doria pour son retour à Gennes avec ses galères, celles d'Anthoine Dorya et du comte de Languilar; le dict prince partit de nuict; et, le lundi 28ᵉ, Sa Majesté sembarqua environ les quatre heures du soir en la galère capitaine d'Espaigne, et avec quinze galères partit, navigeant toute la nuict, jusques le mardi 29ᵉ, que arriva a une heure après midy au port Sᵗ Anthoine en l'isle de Yviche, auquel lieu partit a minuyct, et le mercredy dernier jour au poinct du jour descouvrit terre ferme a scavoir, Martin en son royaulme de Valence; navigeant tout le jour et la nuict, et le jeudy premier jour de décembre passant le matin par devant Alicanta, arriva sur le soir au port devant la cité de Carthagène et son royaulme de Mourcya ou Sa dicte Majesté se desembarqua et y demeura jusques le 5ᵉ quel partit et vint coucher a Mourcya ou il feit son entrée et y demeura jusques au neuvième.

APPENDICE

SECONDE PARTIE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

OUVRAGES ET LETTRES DE VILLEGAIGNON,

OUVRAGES CONTRE ET SUR VILLEGAIGNON.

APPENDICE

SECONDE PARTIE

I.

OUVRAGES DU CHEVALIER DE VILLEGAIGNON

Caroli V imperatoris expeditio in Africam ad Argieram.
(Parisiis, apud Joannem Lodoicum Tiletanum, 1542, in-4°.)
et (Antuerpiæ, ex officinâ Joanni Steelsi, 1542, in-8°.)
et (Argentorati, 1542, in-8°.)
et (Venetijs, per Joan. Ant. et Petr. fratres de Nicolinis de Sabio, 1542, pet. in-8°.)

De bello Melitensi ad Carolum Cæsarem et ejus eventu Gallis imposito commentarius.
(Parisiis, apud Carolum Stephanum, 1553, in-4°.)

Copie de quelques lettres sur la navigation du chevalier de Villegaignon ès terre d'Amérique oultre l'Œquinoxial jusques soubz le tropique du Capricorne : cõtenant sommairement les fortunes encourues en ce voyage : avec les mœurs et façons de vivre des sauvages du païs, envoyées par un des gens dudit seigneur.
(Paris, chez Martin le Jeune, 1557, in-8°.)
et (Id. Id. 1558, pet. in-8°.)

Ad articulos Calvinianæ de sacramento Eucharistiæ traditionis ab ejus ministris in Françia Antarctica evulgatæ responsiones.
(Parisiis, 1560, in-4°, et 1562, in-4°.)

Lettre du chevalier de Villegaignon sur les remontrances à la Royne mère du Roy, sa souveraine Dame, touchant la religion.

(Paris, 10 may 1561, pet. in-8° gothique.)
et (Paris, chez André Wecher, 1561, in-4°.)
et (Lyon, Rigaud, 1561, in-8°.)

Response aux libelles d'injures publiées contre le chevalier de Villegaignon.
(Paris, chez André Wecher, 1561, in-4°.)

De Cœnæ controversiæ Ph. Melanchtonis judicio.
(Paris, 1561, in-4°.)

De consecratione mystici sacramenti et duplici Christi oblatione adversus Vannium Lutherologiæ professorem : de Judaici Paschalis implemento adversus Calvinologos : de poculo sanguinis Christi, et introïtu in sancta sanctorum, adversus Bezam.
(Paris, 1561.)

De venerandissimo Ecclesiæ Sacrificio.
(Parisiis, 1562, in-4°.)

Response par le chevalier de Villegaignon *sur la résolution des sacrements de Jean Calvin.*
(Paris, 1562.)

Les propositions contentieuses entre le chevalier de Villegaignon et Jean Calvin, contenant la vérité de la Saincte Eucharistie.
(Paris, 1562, in-4°.)

Liber ad articulos Calvinianos.
(Venetijs, 1565.)

Response au livre inscrit, pour la majorité du Roy François second.
(Attribué à Villegaignon, par les *Mémoires de Condé.*)

II.

LETTRES

CONNUES DU CHEVALIER DE VILLEGAIGNON.

1. *Au cardinal du Bellay,* de Venise, 15 juillet 1542 (publiée par Bourquelot).
2. *Au connétable de Montmorency,* de Malte, 24 août 1551 (publiée par Ribier).

3. *A Calvin,* de l'ilot de Coligny, 31 mars 1557 (publiée par Léry).
4. *Au lecteur,* Paris, 6 juin 1560 [1].
5. *Au magistrat de Genève,* Paris, 13 juillet 1560.
6. *A l'amiral de Coligny,* Id.
7. *A la reine Catherine de Medicis,* Id.
8. *Au connétable de Montmorency,* Id.
9. *Au lecteur,* Id.
10. *Au cardinal de Granvelle,* Plombières, 25 mai 1564 (publiée par Weiss).
11. *Au cardinal de Granvelle,* Plombières, 27 mai 1564 (publiée par Weiss).
12. *Au cardinal de Lorraine,* du camp sous Javarin, 14 octobre 1566 (publiée par Bourquelot).
13. *Au cardinal de Lorraine,* du camp sous Javarin, 11 octobre 1566 (publiée par Bourquelot).
14. *A la reine Catherine de Medicis,* Sens, 23 novembre 1567 (publiée par Bourquelot).
15. *Au roi Charles IX,* Sens, 26 décembre 1567 (publiée par Bourquelot).
16. *Au duc d'Anjou,* Sens, 1er février 1568 (publiée par Bourquelot).
17. *Au duc d'Aumale,* Rome, 7 janvier 1569 (publiée par Bourquelot). *(Douteuse.)*
18. *A la duchesse de Ferrare,* Montereau-fault-Yonne, 4 mars 1569 (par Bourquelot). *(Douteuse.)*

III.

QUELQUES OUVRAGES

CONTRE LE CHEVALIER DE VILLEGAIGNON PAR SES CONTEMPORAINS.

Remontrance à la Reyne mère du Roy (par Augustin Marlorat) par ceux qui ont esté persécutés pour la Parole de Dieu. (1561, in-8°.)

1. Les Nos 4, 5, 6, 7, 8 et 9 ont été publiés par Villegaignon lui-même, la première lettre dans la *Paraphrase sur la résolution des sacrements,* les cinq autres dans : *Les propositions contentieuses,* etc.

Histoire des choses mémorables advenues en la terre du Brézil, partie de l'Amérique australe, sous le gouvernement de M. de Villegaignon, depuis l'an 1555, jusqu'à l'an 1558.

(Genève, 1561, in-12.)

Petri Richerii Apologetici libri duo contra Nicolaum Durandum, qui se Villagagnonem vocat, quibus illius in pios Americanos tyrannidem exponit, et negotium Sacramentarium tractat.

(Genève, 1561, in-4°.)

La response aux lettres de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon, adressées à la Reyne mère : ensemble la confutation d'une hérésie, mise en avant par ledit Villegaignon, contre la souveraine puissance et autorité des Rois.

(1561, in-12.)

L'amende honorable de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon.

(1561, in-12.)

L'Estrille de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon.

(1561, in-12.)

La suffisance de maistre Nicolas Durant, dit le chevalier de Villegaignon, pour sa retenue en l'Estat du Roy : item, *l'Espoussette des armoiries de Villegaignon,* pour bien faire luire la fleur de Lys, que l'Estrille n'a point touchée.

(1561, in-12.)

Réfutation des folles resveries, exécrables blasphèmes, erreurs et mensonges de Nicolas Durand, qui se nomme Villegaignon.

(1562, in-8°.)

Brief recueil de l'affliction et dispersion de l'Eglise des Fidèles au païs de Brezil, où est contenu sommairement le voyage et navigation faicte par Nicolas de Villegaignon audit païs de Brezil, et de ce qui est advenu.

(1565, in-12.)

Le Leur de Nicolas Durand, dit Villegaignon.

(Sans date ni nom de ville.)

Histoire du voyage de Jean de Léri, en la terre du Brésil, contenant sa navigation, le comportement de Villegaignon en ce pays-là, etc.

(La Rochelle, 1578, in-8°).

Anonymi Galli narratio navigationis Nicolaï Villagagnonis in illam Americæ provinciam quæ ultrà Œquatorem ad Tropicum usque Capricorni extenditur (Latine a C. C. A.). (Dans la partie III de l'*Amérique* de Th. de Bry.) Genevæ, 1587-94, in-8°.)

IV.

LISTE

DE QUELQUES OUVRAGES A CONSULTER POUR L'HISTOIRE DU CHEVALIER NICOLAS DE VILLEGAIGNON.

BARRÉ (Nicolas).	*Discours sur la navigation de Villegagnon en Amérique* (petit in-8°, 1558).
THEVET (André).	*Singularités de la France antarctique* (Anvers, petit in-8°, 1558).
Id.	*Cosmographie universelle* (Paris, 2 vol. in-f°, 1575).
RICHER.	*Apologie* (Genève, in-4°, 1561).
MARLORAT (A).	*Remontrance à la Reyne* (petit in-8°, 1561, sans lieu, mais imprimé à Lyon).
REGNIER DE LA PLANCHE	*Histoire de l'estat de France sous le roy François II* (petit in-8°, 1576).
LERY (Jean de).	*Histoire d'un voyage au Brésil* (La Rochelle, petit in-8°, 1578).
BÈZE (Th. DE).	*Histoire Ecclésiastique* (Anvers, in-8°, 1580).
LA POPELINIÈRE.	*Histoire de France enrichie des plus notables occurances* (Paris, in-f°, 1581).
LA CROIX DU MAINE.	*Bibliothèque françoise* (Paris, 1584, in-f°, au mot *Nicolas*).
DU VERDIER (Antoine) s^r DE VAUPRIVAS.	*Bibliothèque françoise* (Lyon, 1585, in-f°, au mot *Nicolas*).
BRY (Th. DE).	*Anonymi galli narratio* (Francfort, 1598-1634, dans la *Collection des grands et petits voyages*).

Thou (Jacq.-Aug. de)	*Histoire universelle* (Paris, 1 vol. in-f°, 1604, les xviii premiers livres [1]).
Serres (Jean de).	*Recueil des choses mémorables advenues en France* (A Hesdin, in-f°, 1607).
Lescarbot.	*Histoire de la nouvelle France* (Paris, petit in-8°, 1609).
Le Père Gaultier.	*Tables chronographiques de l'estat du Christianisme* (Lyon, in-f°, 1609).
Sponde (Henri de).	*Annales ecclesiastici* (Paris, in-f°, 1612).
D'Aubigné (Agrippa).	*Histoire universelle* (Paris, in-f°, 1616).
Crespin (Jean).	*Histoire des martyrs persécutés* (Genève, 2 vol. in-f°, 1619, dernière édit.).
Laet (Jean de).	*Novus orbis, seu descriptio Indiæ occidentalis* (Lugd. Batav. in-f°, 1633), ouvrage traduit par l'auteur lui-même, sous ce titre : *Histoire du Nouveau Monde* (Leyde), in-f°, 1640).
P. de St Romuald (Guillebaud).	*Trésor chronologique* (Paris, 1642-47, 3 vol. in-f°).
Hollinger.	*Topographia Ecclesiastica Orientalis* (Zurich, in-8°, 1662).
Vasconcellos (Simon de).	*Chronique de la compagnie de Jésus dans le Brésil* (Lisbonne, in-f°, 1663, en langue portugaise).
Ribier (Guillaume).	*Lettres et mémoires d'Etat* (Blois, in-f°, 1666).
Brito Freire.	*Nova Lusitania* (Lisbonne, in-f°, 1675).
Maimbourg (Louis de).	*Histoire du Calvinisme* (Paris, in-4°, 1679).
Jurieu (Pierre).	*Justification de la morale des Réformés* (La Haye, in-8°, 1685).
Pimentel.	*Arte practica de navegar* (Lisbonne, in-f°, 1699).
Nicéron.	*Mémoires* (Paris, in-12, 1719-43).

1. On sait que les lxii livres suivants parurent en 1607 (Paris, Drouard, 3 vol. in-f°), et que le reste de l'ouvrage (livres lxxxi à cxxxviii) fut publié dans l'édition complète de Genève (5 vol. in-f°, 1620).

VERTOT.	*Histoire des chevaliers de St Jean de Jerusalem* (Paris, in-4°, 1726).
BAYLE.	*Dictionnaire historique et critique* (Amsterdam, 4 in-f°, 1734).
LAURENT JOSSE LE-CLERC.	*Remarques critiques sur le dictionnaire de Bayle* (Amsterdam, 4 in-f°, 1734).
SECOUSSE.	*Mémoires de Condé* (Paris, in-4°, 1743).
LE P. DE CHARLEVOIX.	*Histoire et description générale de la Nouvelle France* (Paris, in-4°, 1744).
L'abbé JOLY.	*Remarques critiques* (Paris, in-4°, 1748).
SAURIN.	*Sermons* (La Haye, in-8°, 1749).
TASSIN.	*Etat de l'Eglise* (Paris, in-8°, 1750).
MORÉRI.	*Dictionnaire,* dernière édit. (10 in-f°. Paris, 1759).
LE P. LE LONG.	*Bibliothèque historique de la France* (Édition de Paris, in-f°, 1763-78).
SOUTHEY.	*History of Brazil* (Londres, in-8°, 1810-19).
FRANC. SOLANO CONSTANCIO.	*Historia do Brasil* (Paris, in-8°, 1839).
HAAG frères.	*France protestante* (Paris, 9 vol. in-8°, 1846-59).
LACROIX (Frédéric).	*Malte et le Goze* dans le volume sur les *Iles de l'Afrique,* publié par M. d'Avezac, 1848 *(Univers pittoresque).*
MIGNET.	*Histoire de Marie Stuart* (Paris, 2 vol. in-8°, 1852).
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.	Dernière édition (Paris, gr. in-8°, 1854 et années suivantes).
NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE.	(Paris, in-8°, 1854-66).
BOURQUELOT (Félix).	*Mémoires de Claude Haton (Collection des Documents inédits sur l'Histoire de France,* 2 vol. in-4°, 1857).
BRUNET (Jacq.-Charl.)	*Manuel du libraire.* Cinquième édition. (6 tomes gr. in-8°, 1860-1865).

Lenoir (Auguste). *Les Provinois célèbres* (1866, brochure in-8°).

Tessier (Jules). *L'amiral Coligny* (Paris, in-8°, 1782).

MANUSCRITS.

Ruffier. *Histoire généalogique des comtes de Champagne* (Bibliothèque nationale).

Ythier. *Nobiliaire de Provins* (Bibl. de Provins).

Id. *Miscellanea* Ib.

ERRATA.

P. 4, note 3, avant-dernière ligne; au lieu de *ssté,* lisez : *esté.*

P. 15, note 3, lire : *Solano Constancio dit :*

Même page, note 5, lire *et dix mille Français,* au lieu de : *et de dix mille Français.*

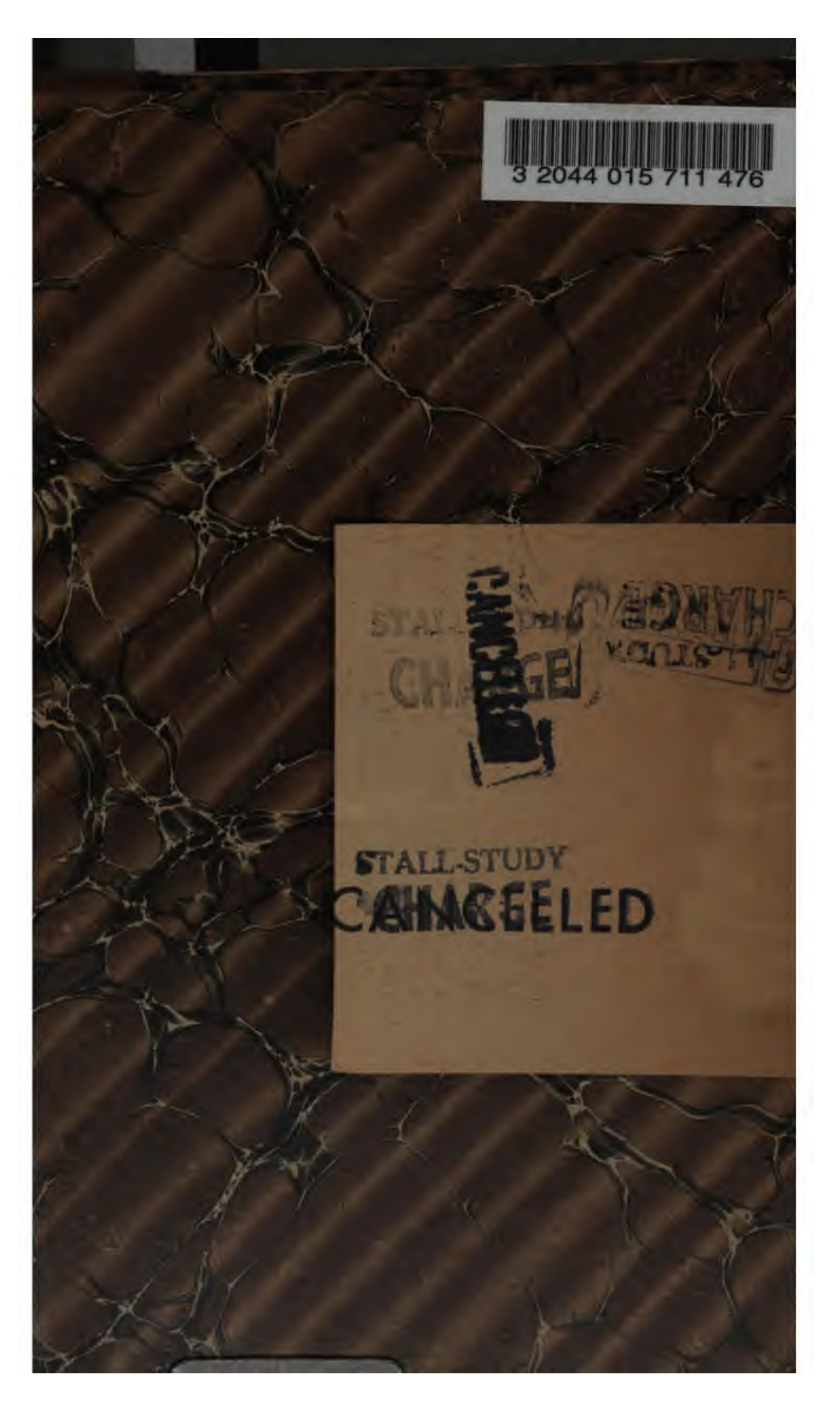
Même page, note 6, reporter à la fin de la note 1 de la page suivante les deux dernières lignes : *d'Aubigné ajoute,* etc.

P. 18, note 2, ligne 9, au lieu de : *il peut se lier,* lire : *il put se lier...*

TABLE DES MATIÈRES

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.




3 2044 015 711 476
STALL-STUDY
CHARGE
STALL-STUDY
CANCELED

